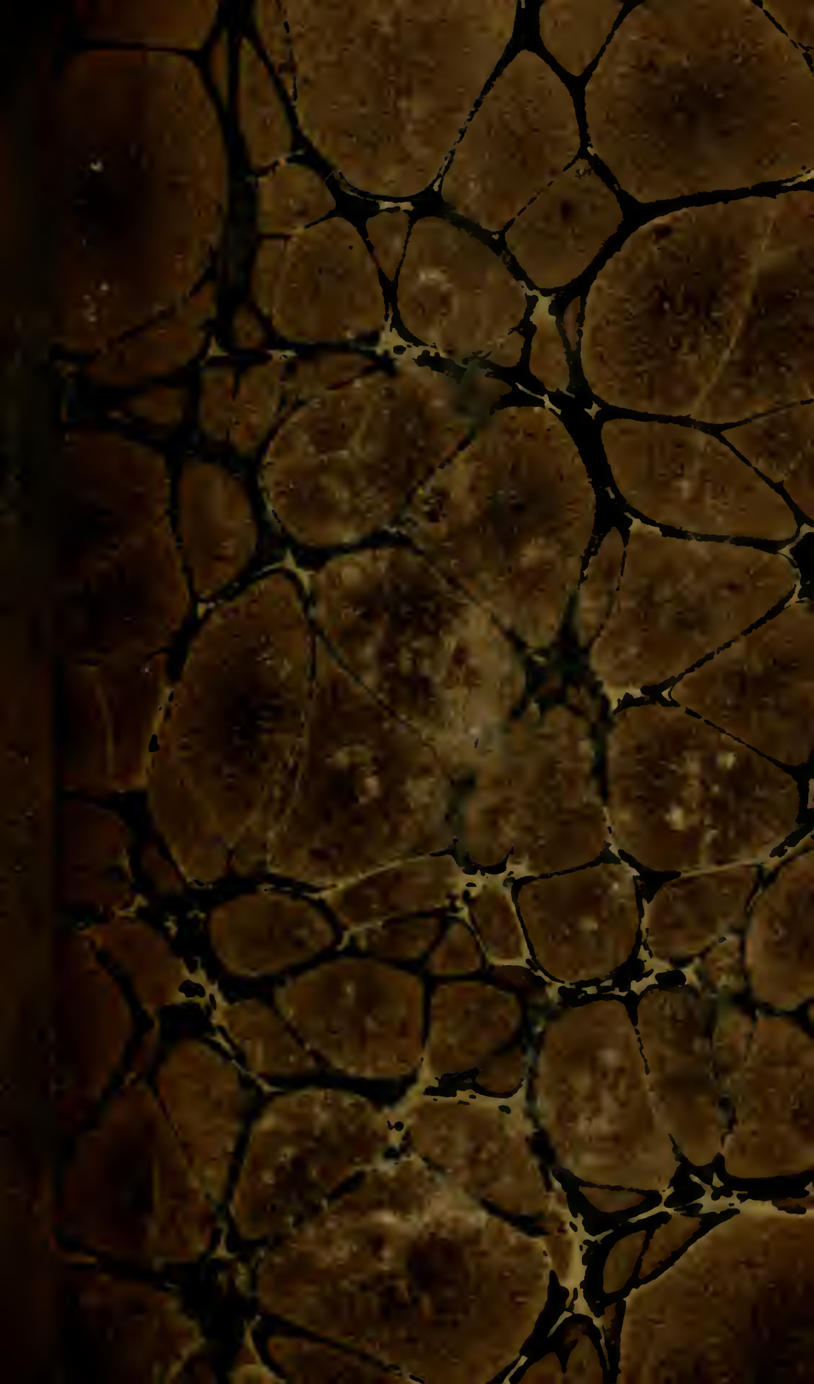




ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
JEAN RACINE,
AVEC
LE COMMENTAIRE DE LA HARPE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,
Quai des Augustins, N°. 17.

MDCCCXXI.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Nous avons fait connaître dans notre Prospectus les motifs qui nous ont engagés à publier cette nouvelle édition des *Œuvres de Racine*. Depuis que notre Prospectus a paru, des littérateurs distingués nous ont encouragés dans notre entreprise. Ils ont pensé avec nous que des diverses éditions qui ont paru depuis quelques années, les unes étaient d'un prix trop élevé pour la plupart des lecteurs, les autres d'un format incommode; celles-ci généralement assez incorrectes, celles-là incomplètes. Nous avons tâché d'éviter ces différens reproches; et si un format qui unit l'élégance à la commodité, un texte pur et correct, auquel nous avons joint le Commentaire de La Harpe, une exécution typographique soignée, sont de nature à assurer le succès d'un ouvrage quelconque, nous sommes

sûrs d'avance de celui que notre édition ne peut manquer d'obtenir. Dans l'espoir de la voir devenir classique, nous l'avons fixée à un prix assez modique, pour que l'acquisition en fût facile aux plus modestes fortunes, et pour qu'elle pût être mise entre les mains de la jeunesse studieuse.

Nous croyons devoir remarquer à cette occasion, qu'un Commentaire raisonné des ouvrages de Racine, à la fois le premier de nos poètes tragiques et le plus parfait modèle de la poésie française, est d'autant plus à propos dans ce moment, que nous voyons s'élever parmi nous une secte de littérateurs, qui, sous prétexte d'introduire dans notre langue des beautés étrangères, finiraient par corrompre et la langue et le goût, si les fidèles admirateurs de nos grands écrivains, si la saine littérature ne s'opposaient constamment à leurs importations néologiques.

« En commentant Racine, a dit La Harpe, on sent bien qu'il ne s'agit pas de rien ajouter à la gloire de ce grand homme; à cet égard, l'opinion publique, fixée par le tems et par le suffrage réfléchi des connaisseurs, ne laisse rien à faire à personne. Mais, en remarquant l'application des

principes de l'art, toujours si sûre dans ses chefs-d'œuvre, on peut faire concevoir aux jeunes auteurs qui ont de véritables dispositions pour écrire, que l'attachement à ces principes a toujours été et sera toujours la marque du vrai talent et de la vraie force de conception, et que la violation ou le mépris de ces règles éternelles sera toujours une marque de faiblesse. De même aussi, en observant l'usage heureux qu'il a fait de notre langue, on peut les mettre à portée de se convaincre par leurs propres réflexions, que chaque langue a son génie qu'il faut d'abord étudier et bien connaître, pour apprendre à en tirer de nouvelles beautés et de nouveaux effets, sans heurter les convenances, et sans dénaturer l'idiôme. »

La Harpe a raison, et ses réflexions trouvent plus d'application que jamais. Son Commentaire est incontestablement fort au-dessus de ceux de Louis Racine, de l'abbé d'Olivet, de Luneau de Boisjermain (généralement attribué à Blin de Sainmore), et de celui plus récent de l'abbé Geoffroy, auquel, malgré quelques remarques où se trouvent sans contredit de l'esprit et de l'éru-

dition, on peut sans injustice reprocher d'être diffus, et de ne rien contenir que l'on ne sût déjà.

On n'éprouve qu'un seul regret en lisant le Commentaire de La Harpe, c'est qu'il y prodigue à Luneau de Boisjermain autant d'injures qu'il donne d'éloges à Racine. Nous avons donc cru devoir dans l'intérêt de La Harpe, comme dans celui des lettres, en retrancher tout ce qui sort des bornes de la discussion littéraire, ainsi que différentes additions faites par les derniers Éditeurs, et où les jugemens de La Harpe se trouvent combattus avec beaucoup d'injustice; quelques anecdotes peu curieuses et connues de tout le monde, et enfin les critiques impertinentes des Devisé, des Subligny et autres, qui ne méritaient qu'un éternel oubli. Ces suppressions, également dictées par la justice et par le bon goût, obtiendront, nous n'en doutons pas, l'approbation générale.

VIE DE RACINE.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Son père était contrôleur du grenier à sel de cette ville; sa mère, Jeanne Sconin, était fille d'un procureur du roi aux eaux et forêts de Villers-Coterets. La noblesse de sa famille n'était autre que celle qui se transmet par des charges achetées; et il serait assez indifférent d'en parler, si ce n'est parce que Racine avait un cygne dans ses armoiries. L'antiquité, qui tournait tout en présage, n'aurait pas manqué de reconnaître ici celui du talent, qui devait donner au nom de Racine une noblesse qu'il ne devrait qu'à lui-même.

Orphelin de père et de mère à l'âge de cinq ans, il fut d'abord élevé par son aïeul maternel, ainsi qu'une sœur à peu près du même âge que lui, qui vécut quatre-vingt-douze ans, et mourut en 1732 dans la ville où elle était née. Cette longue carrière excède de beaucoup les bornes les plus ordinaires de la vie humaine : celle de Racine ne les atteignit pas.

Après la mort de Pierre Sconin, sa veuve, Marie Desmoulins (1), prit soin de l'éducation de Racine. Il étudia d'abord les humanités dans le collége de la ville de Beauvais : c'est à celui d'Harcourt à Paris, qu'il fit son cours de philosophie ; mais dans l'intervalle il eut occasion de prendre de meilleures leçons des maîtres les plus justement renommés de ce tems-là : Port-Royal a pu se glorifier d'être son véritable instituteur, et l'élève se montra depuis, sous tous les rapports, digne de ses maîtres.

La persécution qui avait dispersé ces fameux solitaires littérateurs, en conduisit quelques-uns dans la chartreuse de Bourg-Fontaine, près de la

---

(1) Il paraît, d'après une note des éditeurs de l'édition des œuvres de Racine, publiées en 1807, que La Harpe a été induit en erreur sur différentes particularités relatives à la famille de notre illustre auteur, par *Louis Racine*, dont il a cru pouvoir adopter avec confiance les Mémoires. *Marie Desmoulins* n'était pas veuve de *Pierre Sconin*, mais de *Jean Racine*, aïeul, qui avait possédé, ainsi que *Jean Racine* père, la charge de contrôleur au grenier à sel de la Ferté-Milon. Ce *Jean Racine*, aïeul, ne mourut qu'en 1650 ; c'est sous sa tutelle, et non sous celle de l'aïeul maternel, que fut élevé le jeune *Racine*, resté orphelin de père et de mère dès l'âge de trois ans, avec deux sœurs plus jeunes que lui, dont une mourut religieuse à Port-Royal, en 1687.

Ferté-Milon (1). Ils engagèrent Marie Desmoulins, alors tutrice du jeune Racine, à le faire entrer à la maison des Granges, voisine de Port-Royal-des-Champs, et regardée alors comme la meilleure école pour la jeunesse. Il y trouva le Maistre et Hamon, l'un avocat célèbre, l'autre docteur en médecine, tous deux pleins de connaissances et de lumières, et qui avaient choisi cette retraite pour se dévouer à l'étude, à la piété et à l'instruction des jeunes gens. Frappés des dispositions de Racine, ils cultivèrent en lui ce goût des lettres qui d'abord le porta malgré eux vers le théâtre, et lui inspirèrent en même tems cet esprit de religion qui l'éloigna depuis de la scène française; effets contraires d'une même cause, de cette sensibilité tendre qui faisait le fonds de son caractère, et qui,

---

(1) Les liaisons de la famille de *Racine* avec la maison de Port-Royal, disent les éditeurs que nous avons déjà cités, datent de beaucoup plus loin, et elles subsistaient même avant qu'il fût né. Sa tante, *Agnès de Sainte-Thècle,* était entrée dans ce monastère en 1636. Lorsqu'en 1638, le cardinal *de Richelieu* eut fait arrêter l'abbé *de Saint-Cyran*, il envoya ordre à *Antoine le Maistre* et à *le Maistre de Séricourt* de quitter Port-Royal; et les deux frères allèrent chercher une retraite à la Ferté-Milon, chez madame *Vitart*, autre tante de *Racine*, dont il sera souvent question dans les *Lettres* de l'auteur aux amis de sa jeunesse. (*Note de l'éditeur.*)

après s'être épanchée dans la peinture des passions de la jeunesse, se concentra toute entière, vers le tems de la maturité, dans cette communication intime de l'homme avec le créateur, qui, depuis Socrate et Marc-Aurèle jusqu'à Descartes et Fénélon, a toujours eu tant d'attraits pour les ames sensibles et élevées. Nous savons par tout ce qui nous reste de Racine, qu'il fut toujours sincèrement attaché à la loi de l'évangile, et il faut bien qu'on lui pardonne, même aujourd'hui, d'avoir été de la religion de Pascal, de Bossuet, de Despréaux, de tous les grands hommes du grand siècle, sans en excepter un seul.

Le savant Lancelot, qui a eu la plus grande part à la grammaire générale et raisonnée, connue sous le nom de *Grammaire de Port-Royal*, et qui fut en même tems assez bon philologue pour nous donner les meilleurs élémens des langues grecque, latine, espagnole et italienne, et assez modeste pour n'y pas mettre son nom, se chargea d'enseigner le grec à Racine, et c'était le plus grand service que l'érudition pût rendre au talent. La jeunesse, cette inappréciable saison de la vie, où l'on peut tout apprendre et tout retenir, et les dispositions particulières que Racine avait reçues de la nature, surmontèrent aisément les difficultés et les dégoûts

des études élémentaires : leur sécheresse ne rebuta pas son ardeur, et il avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour sentir bientôt tout le charme de cette langue unique, qu'on peut appeler la mère du génie. Du moment où il fut en état de lire les auteurs, il les dévora tous avec une singulière avidité, philosophes, orateurs, historiens, poètes et romanciers. Ces derniers surtout devaient échauffer une imagination jeune et poétique, et ses austères instituteurs, en lui faisant aimer la langue d'Homère et de Sophocle, craignirent bientôt qu'il n'aimât trop leurs ouvrages. On lui ôta une fois des mains le roman grec de *Théagène et Chariclée :* pour échapper à cette prohibition rigoureuse, il trouva un moyen qui n'appartient pas à tout le monde : il se procura de nouveau le même livre, l'apprit par cœur et le rendit ensuite à ses maîtres, assez éclairés sans doute pour excuser et apprécier cette nouvelle espèce de désobéissance. La lecture de ce roman l'avait tellement affecté, qu'il en conçut l'idée de son premier essai dramatique ; il ne l'acheva pas. Molière, qu'il eut occasion de connaître à Paris, et qu'il consulta sur cet ouvrage, lui conseilla de renoncer à ce sujet, pour celui de la *Thébaïde ;* mais il sut découvrir dans une première esquisse, le germe d'un talent qu'il crut de-

voir encourager par des bienfaits, que l'extrême jeunesse et la situation peu aisée de Racine le mettaient dans le cas d'accepter sans rougir, de la part d'un homme tel que Molière.

On ne peut douter que cette connaissance du grec, qu'il cultiva toute sa vie, n'ait été une des causes premières de cette pureté de goût et de cette richesse de diction qui caractérisent ses écrits ; et l'on peut faire la même observation sur les classiques français du dernier siècle, Pascal, Fénélon, Bossuet, Despréaux, qui tous savaient le grec. Il ne faut pas croire que cet excellent goût se puise de même dans des traductions. D'abord l'étude des originaux peut seule faire bien connaître leur manière ; et c'est ainsi seulement que le talent peut se la rendre propre, et faire passer de nouvelles formes dans notre langue, sans la forcer et sans la défigurer. De plus, il y a un rapport intime entre les idées et les expressions, entre le sentiment et la phrase, rapport qui tient absolument à l'idiôme ; et quand ce rapport est ordinairement conforme à la nature, comme il l'est dans les classiques grecs, il est impossible que des organes heureux n'en soient pas frappés, et ne s'en fassent pas un principe et une habitude. D'un autre côté, c'est une chose remarquable que la foule d'erreurs

et de méprises où sont tombés des hommes d'ailleurs pleins d'esprit, quand ils ont voulu juger les anciens Grecs sans savoir leur langue. Voltaire lui-même, si favorisé de la nature, s'est ressenti de cette ignorance du grec, et dans ses ouvrages, et dans ses jugemens. Non-seulement elle l'a égaré dans sa critique, mais c'est même une des causes qui, dans ses meilleures pièces, l'ont laissé encore assez loin de Racine pour la pureté du goût. Aussi est-ce le prodige de son art et de son talent, aux yeux des connaisseurs, de s'être approché dans *Mérope* de cette élégante simplicité des Grecs et de Racine, au point que dans plusieurs scènes, et particulièrement dans celle du second acte entre la mère et le fils, on croit lire Sophocle ou les belles scènes d'Euripide. Chez Racine cette espèce d'illusion est continuelle dans *Andromaque*, *Iphigénie* et *Phèdre*, comme dans *Esther* et *Athalie* on croit entendre les prophètes : d'où l'on voit que ce qu'il avait le plus étudié, c'était la Bible et les Grecs.

L'extrême modicité de son patrimoine semblait lui faire une loi de chercher surtout la fortune dans le choix d'un état. Mais l'expérience de tous les tems a prouvé qu'il n'est guères possible aux grands artistes de forcer leur vocation; que l'attrait de

leurs talens est toujours leur premier objet, et le sacrifice de l'intérêt, toujours le premier qu'ils aient à faire. La fortune qu'ils ont à espérer ne peut jamais venir que de leur talent même, et par conséquent ne s'élève guères au-dessus de la médiocrité. Elle n'en est sans doute que plus respectable, puisqu'elle est la récompense légitime d'un travail qui en enrichit d'autres qu'eux, qui est à la portée de si peu de gens, et qui honore leur patrie. La leur disputer ou les en dépouiller est l'acte le plus odieux de l'injustice et de l'ingratitude.

Racine hésita quelque tems entre les différentes ouvertures qui se présentaient : il pouvait être candidat du barreau ou apprenti de la finance ; il ne voulut ni de l'un ni de l'autre. Il essaya les cahiers de théologie dans l'espérance d'un bénéfice que pouvait lui résigner un de ses oncles maternels ; mais il survint des difficultés et des obstacles de toute espèce, qui finirent par le rebuter. Après avoir passé quelque tems à Montpellier et à Uzès, à la suite de projets et d'espérances qui s'évanouirent, il revint à Paris, où le succès de ses premières poésies et les encouragemens qu'il reçut de la cour le déterminèrent bientôt à se livrer entièrement aux lettres.

Il n'avait jamais cessé de s'en occuper, malgré

les efforts que l'on faisait à Port-Royal pour l'en détourner, et malgré les différentes distractions où d'abord on l'avait engagé. Quelques essais poétiques de son adolescence, dont nous avons des fragmens dans les *Mémoires* de son fils, sont extrêmement médiocres, et, de l'aveu même de celui qui nous les a conservés, n'annonçaient nullement l'auteur d'*Andromaque*. Ceux de Voltaire, au même âge, sont fort supérieurs ; ce qui prouve seulement que ce dernier fut plus précoce et trouva plus de secours dans ce qui l'avait précédé. Mais tous les deux montrèrent de bonne heure un penchant décidé pour l'étude, et ne négligèrent pas celle de leur langue ; étude si nécessaire au talent et au goût, et dédaignée depuis par des hommes qui étaient loin d'en avoir autant qu'eux. Racine, qui savait, à vingt ans, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, s'occupait pendant son séjour en province, à faire des remarques sur les écrits de d'Ablancourt et de Vaugelas, deux grammairiens distingués de son tems. Les principes de son éducation et son attachement au travail eurent assez de pouvoir sur lui, pour le préserver même de la plus inévitable séduction de son âge, l'amour du plaisir. On voit dans les lettres qu'il écrivait d'Uzès, que pour ne pas perdre son tems et sa li-

berté, *il fuyait la compagnie, surtout celle des femmes, et préférait celle des poètes grecs :* plus sage, et par conséquent plus heureux que Voltaire, dont la jeunesse, comme il nous l'apprend lui-même dans ses lettres, fut abandonnée aux passions, qui lui coûtèrent un tems qu'il a souvent regretté depuis, et qui souvent coûtent bien davantage. On peut sans doute excuser Voltaire, dont l'imagination fut plus vive ; mais on doit d'autant plus d'éloges à Racine, que la sienne était plus tendre.

C'est en 1664 qu'il donna *la Thébaïde*, et qu'il publia l'ode intitulée *la Renommée aux Muses* (1) : il avait alors vingt-cinq ans. Quatre ans auparavant, en 1660, il avait débuté dans le public par une autre ode, *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage de Louis XIV ; et ce qui est assez singulier, c'est que cette première ode vaut beaucoup mieux que la seconde, quoique ni l'une ni l'autre n'aient guères d'autre mérite que celui d'une versification généralement pure et nombreuse, et d'une médiocre élégance. Mais alors le mérite de la tournure du vers était encore assez rare pour être fort recherché, et la jeunesse de l'auteur y donnait un

(1) Cette ode parut en 1663.

nouveau prix. La première de ces deux pièces fut magnifiquement récompensée par Colbert, qui honora l'auteur d'une gratification de cent louis *de la part du Roi*, et peu de tems après le mit sur l'état des pensions pour une somme de 600 liv. On doit rappeler, à l'honneur de Chapelain, que ce fut lui qui fit connaître au ministre l'auteur et l'ouvrage, et qui, se trouvant alors auprès du gouvernement le juge des talens et l'arbitre des récompenses, fit un usage si louable du crédit passager que lui avait acquis sa réputation passagère. La seconde de ses odes, *la Renommée aux Muses*, valut à l'auteur une seconde gratification royale, dont l'ordre était énoncé en des termes honorifiques (1), qui sont pour le talent un bienfait de plus. Un avantage plus précieux dont cette même pièce fut pour lui l'occasion, ce fut l'amitié de Boileau. A peu près de l'âge de Racine, il fit quelques critiques sur son ode qui lui était tombée entre les mains. L'auteur fut frappé de la justesse des idées du critique, et désira de le connaître et de le remercier. Ce fut là le commencement de cette liaison intime qui fut si utile à Racine, et de

---

(1) Il portait : *Pour lui donner les moyens de continuer son application aux lettres.*

cet attachement réciproque, si honorable à la fois pour les deux amis et pour les lettres.

La Thébaïde eut quelque succès; *Alexandre*, qui la suivit de près, en eut beaucoup : ni l'une ni l'autre ne sont restées au théâtre. On ne peut nier que Voltaire, faisant *OEdipe* et *la Henriade* précisément au même âge où Racine ne donnait encore que de si faibles essais, ne montre ici une grande supériorité, et comme versificateur, et comme tragique. Mais on peut l'expliquer d'abord par les raisons que j'ai déjà indiquées; ensuite elle est bien compensée pour le moins, quand on songe que l'année suivante Racine franchit un intervalle immense, en faisant *Andromaque* et *Britannicus*; deux grandes conceptions dramatiques, également originales dans des genres bien différens, et que lui-même n'a pas surpassées, l'une pour la force tragique, l'autre pour la maturité de la composition. L'auteur d'*OEdipe* au contraire, depuis ce brillant coup d'essai où il fut soutenu par le génie de Sophocle, s'égara pendant douze ans dans les conceptions du sien, qui furent toutes plus ou moins malheureuses, jusqu'à *Brutus* et à *Zaïre*, l'un où reparut l'énergie de son premier ouvrage, l'autre où se décida le caractère de son talent, qui le portait au grand pathétique. Ainsi l'on voit que

si Voltaire fut un peu plus prompt à éclore, il fut mûr bien plus tard. Son génie ne se manifesta tout entier que vers quarante ans; celui de Racine avant trente. Cette différence est d'autant plus à remarquer, que l'un venait cinquante ans après l'autre; et que sera-ce, si l'on considère ce qu'on pouvait encore attendre d'un homme qui, après avoir fait *Iphigénie* et *Phèdre* à trente-huit ans, renonça au théâtre, et douze ans après créa son *Athalie*, où il ouvrait une carrière toute nouvelle, dans laquelle personne encore n'a pu l'atteindre, et n'a permis jusqu'ici à ses successeurs d'autre gloire que celle de l'approcher de plus près!

(1) Ce qui concerne son théâtre et les particularités relatives à chacune de ses pièces, appartient au Commentaire : je ne considère ici que l'homme et l'auteur. On sait, après les succès de *Bérénice*, de *Bajazet*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, quel chagrin lui causa la disgrâce factice de sa *Phèdre*, et le ridicule triomphe arrangé pour Pradon par une cabale de cour. Une cabale de cour pour une tragédie, et contre une tragédie! Hélas! oui. Telle

---

(1) *Racine* fut reçu à l'Académie française le 12 janvier 1673, le même jour que *Fléchier*, qui depuis fut évêque de Nîmes, et le savant abbé *Gallois*.

est la vanité humaine : tous les genres d'illustration, les plus étrangers les uns aux autres par leur objet, sont susceptibles entre eux de la concurrence de l'amour-propre, et se heurtent dès qu'ils se rencontrent. La sensibilité de Racine ne fut pas à l'épreuve de ce dégoût passager, que ne put même lui faire oublier la réparation qui ne se fit pas long-tems attendre, la reprise qui eut lieu au bout d'un an ayant mis les deux pièces à leur place. C'est que l'amour de la gloire, qui fut long-tems chez lui une passion très-vive, commençait à céder à un autre sentiment qui peut seul en triompher, celui de la religion. Ce ne fut pas le seul sacrifice qu'il lui fit; mais ce fut sûrement le plus pénible et le plus méritoire, et il n'y en eut jamais de plus complet. Il quitta la scène, et la quitta sans retour. Les lettres en ont gémi : la piété s'en est applaudie; et pourtant n'aurait-elle pas elle-même à regretter ce qu'aurait pu faire celui qui, même en se soumettant à toute la sévérité de la morale chrétienne, a pu lui donner *Esther* et *Athalie*, et fonder ainsi un théâtre religieux en rendant la poésie à sa première institution et à sa pureté originelle?

On a souvent cité ce qu'il disait; *que la plus mauvaise critique lui faisait plus de peine que les*

plus grands succès ne lui faisaient de plaisir. On a cru y voir un excès de susceptibilité : il n'y avait à remarquer que la franchise de l'aveu. Ce mot est celui du cœur humain dans toutes les jouissances de l'amour-propre : il revient à ce principe, qu'il est dans l'homme de regarder tout ce qu'il obtient comme un droit, et ce qui lui manque comme un larcin. Il en résulte que le cœur humain ici-bas est et doit être toujours trompé, et jamais satisfait : vérité féconde si elle était approfondie par la réflexion, comme elle est avouée par l'expérience, et dont ce n'est pas ici le lieu de développer les conséquences.

Celle que Racine en tira, fut le besoin de reposer dans l'amour du Créateur et dans l'espérance d'un meilleur monde, un cœur que pouvaient si aisément blesser les créatures, et que jamais elles ne pouvaient remplir. *Il aima Dieu comme il aimait ses maîtresses*, dit madame de Sévigné dans ses *Lettres*. On se faisait alors un honneur d'*aimer* Dieu : qui aurait cru que, cent ans après, ce serait un ridicule d'y croire et un crime de l'honorer ?

Racine voulut même embrasser la vie monastique, et dans un ordre des plus austères ; mais il sentit apparemment le danger de dévouer sa vie

entière, dans un moment d'enthousiasme, à des règles qu'on ne peut supporter que par une constance pénible. Il préféra sagement des chaînes plus légères et plus conformes à la vocation générale des hommes : il se maria et eut le bonheur de bien choisir. Il fut aussi heureux dans cette union qu'il est possible de l'être, parce qu'il fut assez sage pour en remplir les devoirs, qui peuvent être des sacrifices dans les mariages mal assortis, mais qui, dans ceux qu'a formés la vertu et que la religion sanctifie, sont les jouissances les plus douces et les plus pures. Il préféra la paix domestique aux dissipations extérieures et aux séductions de la société, dont cependant personne n'était plus susceptible que lui, puisque la société nous plaît d'autant plus, que nous avons plus de moyens d'y plaire. Eh ! qui en avait plus que Racine, qui joignait aux avantages de la figure, les charmes de l'esprit et la recommandation de son nom !

Le mot de madame de Sévigné, que j'ai rapporté ci-dessus, prouve que la voix publique lui attribuait des faiblesses que son fils croit supposées : il nie son commerce prétendu avec la comédienne Champmêlé. Quoiqu'on en veuille penser, il est certain que s'il avait commis des fautes, il les répara par une vie sévèrement régulière. Il se

montra capable d'efforts plus grands : il se dépouilla même de l'amour-propre d'auteur, le plus difficile à dompter, et d'autant plus qu'il paraît en lui-même moins répréhensible et plus légitime, puisqu'il se fonde sur des titres personnels.

Il ne faut rien moins que les témoignages réunis de Despréaux son ami et de son fils, pour croire qu'il ait poussé l'indifférence pour ses ouvrages, jusqu'à ne vouloir pas recevoir les éditions qui s'en firent depuis 1677 ; et de là vient qu'on y trouve quelques fautes qu'il était aussi facile de corriger que d'apercevoir.

Louis Racine assure encore positivement, et il est croyable, que madame Racine n'avait jamais lu les tragédies de son mari. Cette insouciance si singulière et même sans exemple dans une femme qui ne manquait ni d'esprit naturel, ni de jugement, est la plus forte preuve du détachement absolu que Racine s'était commandé à lui-même par rapport à la gloire littéraire : il fallait que sa femme en fût bien sûre pour en montrer autant que lui. Ses devoirs de mère et les soins de l'éducation de ses enfans l'occupaient même si exclusivement, qu'un jour que Racine, revenant de Versailles, lui rapportait une bourse de mille louis qu'il avait reçue du Roi, à peine y fit-elle attention, ne songeant

qu'à lui parler d'un de ses enfans, *qui n'avait pas voulu étudier depuis deux jours*. Pour cette fois Racine fut surpris, et Boileau, qui était présent, encore davantage.

On objectera peut-être que Racine ne fut pas du moins insensible à la faveur, lui qui montra tant de chagrin d'avoir perdu un moment celle de Louis XIV. Mais peut-être aussi ce chagrin a-t-il été exagéré, et il me semble qu'on a été trop loin en le donnant pour cause de sa mort. Il était *naturellement mélancolique* (1) avec lui-même, quoique fort doux avec les autres; ce qui ne s'exclut nullement, surtout dans les ames tendres. Il s'affectait plus aisément des sujets de tristesse et de crainte, que de ceux d'espérance et de joie. Il devint sujet aux fièvres, et les médecins les combattirent avec le quinquina, dont le fréquent usage amassa dans le foie des humeurs qui formèrent une espèce d'abcès: c'est cet abcès qui en se refermant causa sa mort, mais après une très-longue maladie et plusieurs alternatives de convalescence et de rechute, qui se succédèrent pendant près de deux ans. Il ne cessa point d'aller à la cour ni même de voir le Roi; mais il n'en était plus si bien reçu.

(1) Ce sont les propres paroles de son fils.

On peut donc penser que le chagrin qu'il nourrissait pendant cet intervalle, ne fit que hâter les dernières atteintes d'un mal qui était mortel.

On voit d'ailleurs par ses lettres, que sa tristesse ne provenait pas seulement du malheur d'avoir déplu à un grand Rôi son bienfaiteur, mais aussi de voir s'éloigner les moyens d'avancement pour une famille nombreuse qu'il chérissait avec une extrême tendresse. Il était alors gêné dans ses affaires domestiques, ayant épuisé ses fonds à payer une charge de secrétaire du Roi, et se voyant taxé de nouveau pour une augmentation de finance, imposée sur ces mêmes charges, en raison des besoins de l'État. Il sollicitait la même indemnité qu'il avait obtenue en 1685 pour la charge de trésorier de France; le Roi répondit : *Cela ne se peut pas; mais s'il se présente quelque autre occasion de le dédommager, j'en serai fort aise*. Ces paroles adoucissaient beaucoup le refus, et faisaient assez voir que le monarque ne lui avait pas retiré sa bienveillance. Il eût pu d'ailleurs s'en reposer sur le crédit d'une favorite, qui lui disait à peu près comme Agrippine, et avec plus de fondement :

Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

Mais il était dans un état de santé et dans une

disposition d'esprit où toutes les contrariétés deviennent des afflictions, et où toutes les afflictions sont meurtrières. Il fut vivement touché de ce refus : père de sept enfans qu'il fallait élever et établir, il avait compté sur les bontés d'un prince qu'il aimait véritablement, et il crut n'en être plus aimé. Il se résignait en chrétien aux épreuves que Dieu lui envoyait ; mais cette résignation ne détruit ni les faiblesses de l'homme ni les affections paternelles ; elle ne peut qu'en offrir le sacrifice.

Heureusement, pour l'honneur de sa mémoire (1), on peut conclure qu'il n'y a ici aucune abjection de courtisan, mais une sensibilité légitime et honnête, également intéressante et par son objet et ses motifs, et par l'espèce de disgrâce que Racine avait encourue. Certainement il était honorable de n'avoir déplu que par des vérités utiles, consignées dans un mémoire sur la misère du peuple, qui n'avait pu être dicté que par le zèle, et non par aucune vanité ambitieuse, puisque l'auteur, en le remettant à madame de Maintenon qui l'avait demandé, n'avait cédé qu'à l'assurance de n'être pas nommé. On sait que Louis XIV, qui surprit le manuscrit entre les mains de la favorite,

(1) *Voyez* les *observations* qui suivent.

arracha d'autorité le secret qu'elle n'eut pas la force de garder, et qu'en louant les intentions et le zèle de Racine, il parut blessé de trouver en lui l'auteur d'un écrit, qui contenait des vérités d'autant plus tristes peut-être, qu'elles étaient plus évidentes. *Parce qu'il fait bien des vers, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre?* Ce furent ses paroles; elles ne marquaient qu'une humeur passagère, et qui au fond ne pouvait altérer ni l'estime ni même la bienveillance qu'il avait pour Racine. Il lui en donna les marques les plus sensibles quand il fut informé du mauvais état de sa santé. Il envoya fréquemment savoir de ses nouvelles; ce qui, de la part d'un Roi de France et de la part de Louis XIV, était, pour un particulier, un honneur très-extraordinaire, puisqu'il aurait été remarqué même à l'égard des personnes du plus haut rang.

On a fait à Racine un reproche plus fondé sur la querelle intentée assez gratuitement contre Port-Royal, dans ces lettres satyriques dont les connaisseurs n'ont rien dit de trop en les comparant aux *Provinciales*, et dont la partialité du commentateur, qui sera réfuté ci-après, semble n'avoir fait mention que pour rappeler un tort de l'auteur, sans avoir égard à la réparation, et sans

en tenir plus de compte que du mérite de l'ouvrage.

Quelques lignes de Nicole, dans une réponse au visionnaire Desmarêts, excitèrent la sensibilité alors très-irascible de Racine, qui ne put souffrir qu'on traitât les poètes dramatiques d'*empoisonneurs publics et de gens horribles parmi les chrétiens*. Ceux qui sont le plus attachés à la religion ne peuvent nier que ces paroles ne soient trop violentes, et qu'une proscription si générale ne soit injuste. Certainement les auteurs de *Polyeucte*, d'*Athalie* et d'*Alzire*, n'ont mis aucun *poison* dans ces drames, où le sublime du génie est celui de la religion. Arnauld ne condamnait point *Phèdre*, et cette autorité devait être quelque chose aux yeux de Nicole. Si l'eglise condamne les spectacles, c'est pour les abus et les scandales qui ne sont ni de l'essence du théâtre, ni de celle de l'art dramatique. Nicole devait donc modifier sa proposition, énoncée d'ailleurs dans des termes qui, devenant, par l'application, une injure personnelle, n'étaient pas conformes à la charité chretienne, qui doit, autant qu'il est possible, reprendre sans offenser.

Mais on ne peut disconvenir en même-tems que Racine ne fût d'autant moins obligé de prendre pour lui l'injure adressée à Desmarêts, et de se

porter pour vengeur de la poésie dramatique, que cet intérêt indirect et éloigné ne pouvait balancer en aucune manière un devoir sacré, celui de la reconnaissance envers les maîtres et les instituteurs de sa jeunesse. C'était une faute, mais il la reconnut et la répara complétement par un double sacrifice qui pouvait coûter à l'amour-propre autant qu'à la fierté. Malgré le succès de sa première lettre, il supprima la seconde qui était encore plus piquante. *Elle ne verra jamais le jour*, dit-il à Boileau, qui, en véritable ami, lui représenta le tort qu'il se faisait en attaquant d'honnêtes gens dont il avait été le disciple; et, quoiqu'il fût l'aggresseur, il fit sans hésiter les premières démarches de réconciliation, toujours plus difficiles à celui qui a tort. Ces démarches mêmes paraîtraient aujourd'hui d'un autre monde et d'un autre siècle; car, s'étant fait conduire chez Arnauld par Despréaux leur ami commun, il commença par se jeter à ses pieds, en présence d'une nombreuse compagnie : Arnauld se jeta aux siens, et tous deux s'embrassèrent. Tout cela sans doute est bien loin de nous; mais c'était Arnauld, c'était Racine; c'étaient des chrétiens du siècle de Louis XIV, et non pas des philosophes du nôtre.

Il faut bien avouer aussi que les chagrins qu'il eut à essuyer à l'occasion de sa *Phèdre*, ne firent que hâter sa résolution de renoncer au théâtre, long-tems combattue par son penchant, et que les scrupules religieux l'emportèrent quand l'attrait du génie fut affaibli par les dégoûts. Au reste, il pouvait s'autoriser d'un motif très-plausible : il venait d'être chargé, cette même année, d'un travail tout différent et d'une assez grande importance. Le roi l'avait nommé son historiographe, conjointement avec Boileau. On peut présumer, sans faire tort à ce dernier, que la nature de son talent avait peu de rapport avec cet emploi ; et l'on pourrait en croire Valincourt, s'il n'avait eu en vue que Despréaux, quand il dit dans une de ses lettres, que ce travail était, de leur aveu, *opposé à leur génie*. La prose de Boileau, fort négligée, qui n'a pas même assez d'élégance pour la discussion et la critique, se serait difficilement élevée à la dignité de l'histoire. Mais on ne voit pas pourquoi Racine se serait *reconnu* lui-même incapable de l'écrire, lui dont la prose a tous les tons qu'il veut lui donner, qui soutient le style oratoire dans ses discours académiques, et observe toutes les convenances du style et du sujet dans son *Histoire*

de Port-Royal, aujourd'hui peu lue, mais regardée de son tems, avec raison, comme un morceau achevé dans son genre.

On ne peut rien inférer de quelques fragmens épars et recueillis après sa mort, qui n'étaient que des notes jetées à la hâte, et comme une espèce de mémorial des événemens. Voltaire a pu s'égayer sur ces *historiens discrets, qui furent bien payés pour écrire, et n'écrivirent rien*. Racine du moins écrivit beaucoup : nous savons qu'il allait fréquemment lire son ouvrage au roi, à mesure qu'il l'avançait; et ce n'étaient sûrement pas de simples ébauches qu'il portait à ces lectures, où personne n'était admis que mesdames de Montespan et de Maintenon, toutes deux fort en état de bien juger. Il avait dès-lors tourné toutes ses études vers l'histoire, et particulièrement vers celle de France, jusqu'à faire des extraits de Mézeray, de Vittorio Siri et de quelques autres. Convaincu que, pour réussir dans quelque genre que ce soit, il faut en méditer la nature et les principes, il avait traduit et commenté le *Traité* de Lucien *sur la manière d'écrire l'Histoire*; c'est son fils qui nous apprend tous ces détails, et qui nous a conservé le morceau tiré de Lucien, et quelques *Fragmens historiques*, moins pour nous donner une idée de ce que pouvait

être l'ouvrage, qu'on ne peut apprécier sur ces matériaux informes, que pour démentir ce qu'on avait voulu faire croire, que son père s'occupait peu de l'emploi qui lui avait été confié. Il nous assure que cette Histoire, interrompue par la mort de l'auteur, avait passé entre les mains de Valincourt, nommé pour le remplacer dans les fonctions d'historiographe et pour continuer l'ouvrage, et que tout périt en 1726 dans l'incendie d'une maison que Valincourt avait à Saint-Cloud.

Mais ce qui peut diminuer le regret de cette perte, c'est qu'il est probable que l'Histoire aurait trop ressemblé à un panégyrique, et que l'adulation, quoique bien tournée, aurait nui, non-seulement à la vérité, mais à la louange. On peut écrire l'histoire d'un règne, du vivant même d'un Roi, mais pour la publier après sa mort, et non pas pour la lui lire : l'épreuve est trop délicate, et pour le prince, et pour l'historien.

Ce n'est pas que Racine fut courtisan par caractère; mais alors l'esprit général était courtisan, comme ensuite il fut improbateur. Tout est mode, surtout parmi nous, et toutes les modes passent et se renouvellent, en parcourant le cercle de l'inconstance et du tems. C'est d'ailleurs un esprit particulier que celui de la cour, et naturellement rien n'est

plus opposé au génie des arts que cette réserve habituelle qui réprime tous les premiers mouvemens, cette complaisance souple qui se plie à toutes les contraintes, et cette attention à ne chercher dans chaque objet qu'une occasion de plaire. Cette manière d'être, toute factice, ne peut guères se contracter que par l'habitude et l'exemple de tous les jours, et par la préoccupation d'un seul intérêt. Racine, quoiqu'il parût à la cour, vivait dans son cabinet et dans sa famille. Un homme de beaucoup d'esprit peut, au besoin, tourner mieux que personne un compliment flatteur, et plusieurs mots de Racine et même de Boileau, cités partout, en sont la preuve. Mais un courtisan saura placer vingt fois le jour un compliment agréable. La supériorité du talent ne peut descendre à cette perfection, et l'esprit accoutumé à penser ne s'occupe pas uniquement de plaire. Louis XIV, d'ailleurs, ne l'exigeait pas des artistes et des gens de lettres qu'il appelait auprès de lui : il savait goûter leur esprit, tel qu'il était et devait être. Celui de Racine lui plaisait beaucoup : non-seulement il lui donna les entrées et un appartement au château, ce qui pouvait n'être qu'une distinction ; mais, ce qui était une préférence de sa part, pendant une maladie qu'il eut, il fit coucher Racine dans une

chambre voisine de la sienne; et les titres d'historiographe et de gentilhomme ordinaire n'auraient pas suffi pour obtenir ce privilège, si le Roi n'avait pas senti l'agrément et même le fruit dont pouvait être pour lui la société de Racine. Ce prince avait peu lu et aimait peu la lecture : il voulut alors que Racine lui servît de lecteur, et le poète s'en acquitta si bien qu'un jour en lui lisant Plutarque dans la version d'Amyot, et substituant sur-le-champ des tournures nouvelles aux phrases surannées, il fit disparaître à l'oreille du Roi tout *le gaulois* que l'auditeur avait craint d'y trouver.

On convient que personne de son tems ne lisait, ne récitait, ne déclamait mieux que lui. Il forma Baron et la Champmêlé, et ce fut lui qui établit au théâtre le bon goût de la déclamation. Ses contemporains rapportent que, lisant dans une société l'*OEdipe* de Sophocle dans l'original, et le traduisant d'abondance, il se passionna si vivement, que les assistans avouèrent n'avoir jamais éprouvé, même au théâtre, une plus forte émotion.

La vraie manière d'être courtisan, qui convient à un homme de lettres du premier ordre, c'est de faire oublier, autant qu'il est possible, les avantages de son esprit. Racine avait celle-là, et s'en

applaudissait. S'il réussit à la cour et dans le monde, c'est en pratiquant cette maxime d'un ancien, que l'amour-propre n'oublie que parce qu'il n'entend pas ses intérêts : *Faites qu'en quittant votre conversation, chacun soit plus content de lui que de vous-même. — Minus tibi gratulentur quàm ipsi sibi.* Il parlait rarement de ses ouvrages, et il ne lui était pas difficile d'en parler modestement : il avait de l'aménité dans le commerce de la vie, quoiqu'avec beaucoup de ce penchant à la raillerie, que les hommes supérieurs par le talent doivent régler avec autant de soin que les princes et les grands. On ne saurait trop émousser les traits qui tombent de haut, et la gaîté la plus innocente ne l'est plus, si elle peut blesser même en faisant rire. Racine se défendit d'autant plus de la raillerie, qu'il y avait plus de disposition et qu'il y excellait. Ses épigrammes sont d'une tournure très-piquante et d'une malice très-fine : elles sont gaies, comme celles que l'on fait sans colère et sans haine, et avec le sentiment de sa force. Il en fit peu : les mauvais écrivains en font beaucoup où la malignité est grossière : elles ne peuvent être ni gaies ni fines : l'impuissance et l'envie sont tristes, même en faisant du mal.

Ce ne fut pas seulement par prudence, ce fut

surtout par esprit de religion, que Racine travailla sur lui-même au point de se guérir tout-à-fait de ce goût dangereux pour la raillerie. Boileau lui avait donné à ce sujet une leçon dont il profita. Un jour que Racine l'avait plaisanté long-tems avec trop d'avantages : *Avez-vous eu envie de me fâcher?* lui dit son ami. — *Dieu m'en garde.* — *Eh bien! vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.*

Boileau était encore moins courtisan que lui : on se souvient que les saillies satyriques lui échappaient, même à Versailles, et que son aversion pour le mauvais goût de Scarron, lui fit oublier plus d'une fois, en présence même de madame de Maintenon, que de tous les noms celui qu'il fallait le moins prononcer devant elle, était celui qu'elle avait long-tems porté. Cependant Boileau avait un avantage particulier : il était poète satyrique, et cela seul donnait plus de prix à ses cajoleries et faisait passer ses incartades. Aussi de toutes les louanges prodiguées à Louis XIV, il n'y en eut point qui lui fissent autant de plaisir que celles de Boileau, et jamais il n'y en eut de plus délicates.

La sévérité des principes qui régla la conduite de Racine depuis son mariage, n'ôta rien à la douceur de ses mœurs; mais elle l'éloigna entièrement de

tous les objets de dissipation et de séduction qui composent ce qu'on appelle la vie des gens du monde. Dès qu'il eut cessé de travailler pour le théâtre, il ne parut plus aux spectacles, et l'on ne peut douter que ce ne fût une privation pour lui. Il se reprocha jusqu'à la fin de sa vie les ouvrages qu'il avait faits pour la scène. Jamais il n'en parlait dans sa famille, et ailleurs il souffrait avec peine qu'on lui en parlât.

Il suffit d'observer avec quelques réflexions la conduite qu'il tint pendant les vingt dernières années de sa vie, pour être convaincu que la cour ne l'avait point rendu ambitieux, que le commerce des grands et même les bontés de Louis XIV, ne l'avaient point énorgueilli, et que les devoirs de ses places, la reconnaissance pour un Roi son bienfaiteur et l'intérêt d'une famille nombreuse étaient les seuls liens qui l'attachassent à la cour. On voit, dans des lettres de lui où le cœur parle, et n'a nul intérêt à tromper, que, sans ces motifs respectables, il aurait voulu la quitter absolument, et que, s'il eût vécu plus long-tems, sa retraite aurait précédé celle de Despréaux (1). Né avec des in-

(1) Il écrit à son fils aîné, qui était entré dans la carrière des négociations, et alors chargé d'une commission en Hollande : « Il

clinations douces et tendres, il préférait aisément sa maison à Versailles, sa femme et ses enfans aux sociétés brillantes, et son repas domestique aux tables des grands. Il refusa un jour de dîner chez un prince du sang (1), pour manger avec ses enfans une belle carpe, dont ils s'étaient fait une fête de le régaler.

Ses *Lettres*, publiées par son fils, sont d'autant plus précieuses, qu'elles ne contiennent guères que des détails domestiques qui peignent l'homme, et cette peinture est son éloge. On y voit que personne ne fut meilleur père ni meilleur mari, et qu'il ne mettait rien au-dessus de l'importance d'une éducation chrétienne. Quelques détails de celle qu'il donnait à ses enfans occupent une place intéressante dans les *Mémoires* de Louis Racine,

---

» y aura demain trois semaines que je ne suis sorti de Paris, à » cause de mon érésipèle. Vous ne sauriez croire combien je me » plais dans cette espèce de retraite, et avec quelle ardeur je » demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de » mes petits secours, afin que je commence un peu à me reposer » et à mener une vie conforme à mon âge et même à mes inclina- » tions. » Louis Racine, qui rapporte cette lettre, ajoute en note : « C'est ce qu'il attendait avec impatience pour se retirer de la » cour. »

(1) Celui qu'on appelait alors M. le Duc, et qui, après la mort de son père, le grand Condé, prit le nom de M. le Prince.

et en auraient trouvé une dans l'historien Plutarque. Celui qui n'a pas craint de nous peindre Agésilas jouant avec ses enfans, *et à cheval sur un bâton*, n'aurait pas manqué de représenter Racine jouant à la *procession* avec les siens, *et portant la croix*, pendant que ses filles *faisaient le clergé*, *et un de ses fils le curé*. J'oserai même ajouter qu'*il faisait tous les jours la prière en commun avec sa femme, ses enfans et ses domestiques, et leur expliquait l'Évangile*.

Ses liaisons les plus familières, parmi les gens de lettres, étaient avec Valincourt, Lafontaine, Labruyère, Bourdaloue, Rapin, Bouhours, Nicole et Bernier. Celles qu'il eut d'abord avec Molière, se refroidirent pour toujours, le directeur de troupe ne pouvant pas oublier que l'auteur d'*Alexandre* lui avait fait perdre sa meilleure actrice, la Duparc, en retirant sa pièce pour la donner à l'hôtel de Bourgogne, où cette comédienne passa en même-tems. Mais ce refroidissement n'eut jamais rien de l'inimitié : tous deux étaient trop grands et surtout ils étaient trop honnêtes gens pour ne pas se rendre une justice réciproque : tous deux furent même assez généreux pour combattre l'injustice passagère du public, Racine à l'égard du *Misanthrope*, Molière à l'é-

gard des *Plaideurs*. Les amitiés littéraires de notre siècle ont eu rarement cette générosité, même parmi les hommes les plus célèbres.

Que Racine n'ait pas été jaloux de Corneille, il n'y a pas de quoi s'étonner : les triomphes de la jeunesse de l'un se rencontraient avec les disgrâces de la vieillesse de l'autre. C'est celui-ci qu'il faut excuser s'il fut jaloux : l'époque d'*Andromaque* n'avait pas eu moins d'éclat que celle du *Cid*; *Bérénice* avait fait pleurer pendant quarante représentations, et après *Iphigénie*, Racine fut au comble de la gloire, en possession du théâtre et célébré par Despréaux. On verra dans quelques-unes de ses préfaces que lui-même avait supprimées, qu'il était blessé du peu de justice que paraissait lui rendre *le vieux poète malveillant*, *malevoli veteris poetæ*. Pour lui, il en rendit toujours une entière à Corneille ; et dans l'hommage solennel qu'il offrit à sa mémoire devant l'Académie française, il fut trop éloquent pour n'être pas sincère, et trop judicieux pour ne pas sentir que toute restriction, en ce moment, eût choqué les convenances, et que lui seul n'avait pas le droit de voir alors dans Corneille autre chose que ses beautés. Mais ce qui est plus fait pour être remarqué, c'est ce qu'il disait à son fils dans des

conversations particulières : *Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens ;* et il lui apprenait en même tems à en sentir tout le mérite. Il n'y a rien là qui ne ressemble à la bonne foi ; mais ce n'est pas une raison pour prendre Racine au mot, non plus que Voltaire, quand il disait, en parlant de Racine : *Je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet homme-là.* Ces saillies d'enthousiasme sont de l'artiste qui se passionne pour l'art, dans la personne de son rival, avec plus d'abandon qu'il n'oserait le faire dans la sienne propre, ou même qu'il ne le pourrait, parce qu'il ne voit alors en lui-même que ce qui lui manque, et dans un autre que ce qui brille. La vérité est que rien n'est plus beau que les vers de Corneille quand ils sont beaux ; que ceux de Racine ne le sont pas moins, quoique d'une autre espèce de beauté, mais qu'ils le sont beaucoup plus souvent.

Il n'eut qu'un ami, et ce fut pour la vie, sans altération et sans nuage. Il avait trois ans moins que lui ; et se levant de son lit de mort pour l'embrasser : *J'ai toujours souhaité*, lui dit-il, *de mourir avant vous.* Cependant il avait toujours beaucoup redouté la mort, et se félicitait, à ses derniers momens, de la trouver beaucoup moins terrible qu'il ne l'avait cru. Il est vrai que dans les

derniers tems de sa maladie, il souffrait de cruelles douleurs ; mais il les supportait avec une patience évangélique ; et ce fut peut-être à cette même crainte qu'il avait eue de la mort, qu'il dut de pouvoir être rassuré par le souvenir de sa vie.

Sa tante, qu'on appelait à Port-Royal, dont elle fut prieure et abbesse, la mère Sainte Thécle, lui survécut peu, et mourut âgée de soixante-quatorze ans. C'est elle qui avait le plus contribué à le retirer du théâtre, et qui lui écrivait de ces lettres qu'il appelait des *excommunications*. Deux de ses filles avaient pris le voile ; ce qui dut lui coûter bien des larmes, puisqu'il ne pouvait, sans en répandre, assister à une profession religieuse ; mais il n'était pas plus capable de combattre la vocation de ses enfans, que de la forcer. Celui qui lui donnait le plus d'espérance, et qui pouvait en concevoir pour lui-même de très-belles, son fils aîné, que ses excellentes études, ses talens pour les affaires, la protection et l'estime des ministres mettaient à portée d'aller à tout, peu de tems après la mort de son père, prit un parti peu différent de celui de ses deux sœurs : sans entrer dans un monastère, il se retira du monde, vécut dans le célibat et la retraite jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans, uniquement occupé de l'étude et des exercices

de piété, n'ayant d'autre ambition que celle de vivre et de mourir inconnu, et de faire oublier un fils du grand Racine.

Un de ses frères en eut une autre, celle de soutenir son nom. Louis Racine, entraîné apparemment par un goût naturel que son père et Despréaux combattirent en vain, se conforma aux intentions et aux exemples paternels, au moins en ce point, que sa plume n'a jamais été consacrée qu'à des sujets religieux. S'il n'a pas hérité du génie dont on n'hérite point, du moins versificateur généralement pur et correct, quoique médiocre, il s'est élevé, dans quelques morceaux de son poëme de *la Religion*, à l'heureuse élégance de son père.

Durant les vingt-deux années qui s'écoulèrent entre le mariage de Racine et sa mort, arrivée le 21 avril 1699, la piété seule le ramena quelquefois à la poésie : il s'en interdit absolument tout autre usage, si ce n'est dans une occasion où il ne put refuser à Seignelay, un de ses protecteurs, l'*Idylle sur la Paix*, pour les fêtes de Sceaux. Ce fut pour Saint-Cyr et à la prière de madame de Maintenon, qui avait des droits à sa reconnaissance, qu'il entreprit, après avoir résisté quelque tems, *Esther* et *Athalie*. Tous les faits relatifs à ces deux pièces,

également singulières par leur genre et leur destinée, se trouveront à leur place dans le Commentaire. Mais je ne dois pas omettre ici que les leçons qu'il donnait alors aux pensionnaires chargées des rôles, laissèrent de touchans souvenirs dans l'âme de toutes ces jeunes personnes, charmées dans la suite d'avoir à se rappeler, qu'elles n'avaient vu que le meilleur et le plus aimable des hommes, dans l'un des plus grands écrivains dont le nom eût frappé les oreilles de leur enfance.

Sa fortune, dont il fut redevable à Louis XIV, consistait en une pension de 2000 livres, ses appointemens de la place d'historiographe qui allaient à 4000 liv., et les émolumens des charges de trésorier de France et de secrétaire du Roi. Il avait reçu de plus en différentes gratifications royales la somme de 42,000 liv., qui vaudrait le double aujourd'hui. Une partie de son revenu s'éteignait nécessairement avec lui. Le Roi conserva la pension de 2000 liv. à sa veuve. Celle-ci, qui se nommait Catherine Romanet, et qui était fille d'un trésorier de France, d'Amiens, mourut dans un âge fort avancé, et ne finit que plus de trente ans après l'époux qu'elle eut à pleurer, une vie toujours occupée du soin de sa famille, du soulagement des pauvres, et des moyens d'économiser une fortune

devenue modique, dont une partie périt dans le tems du système de Law.

C'est dans les *Mémoires* de Louis Racine qu'il convient de chercher des détails plus étendus et plus circonstanciés, qui seraient ici d'autant plus inutiles, qu'on les retrouve épars dans cette foule de recueils et de dictionnaires historiques, si multipliés de nos jours sous toutes les formes. Je me suis borné dans ce précis, à ce qui peut faire connaître l'homme, comme j'ai tâché dans son éloge de caractériser l'écrivain.

Je n'ai pas cru devoir faire mention de toutes les petites anecdotes auxquelles son nom seul a pu donner quelque valeur, entre autres des plaisanteries que les courtisans imaginèrent, pour se divertir des deux poëtes historiographes, menés à un siége à la suite du Roi (1). On conçoit que ceux dont le métier était de se battre, se sentaient là sur leur terrain, et pouvaient s'amuser fort innocemment aux dépens de ceux dont le métier n'était que d'écrire.

Racine avait demandé à être enterré à Port-Royal-des-Champs, aux pieds de Hamon, l'un de

---

(1) *Louis Racine* les a rapportées dans les *Mémoires* sur la vie de son père, pages 131 et suiv. de l'édit. de Lausanne, 1747.

ses anciens maîtres; et l'épitaphe qu'on mit sur sa tombe fut composée par Boileau, en latin et en français. (On la trouvera ci-après) (1). En 1711, lors de la destruction de cette maison fameuse, sa famille obtint la permission d'exhumer son corps, qui fut apporté à Paris dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, et placé derrière le maître-autel à côté de celui de Pascal. Le marbre noir qui couvrait les restes de celui-ci et portait son épitaphe, ne pouvait manquer d'être enlevé dans ces derniers tems; le tombeau de Racine, n'ayant rien d'apparent ni de remaquable, a échappé à la tourmente révolutionnaire.

D. O. M.

Hic jacet vir nobilis Joannes Racine, *Franciæ thesauris præfectus, regis a secretis atque a cubiculo, nec non unus e quadraginta gallicanæ academiæ viris; qui, postquam profana tragœdiarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit; omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est. Quum eum vitæ negotiorumque rationes*

---

(1) L'épitaphe latine composée par *Boileau*, et que quelques personnes ont attribuée à M. *Dodart*, ne fut point mise sur le tombeau de *Racine*. Celle dont on fit usage, avait été composée par l'abbé *Tronchai*, qui était alors à Port-Royal, et qui mourut chanoine à Laval.

multis nominibus aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum commercio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A christianissimo rege Ludovico magno selectus una cum familiari ipsius amico fuerat, qui res eo regnante præclare ac mirabiliter gestas præscriberet. Huic intentus operi, repente in gravem æque ac diuturnum morbum implicitus est, tandemque ab hac sede miseriarum in melius domicilium translatus, anno ætatis suæ nono et quinquagesimo.

Qui mortem longiori adhuc intervallo remotam valde horruerat, ejusdem præsentis aspectum placida fronte sustinuit; obiitque spe multo magis, et pia in Deum fiducia expletus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, quorum nonnulli inter regni primores eminebant, acerbissimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum regem tanti viri desiderium. Fuit modestia ejus singularis, et præcipua in hanc Portus regii domum benevolentia, ut in isto cœmeterio pie magis quam magnifice sepeliri vellet, ideoque testamento cavit, ut corpus suum, juxta piorum hominum qui hic jacent corpora humaretur.

Tu vero quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipsius mortalitatis ad hunc aspectum recordare, et clarissimam tanti viri memoriam, precibus potius quam elogiis prosequere.

A LA GLOIRE DE DIEU, TRÈS-BON ET TRÈS-GRAND.

Ci-gît messire Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme de la chambre, l'un des quarante de l'académie française. Il s'appliqua longtems à composer des tragédies qui firent l'admiration de tout le monde. Mais enfin il quitta ces sujets profanes, pour ne plus employer son esprit et sa plume qu'à louer celui qui seul mérite nos louanges. Les engagemens de son état et la situation de ses affaires, le tinrent attaché à la cour; mais au milieu du commerce des hommes, il sut remplir tous les devoirs de la piété et de la religion chrétienne. Le roi Louis-le-Grand le

choisit, lui et un de ses intimes amis, pour écrire l'histoire et les événemens admirables de son règne. Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, il tomba dans une maladie qui le retira de ce lieu de misères, pour l'établir dans un séjour plus heureux, la cinquante-neuvieme année de son âge. Quoiqu'il eût autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'envisagea alors avec beaucoup de tranquillité, et il mourut, non abattu par la crainte, mais soutenu par une ferme espérance et une grande confiance en Dieu. Tous ses amis, entre lesquels il comptait plusieurs grands seigneurs, furent extrêmement sensibles à la perte de ce grand homme. Le roi même témoigna le regret qu'il en avait. Sa grande modestie, et son affection singulière pour cette maison de Port-Royal, lui fit choisir une sépulture pauvre, mais sainte dans ce cimetière, et il ordonna par son testament qu'on enterrât son corps auprès des gens de bien qui y reposent.

Qui que vous soyez, qui venez ici pour un motif de piété, souvenez-vous en voyant le lieu de sa sépulture, que vous êtes mortel, et pensez plutôt à prier Dieu pour cet homme illustre, qu'à lui donner des éloges.

ÉLOGE

DE RACINE.

Omne tulit punctum.
HORACE.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage fut composé en 1772. L'Académie de Marseille en avait proposé le sujet; mais le concours était fermé lorsque cet Éloge fut présenté, et il ne fut pas même admis l'année suivante, quoique le prix eût été remis. L'Académie qui ne fut satisfaite d'aucun des ouvrages de concours, prit à la fin le parti de ne point donner de prix, plutôt que de déroger à ses statuts en couronnant un ouvrage imprimé.

ÉLOGE DE RACINE.

Quand Sophocle produisait sur la scène ces chefs-d'œuvre qui ont survécu aux empires et résisté aux siècles, la Grèce entière assemblée dans Athènes applaudissait à sa gloire; la voix d'un héraut le proclamait vainqueur dans un immense amphithéâtre qui retentissait d'acclamations; sa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; son nom et son triomphe, déposés dans les annales, se perpétuaient avec les destinées de l'État, et les Phidias et les Praxitèles reproduisaient ses traits sur l'airain et le marbre, de la même main dont ils élevaient les statues des dieux.

Quand cette même Athènes voulait témoigner sa reconnaissance à l'orateur qui avait servi l'État et charmé ses concitoyens, elle décernait à Démosthène une couronne d'or; et si quelque rival ou quelqu'ennemi, usant du privilége de la liberté, réclamait contre cette honneur, les nations accouraient de toutes les contrées de la Grèce, pour assister à ce combat des talens contre l'envie, et proclamer la victoire d'un grand-homme.

Sans doute dans l'ancienne Grèce la gloire avait plus d'appareil, et les talens plus d'éclat; le citoyen qui ne voyait au-dessus de lui que les lois, et qui pouvait porter son suffrage à la place publique, était libre de n'accorder d'hommages qu'au mérite qui les arrache, et alors l'admiration était toujours près de l'enthousiasme. Dans nos gouvernemens modernes, il est de l'ordre politique que le pouvoir suprême qui maintient tout, soit la première des grandeurs, que l'ambition des hommes de talent soit d'attirer les regards des hommes d'état, que la gloire du génie soit d'être distingué par le souverain, et d'obtenir des récompenses de celui qui seul les distribue à tous les genres de mérite, et qui a le plus d'intérêt à les encourager. Cette espèce d'illustration est aussi d'un prix réel, quand elle est avouée par les suffrages publics, et la considération sociale qu'elle répand sur les écrivains et les artistes, émane de la même source que les honneurs accordés aux services rendus à l'État, dans les places et les professions les plus éminentes. Racine, Boileau, Molière, pouvaient se glorifier, avec raison, d'être protégés par Louis XIV, quand un mot de sa bouche était le prix le plus flatteur pour les Condé, les Luxembourg et les Villars.

L'Académie française, qui honore les talens lit-

téraires en les recevant dans son sein, a trouvé un moyen heureux et noble d'honorer aussi les talens d'un autre ordre, en leur décernant des éloges publics au nom de la postérité. Elle a chargé l'éloquence de s'en rendre l'organe, et nul genre de mérite supérieur n'a été exclus de ce tribut national. L'homme de lettres, placé entre un héros et un monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnaissance : des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat et garanti la durée, et cet honneur n'a rien qui doive alarmer l'envie : il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la capitale, et lui ont enlevé plus d'un éloge, que sans doute elle n'aurait pas oublié. Tel est celui du grand Racine, de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siècles, dans le plus difficile et le plus beau de tous les arts.

O Racine ! il y a long-tems que ton éloge était dans mon cœur. C'est une admiration vraie et sentie qui m'amène après tant d'autres, non pas aux pieds de ta statue (car tu n'en as pas encore (1), mais sur ta tombe où j'ose apporter à tes cendres des hommages, qu'une autre main peut-être devrait

---

* Il en a eu une depuis par les ordres de Louis XVI.

te présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talens : l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce serait à l'auteur de *Zaïre*, à louer l'auteur de *Phèdre*; mais on pardonne à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en sentir le mérite, et de céder à l'impression que font sur lui les chefs-d'œuvre qu'il ne saurait égaler.

L'éloge d'un grand homme est presque toujours un combat contre les préjugés ; mais si jamais cette vérité fut incontestable, c'est surtout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par son siècle, et il n'y a pas long-tems qu'il l'est par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant sa vie ; il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons et les preuves : je les trouverai dans l'amour-propre et les intérêts de la médiocrité ; dans cet esprit des sectes littéraires, qui, comme toutes les autres, ont leur politique et leur secret ; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie, je ne le serai pas à demi : je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive ; il ne faut pas du moins qu'elle soit timide.

La première de ces erreurs et la plus spécieuse, sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine, c'est qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux dissiper cet injuste préjugé, remontons à l'origine de la tragédie, et voyons ce qu'elle était avant Racine, et ce qu'elle a été dans ses mains.

Ce serait sans doute un homme très-extraordinaire, un génie de la plus éminente supériorité, que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes, et qui en aurait tracé à la fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont point donnés à l'humanité : elle n'a pas des conceptions si vastes. Chacun des arts de l'esprit a été imaginé par degrés, et développé successivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle : et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse, ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté dans l'étendue des âges la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a sans doute été le premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un second pas bien important; cette action se modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse vinrent embellir cette imitation. On connut l'illusion et la pompe théâtrale. Le premier qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, fit sortir de grands effets et des beautés pathétiques, mérita d'être appelé le père de la tragédie. Ce nom était dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide et à Sophocle à le surpasser, et l'art fut porté à sa perfection dans la Grèce.

Cette perfection était pourtant relative, et en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les tems et de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement transportée sur notre théâtre, ne serait pas une bonne tragédie française. Nous avons à fournir une tâche plus longue et plus pénible. Melpomène chez les Grecs paraissait sur la scène, entourée des attributs de Terpsichore et de Polymnie: chez nous elle est seule, et sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur et la pitié. Les chants et la grande poésie des chœurs re-

levaient l'extrême simplicité des sujets grecs, et ne laissaient apercevoir aucun vide dans la représentation : ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours attachante, et les mouvemens d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les oreilles avides et sensibles d'un peuple poète : ici, le mérite de la diction, si important à la lecture, si décisif pour la réputation, ne peut sur la scène, ni excuser les fautes, ni remplir les vides, ni suppléer à l'intérêt, devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin, chez les Athéniens, les spectacles donnés par les magistrats en certains tems de l'année, étaient des fêtes pompeuses et magnifiques où se signalait la brillante rivalité de tous les arts, et où les sens, séduits de toutes les manières, rendaient l'esprit des juges moins sévère et moins difficile : ici, la satiété, qui naît d'une jouissance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur, lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes et nouvelles ; et de toutes ces considérations on peut conclure, que l'art des Corneille et des Racine devait être plus étendu, plus varié et plus difficile que l'art des Euripide et des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs et leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands événemens de leur histoire, les triomphes de leurs héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs dieux. Ils réveillaient des idées imposantes ou des souvenirs chers et flatteurs, et parlaient à la fois à l'homme et au citoyen.

La tragédie soumise comme tout le reste au caractère patriotique, fut donc chez les Grecs leur histoire en action. Corneille, dominé par son génie, et n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art sans prendre leur manière pour modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme et de vertu. Racine, plus profond dans la connaissance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle, et la tragédie fut alors l'histoire des passions et le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affaiblir ce juste sentiment de reconnaissance et d'admiration, qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand-homme, oserais-je louer Racine?

Corneille s'élevant tout-à-coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris

aux Grecs que la règle des trois unités, jeta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification; il éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit des tournures mâles et vigoureuses qui n'étaient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition et du dialogue. Il purgea le théâtre des jeux de mots et des pointes ridicules, qui sont l'éloquence des tems de barbarie. C'est à lui que l'on dût la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théâtre français, et prépara sa supériorité. Il eut dans *Cinna* le mérite unique jusqu'alors, de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse et simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des *Horaces*, les détails imposans de *Pompée* et de *Sertorius*, le cinquième acte de *Rodogune*, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que don Diègue et le vieil Horace, Émilie et Cornélie; des caractères nobles et vertueux, tels que les deux frères dans *Rodogune*, Sévère et Pauline dans *Polyeucte*. Tous ces différens mérites étaient inconnus avant lui, et il y a

joint des traits d'une éloquence frappante, et ces mots sublimes qui, s'échappant d'une âme fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, et y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille ; mais combien il restait encore à faire ! Combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, était loin de les réunir ! Combien y avait-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer ! Car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques, qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans *Andromaque*, n'est-il pas une véritable création?

O Racine ! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la nature : ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, et portait un caractère original, indépendant de toute imitation. C'est de la nature que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes et fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des Anciens, fortifié par les conseils de Boileau ; ce

goût, qualité rare et précieuse, qui peut-être est au génie ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions, et que la raison en soit le guide; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée et durable; qui sépare, par un intervalle immense, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain, des Stace et des Sénèque; qui seul enfin élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui semblait au-dessus de sa faiblesse.

Peu content de ce qu'il avait produit jusqu'alors (car le talent sait juger ce qu'il a fait, parce qu'il sent ce qu'il peut faire), ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l'aliment que cherchait son ame, Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion. Il vit que des conversations politiques n'étaient pas la tragédie. Averti par son propre cœur, il vit qu'il fallait la puiser dans le cœur humain, et dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre, le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se trouver dans ce qu'ils voient; que si l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux à être attendri, peut-être parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse que de

sa vertu ; que le sentiment de l'admiration s'émousse et s'affaiblit aisément ; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois, sont en un moment séchées, au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît sans cesse et que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuses que l'on ne se lasse point de répandre, et dont l'auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette ame si sensible et si féconde, qui, en descendant en elle-même, y trouvait les mouvemens de toutes nos passions, les secrets de tous nos penchans. Combien un seul principe lumineux embrassé par le génie, avance en peu de tems sa marche vers la perfection !

Le Cid avait été la première époque de la gloire du théâtre français, et cette époque était brillante. *Andromaque* fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espèce de révolution. On s'aperçut que c'étaient là des beautés absolument neuves ; mais Corneille et Racine n'en avaient pas encore appris assez à la nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès-lors trop au-dessus de son siècle et de ses juges. Il faut plus d'une génération

pour que les connaissances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monumens du génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connaître.

Instruits par cent ans d'expérience et de réflexion, nous sentons aujourd'hui quel homme ce serait que Racine, quand même il n'aurait fait qu'*Andromaque*. Cette marche si claire et si distincte dans une intrigue qui semblait double, cet art d'entrelacer et conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une; cette science profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvaient-ils avant Racine?

Héraclius et *Rodogune* sont les pièces de Corneille où devait surtout se déployer le talent de l'intrigue. Avouons que ce ne sont pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'existait pas avant lui; que dans *Andromaque* les grands crimes sont produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire et sans se confondre, expliqués par les personnages et jamais par le poète; que les moyens que l'auteur emploie ne sont jamais ni trop vils ni trop odieux; que les ressorts sont toujours naturels sans être prévus, les événemens toujours fondés

sur les caractères : et convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs et des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractère et sa situation, et à mettre dans ses discours cette vérité soutenue, qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avait appris à Racine? Est-ce Corneille, qui pèche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, et déclamer la douleur avec emphase; qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme? Non, sans doute, ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un esprit juste, et une imagination souple et flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui était faux et affecté, à se mettre à la place de chaque personnage, voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste, un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions et jamais à l'esprit du poète. Alors, pour la première fois, on entendit une tragédie où chacun des acteurs était continuel-

lement ce qu'il devait être, et disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble et douce dans le caractère d'Andromaque ! quelle tendresse de mère ! quelle douleur à la fois majestueuse et ingénue, et digne de la veuve d'Hector ! Comme ses regrets sont touchans et ne sont jamais fastueux ! comme dans ses reproches à Pyrrhus, elle garde cette modération et cette retenue qui sied si bien au sexe et au malheur ! Que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple ! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples, qui descendent si avant dans le cœur, et qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus ?

> Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.
>
> . . . .
>
> Hélas ! il mourra donc, il n'a pour sa defense
> Que les pleurs de sa mère et que son innocence.
>
> . . . .
>
> O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !
>
> . . . .
>
> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.
>
> . . . .
>
> Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

Quelle magie ! quelle perfection !

Si nous passons aux autres personnages, quelle

bouillante activité dans le fils d'Achille ! quelle alternative de soumission et de menaces ! quelle franchise jeune et confiante ! quel oubli de tous les intérêts et de tous les dangers !

Oreste pouvait-il être mieux peint ? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé : sa passion sombre et forcenée ne voit et n'imagine rien qui ne soit funeste : il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione ! Ah ! c'est ici la plus étonnante création de Racine. C'est ici le triomphe d'un art sublime et nouveau. Parlez, vous qui refusez à l'auteur d'*Andromaque* le titre de créateur; dites, où est le modèle d'Hermione? Qu'y a-t-il dans Corneille, ou dans aucun des auteurs anciens et modernes, qui ressemble même de loin à cet admirable rôle ? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et reflux si continuel et si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une ame, ces mouvemens rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence et du mépris affectés au

désespoir qui se répand en plaintes et en reproches; cette rage tantôt sourde et concentrée, et méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée et jetant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci est une saillie impétueuse d'une ame vivement frappée; l'autre, faisant partie de la catastrophe, commençant la punition d'Oreste et achevant le caractère d'Hermione, est nécessairement le résultat d'une connaissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés si étonnantes et d'un si grand effet? Où existait ce genre de tragique? Les Anciens avaient connu les grands tableaux, les situations, le naturel du dialogue. L'*Andromaque* d'Euripide a des morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans *Philoctète* l'éloquence du malheur et de la vengeance. Mais les combats du cœur et les orages des passions, où Racine les avait-il trouvés? Dans la nature et dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion; n'attribuons point tous les mérites à la fois au grand Corneille, qui a sans doute assez des siens. Ne

cherchons point dans Corneille le germe de Racine : il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je sais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la satire de Corneille. Non, sans doute ; mais la justice, la vérité est-elle une satire ? Mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, et tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne suis-je pas forcé de rappeler tout ce qui a manqué à Corneille ? Oui, je suis obligé de le dire : Corneille n'a presque jamais été le peintre des passions ; il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'ame. C'est cette dernière qualité qui paraît prédominante dans Racine, et qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une ame éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante, qui distinguent et embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grâce à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, et qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les momens où elles semblent le plus

s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesures avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, et qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Ériphile ! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant ! et combien cette générosité, qui n'échappe pas au spectateur, la rend plus attendrissante !

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes et la passion qu'elles connaissent le mieux, l'amour. Son caractère ne l'y portait pas. *Le Cid*, la seule de ses pièces où l'amour produise quelqu'effet, bien plus par la situation que par les détails ; *le Cid*, qui fut le premier fondement de sa réputation, il l'avait pris aux Espagnols. Racine n'avait pris *Andromaque* à personne, et quand il étala sur la scène des peintures si savantes et si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, il ouvrit une source nouvelle et abondante pour la tragédie française. Cet art

que Corneille avait établi sur l'étonnement et l'admiration, et sur une nature souvent idéale, il le fonda sur une nature vraie et sur la connaissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avait été, avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irrégulières et une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards par ces belles proportions et ces formes gracieuses, que le goût sait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, et dont *Andromaque* fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être encore plus particulière que toute les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs, et les plus ardens enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique; il en fut parmi nous le premier modèle, et le porta au dernier degré de perfection. Il ouvrit la carrière, et posa la limite. C'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juste idée de tout le travail que demandent les vers. On voit que ses plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine; mais on voit aussi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut

pas briller par la pensée. Il a de grands traits ; mais il ne connaît pas les nuances, et c'est par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la science du mot propre, sans lequel il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot de la phrase est placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher. C'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même, et il en a bien peu, sont presque toujours, lorsqu'on les considère de près, des sacrifices faits par le bon goût. Rien ne serait si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures ; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique avec plus de grâce et de justesse. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiome souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la mollesse du style, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition. Nul n'a mieux entendu la pé-

riode poétique, la variété des césures, les ressources du rhythme, l'enchaînement et la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, et si l'on se souvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes, à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, et rendons gloire à la vérité et au génie *Andromaque* est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avait vu de belles scènes; on vit enfin une belle tragédie. Eh! quel homme prodigieux que celui qui, à vingt-sept ans, a pu fixer une époque si glorieuse pour la France et pour lui!

Que le génie est brillant dans sa naissance! Quel éclat jettent ses premiers rayons! C'est l'astre du jour qui, partant des bornes de l'horison, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, et ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'assaillit? Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est pas saisi de respect et d'enthousiasme? Tel est le premier effet du génie. Mais cette impression si vive et si prompte, s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de

son premier étonnement, relève la vue, et ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume et se familiarise avec l'objet de son respect. Il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même. Il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite à son amour-propre, et le génie a tout le tems d'expier, par de longs outrages, ce moment de gloire et de triomphe que ne peut lui refuser l'humanité qu'il subjugue en se montrant.

Ainsi fut traité l'auteur d'*Andromaque*. On l'opposa d'abord à Corneille, et c'était beaucoup, si l'on songe à cette admiration si juste et si profonde qu'avait dû inspirer l'auteur du *Cid*, des *Horaces* et de *Cinna*, demeuré jusqu'alors sans rival, maître de la carrière, et entouré de ses trophées.

Sans doute, même les ennemis de ce grand homme virent avec plaisir s'élever un jeune poëte qui allait partager la France et la renommée; mais aussi, combien une supériorité si décidée et si éclatante dut jeter d'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique! Combien un succès si rare à cet âge, dut exciter de jalousie, et humilier tout ce qui prétendait à la gloire! A ce parti si nombreux

des écrivains médiocres, qui, sans s'aimer d'ailleurs et sans être d'accord sur le reste, se réunissent toujours comme par instinct contre le talent qui les menace, se joignait cette espèce d'enthousiastes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille, et qui étaient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires, cette disposition secrète qui, même au fond, n'est pas tout-à-fait injuste, et qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obstacles qui attendaient Racine après *Andromaque*; et quand *Britannicus* parut, l'envie était sous les armes.

L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, et c'est là surtout qu'elle aime à le combattre. C'est là qu'elle l'attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuse, elle est dispensée de rougir; elle a d'ailleurs si peu de chose à faire, l'illusion théâtrale est si frêle et si facile à troubler,

les jugemens des hommes rassemblés sont dépendans de tant de circonstances, et tiennent quelquefois à des ressorts si faibles, l'impression exagérée d'un défaut se répand si aisément sur les beautés qui le suivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le succès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas sans doute ; mais quand je n'aurais à citer que *Britannicus*, n'en serait-ce pas assez ?

Un des caractères du vrai talent, et surtout du talent dramatique, est de passer d'un genre à un autre sans s'y trouver étranger, et d'être toujours le même sans se ressembler jamais. *Britannicus* offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans *Andromaque*. Boileau, et ce petit nombre d'hommes de goût, qui juge et se tait quand la multitude crie et se trompe, aperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans *Andromaque*, quelqu'admirable qu'elle soit, il y avait encore quelques traces de jeunesse. Mais ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était mâle, tout était fini ; c'était une conception forte et profonde, une exécution sûre et sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'*Andromaque*, avaient dit que l'auteur

savait en effet traiter l'amour, mais que c'était là tout son talent; que d'ailleurs il ne saurait jamais dessiner des caractères fiers et vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours; car telle est la marche constante des préjugés : on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, et surtout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. *Britannicus*, qui réunissait l'art de Tacite et celui de Virgile, était fait pour trop peu de spectateurs. Quel homme que Burrhus, qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant pour en faire sentir tous les charmes, même à Néron! Et ce Néron! Quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant! Il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau qui ne soit d'un maître. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, pardonnez si je m'étends, un peu trop peut-être, sur ces beautés que vous connaissez aussi bien que

moi! Je n'ai sans doute rien à vous apprendre; mais mon admiration m'entraîne, et vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre. Mais comment des beautés si vraies furent-elles d'abord si peu senties! Indépendamment des inimitiés personnelles qui avaient pu nuire à l'auteur, ne pourrait-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage les raisons de ce succès tardif que le tems seul a pu établir? Cette recherche n'est point étrangère à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, et réveillant en nous ces premiers sentimens qu'elle nous a donnés, ont un effet aussi infaillible qu'universel, parce qu'il dépend, ou de cette pitié naturelle, placée dans le cœur humain pour l'adoucir et le rendre meilleur, ou bien de ce sentiment de grandeur qui l'élève à ses propres yeux, et le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu. Telles sont les plus heureuses productions de l'art, celles qui, par la force du sujet, réussiraient même dans la main d'un homme médiocre; et quand l'exécution en est digne, ce sont les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Telle est cette

première espèce de beautés, dont tous les ouvrages de l'art ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables, d'un effet moins sûr et moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaisons de l'art, et de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs, dont le but est plus détourné et plus réfléchi, dont l'intérêt nous est moins cher et nous attache sans nous transporter ; dont la morale, développant de grandes et utiles vérités, et supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs et les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de tems pour être aperçue et sentie, et diffère surtout de la première, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime et la vertu représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, et se disputant l'ame de Néron, formaient un tableau sublime, mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le tems qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande leçon drama-

tique donnée à tous les souverains. Les ames douces et tendres (et c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité) préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les ames élevées aiment mieux le quatrième acte de *Britannicus* que des tragédies passionnées, parce qu'elles préfèrent ce qui élève et agrandit l'homme, à ce qui le charme et l'amollit.

Mais si *Britannicus* était du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le tems, *Bérénice*, qui le suivit, se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques, qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt et le plus sûr, le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répètent, sans connaissance et sans réflexion, que le ton de Racine est toujours le même ; que tous ses sujets ont les mêmes couleurs et les mêmes traits? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre *Britannicus* et *Bérénice*? Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse, aux adieux de Bérénice et de son amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes, Racine est le plus admirable? Comment peut-on, sans injustice, mé-

connaître dans *Andromaque*, dans *Britannicus*, dans *Bérénice*, la variété de vues, de tons et de caractères ? Dira-t-on que l'amour règne dans *Bérénice* comme il règne dans *Andromaque?* Ah ! c'est ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'auteur, de saisir toutes les nuances qui rendent la passion si différente d'elle-même. Hermione et Bérénice aiment toutes deux, toutes deux sont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione ! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce que la passion a de plus violent, de plus funeste, de plus terrible : il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans Hermione, il fait frémir, dans Bérénice, il fait pleurer. Est-ce là se ressembler ? Oui, sans doute, Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance, une manière qui le caractérise, et cette manière, c'est la perfection.

Je ne considère pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offrait qu'une scène ; de faire une tragédie de ce qui paraissait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment parler de *Bérénice*, sans admirer encore cette éloquence si touchante et si inépuisable, cette diction si

flexible et si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs et sur les sens ? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante et voluptueuse, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu! Beautés à jamais célèbres, dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux, combien vous deviez aimer Racine! Combien vous deviez chérir l'écrivain qui paraissait avoir étudié son art dans votre cœur; qui semblait être dans le secret de vos faiblesses; qui vous entretenait de vos penchans, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté, quand elle prononce l'aveu de la tendresse! Ames sensibles et presque toujours malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion et d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poète, et qui le sera toujours: c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui veut en suivre l'activité et les mouvemens, en remplir l'avidité insatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer; c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire, et vous la défendrez sans doute, pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre *Bérénice* que celle de l'inimitable Racine! Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux rivaux en concurrence, ce serait faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnaître à ce point le caractère de son talent. Pourquoi faut-il que le génie transmette ses fautes aux générations futures? Que ces fautes soient, si l'on veut, pendant qu'il existe parmi nous, l'aliment de la jalousie et le tribut de l'humanité; mais que la mort, en le frappant, emporte avec lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne lui laisse que ce qui doit vivre, et que, sortant de ses cendres, il paraisse devant la postérité, comme Hercule, s'élevant de son bûcher, parut dans l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans *Bérénice* contre un sujet qu'il n'avait pas choisi, et il était sorti triomphant de cette épreuve si dangereuse pour le talent, qui veut toujours être libre dans sa marche, et se tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. *Bajazet* fut un ouvrage de son choix. Les mœurs, nouvelles pour nous, d'une nation avec qui nous avions eu long-tems aussi peu de commerce que si

la nature l'eût placée à l'extrémité du globe ; la politique sanglante du sérail ; la servile existence d'un peuple innombrable enfermé dans cette prison du despotisme ; les passions des sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, et qui sont toujours près du crime et du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger ; le caractère et les intérêts des visirs qui se hâtent d'être les instrumens d'une révolution, de peur d'en être les victimes ; l'inconstance ordinaire des Orientaux, et cette servitude menaçante qui rampe aux pieds d'un despote, et s'élève tout-à-coup des marches du trône pour le frapper et le renverser : voilà le tableau absolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine, à ce même pinceau qui avait si supérieurement crayonné la cour de Néron ; qui, dans Monime et dans Iphigénie, traça depuis, avec tant de vérité, la modestie, la retenue, le respect filial que l'éducation inspirait aux filles grecques ; qui, dans *Athalie*, nous montra les effets de la théocratie sur ce peuple fanatique, toujours conduit par des prodiges, ou égaré par des superstitions. C'est là sans doute posséder la science des couleurs locales, et l'art de marquer tous les sujets d'une teinte particulière, qui avertit toujours

le spectateur du lieu où le transporte l'illusion dramatique.

Qu'y a-t-il, par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce visir n'ait pu dire dans le sérail ? Que l'empreinte de ce rôle est mâle et vigoureuse ! Qu'on y reconnaît le vieux guerrier qui voudrait, s'il était possible, n'employer que les armes pour la révolution qu'il médite ; mais qui, réduit à descendre jusqu'à l'intrigue, se sert habilement des passions même qu'il méprise ! Qu'il était beau d'oser introduire un pareil personnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs ! Acomat ne peut-il pas être opposé aux plus grands caractères de Corneille ? Quel style ! Que d'énergie sans morgue et sans roideur ! Que d'élévation sans emphase ! Que de vraie politique sans affectation de politique ! Et dans Mithridate, quel art d'ennoblir les faiblesses d'une grande ame, et de répandre de l'intérêt sur un vieillard malheureux, occupé de vengeance et de haine, allant malgré lui chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ses maux !

Osons cependant l'avouer ; (car la vérité qui est toujours sacrée, doit l'être surtout dans l'éloge

d'un grand homme ; elle tient de si près à sa gloire, qu'on ne peut altérer l'une sans blesser l'autre), avouons-le : soit que le succès des ouvrages de théâtre dépende essentiellement du choix des sujets, soit que le premier élan du génie soit quelquefois si rapide et si élevé, que lui-même ait ensuite beaucoup de peine, de la hauteur où il est parvenu d'abord, à prendre encore un vol plus haut et plus hardi ; quoiqu'il en soit, depuis *Andromaque*, Racine, offrant dans chacun de ses drames une création nouvelle et de nouvelles beautés, n'avait encore rien produit qui fût dans son ensemble supérieur à cet heureux coup d'essai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeunesse, qui n'est pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion et les richesses de l'expérience. Un ami sévère à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étaient autant d'aiguillons qui animaient son courage et ses travaux. Le moment des grands efforts était venu, et l'on vit éclore successivement deux chefs-d'œuvre qui, en élevant Racine au-dessus de lui-même, devaient achever sa gloire, la défaite de l'envie, et le triomphe de la scène française. L'un était *Iphigénie*, le modèle de l'action dramatique la plus belle dans sa contexture et dans toutes

ses parties ; l'autre était *Phèdre*, le plus éloquent morceau de passion que les modernes puissent opposer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, sans redire faiblement ce qui a été si bien senti par tous les esprits éclairés ? Quel tribut stérile, quel faible retour, que les louanges pour toutes ces impressions si vives, si variées, ces frémissemens, ces transports qu'excitent en nous ces chefs-d'œuvre ! Pour en voir tous les effets, c'est au théâtre qu'il faut se transporter ; c'est là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie, les larmes jalouses d'Ériphile, et les combats d'Agamemnon ; c'est là qu'il faut entendre les cris si douloureux et si déchirans des entrailles maternelles de Clytemnestre ; c'est-là qu'il faut contempler d'un côté le roi des rois, de l'autre Achille, ces deux grandeurs en présence, prêtes à se heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier, et la majesté royale sur le front du souverain ; et quand vous aurez vu cette foule immobile et en silence, attentive à ce grand spectacle, suspendue à tous les ressorts que l'art fait mouvoir sur la scène ; quand vous aurez entendu de ce silence universel sortir tout-à-coup les sanglots de l'attendrissement ou les cris de la terreur ; alors, si vous vous méfiez des surprises faites à vos

sens et à votre ame par le prestige de l'optique théâtrale, revenez à vous-même dans la solitude du cabinet ; interrogez votre raison et votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeler des impressions que vous avez éprouvées, si la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, si, retournant au même spectacle, vous y porteriez des objections et des scrupules ; et vous verrez que tout ce que vous avez senti, n'était pas de ces illusions passagères, qu'un talent médiocre peut produire avec une situation heureuse et la pantomime des acteurs, mais un effet nécessaire et infaillible, fondé sur une étude réfléchie de la nature et du cœur humain ; effet qui doit être à jamais le même, et qui, loin de s'affaiblir, augmentera dans vous à mesure que vous le considérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juste admiration : quel art que celui qui me domine si impérieusement, que je ne puis y résister sans démentir mon propre cœur ! qui force ma raison même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle ! qui, avec des douleurs feintes exprimées dans un langage harmonieux et cadencé, m'émeut autant que les gémissemens d'un malheur réel ! qui fait couler, pour des infortunes imaginaires, ces larmes que la nature m'avait données pour des infortunes véri-

tables, et me procure une si douce épreuve de cette sensibilité, dont l'exercice est souvent si amer et si cruel!

Mais plus cet art a d'éclat et de supériorité, plus il doit avoir de jaloux et de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui est aimable. Furieuse, surtout lorsqu'elle est impuissante, elle avait vu le grand succès de *Bérénice*, sans pouvoir le troubler que par des sarcasmes méprisés et des satires inutiles. Celui d'*Iphigénie* avait mis le comble à ses douleurs. Tant de fois vaincue, elle rassembla toutes ses forces pour écraser la tragédie de *Phèdre*.

On aurait honte de rappeler ici les ressorts odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'histoire des bassesses est dégoûtante; elle répugne à la main qui trace l'histoire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se souvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine? Ce moment fut court; mais qu'il dut être cruel pour le grand-homme que l'on outrageait! et qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage! Que la haine était habile d'appeler la médiocrité pour l'opposer au talent? Qu'elle savait bien que de tous les affronts, le plus sensible, pour un homme supérieur, est

de le faire rougir d'un indigne rival ! Triomphez, barbares, vous avez vaincu ! Il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-tems les hommes sur leurs plaisirs ; les deux *Phèdres* n'ont pu long-tems être en concurrence : toutes deux sont bientôt à leur place ; mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'écrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse : la trace en est profonde et sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches et cruels ; votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru : vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, et vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il sort vainqueur de la lice ; mais il n'y rentrera plus ; il vous cède, vous n'entendrez plus sa voix. Sa voix qui enchantait la France, ne blessera plus vos oreilles par de nouveaux accens, et peut-être allez-vous lui pardonner sa gloire, quand il cessera de l'augmenter.

Sa gloire ! est-il bien possible qu'il l'oublie ? Quoi ! ce sentiment si cher et si noble peut-il s'éteindre dans son ame ? Cet esprit agissant et créateur peut-il se commander le repos ? Hélas ! il est trop vrai, et cet exemple ne le prouve que trop ! Oui sans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouse des espérances consolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu

de sa course ! Il est des momens où l'ame la plus courageuse peut être fatiguée d'un combat, qui ne laisse aucun espoir de paix que dans la poussière du tombeau ; quoique sûre de ses forces, elle peut être lasse de les exercer; elle s'indigne de l'injustice; elle est révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la persécution, et de l'insolence de la haine.

Alors, sans doute, elle peut se retourner vers le repos qui lui tend les bras, elle peut se laisser séduire par le bonheur qu'il promet..... Ne t'y livre pas, ô grand homme ! n'en crois pas un dépit qui te trompe, et ne te venge pas. Ne laisse pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force et de celui de leur faiblesse ; qu'ils s'obstinent en vain à nier le talent qui les accable et les désespère, comme les Stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des convulsions? Ne vois-tu pas que les serpens que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement? Avance sans rien craindre, et si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas

jusqu'à leur prodiguer ses plus beaux dons sans les leur faire acheter. Accepte ces présens et ton fardeau, et garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées.

Mais serait-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches? N'est-ce pas plutôt à ses implacables ennemis! Ne doit-on pas le plaindre, plutôt que de le condamner? Que dis-je? c'est nous surtout qu'il faut plaindre. Il avait assez fait pour la gloire; mais que ne pouvait-il pas faire encore pour nos plaisirs? Neuf ans lui avaient suffi pour produire tant de chefs-d'œuvre. Il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres, pour le théâtre, pour la nation, pour les ames sensibles! Voilà ce qu'a fait l'envie : et on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oisiveté où il s'endort? Qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autrefois ses armes? Sont-ce les conseils et les exhortations de Despréaux? Sera-ce l'impérieux besoin d'une imagination active, qui se consume elle-même, et qui cherche à se répandre au dehors; ou ce retour secret, cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'est pour complaire à celle qui a fondé Saint-Cyr, que Racine va couronner ses travaux par l'ouvrage le plus parfait

dont se glorifie l'esprit humain, et dont s'honore la langue française.

On voit bien que je veux parler d'*Athalie* ; car je ne dis rien d'*Esther*, dont le sujet trompa Racine et fit illusion à la cour, mais que la postérité, en admirant les détails du style, a retranchée du nombre des tragédies. O fragilité des jugemens! O néant de la gloire et de la renommée! *Esther* enchante la cour de Louis XIV, cette cour si éclairée et si judicieuse; et *Athalie!*... et *Athalie!*... Eh quoi? l'éloge du talent n'est-il donc jamais que le récit des injustices? Nous nous plaignions tout à l'heure du sort de *Phèdre*; faut-il encore déplorer une injure plus cruelle et plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée : il vit le plus beau de ses ouvrages en butte au mépris et au ridicule, et il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui; et quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le successeur et le véritable rival de Racine a nommé *Athalie* le chef-d'œuvre de la scène. Qu'ajouter à cet éloge généralement adopté? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique? Qui peut méconnaître cette création majestueuse, cette sim-

plicité touchante et sublime, cette diction céleste qui semble inspirée par la Divinité? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle, qui se montra, dans les chœurs l'égal de Pindare, Racine passe avec tant de facilité et de bonheur à un genre de composition qui, dans notre langue surtout, est infiniment éloigné du style de la scène; c'est dans les chœurs d'*Athalie*, ainsi que dans ceux d'*Esther*, qu'il donne à notre idiome poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur et de variété qu'il n'en eut jamais, et que, fait pour être en tout un modèle, il nous laisse les monumens les plus beaux de la vraie poésie lyrique.

Ainsi, cet excellent esprit semblait né pour tout ce qu'il voulaît faire. Sa comédie des *Plaideurs* obtint le suffrage de Molière, et en était digne. Ses épigrammes(car il en fit, quoiqu'il fût honnête et vertueux, et l'on peut se moquer des sots quand ils sont méchans, précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre), ses épigrammes, pleines de sel et de finesse, sont encore remarquables par l'élégance et la pureté de style, dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures Provinciales. Nous avons perdu ce qu'il avait écrit sur l'Histoire; mais il a prou-

vé, dans un discours académique, qu'il aurait pu exceller dans la prose.

Tant de talens, en blessant les yeux de l'envie, attirèrent ceux d'un Roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV, et de son digne ministre Colbert, des récompenses et des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail, mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée, de ses talens et de la bienveillance d'un grand prince. Historiographe de France et Gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchaient du Roi, lui valurent des distinctions personnelles, plus flatteuses que les présens et les titres. L'entretien de Louis XIV n'était pas, pour un sujet, la moindre des récompenses, et tant d'avantages devaient consoler Racine, si quelque chose peut consoler un écrivain du malheur de voir ses plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être sensible. Il n'avait pu résister à l'impression que faisait sur lui l'injustice de ses détracteurs, et il [illegible] au silence : il n'avait pu résiste[illegible] pitié que lui inspirait la misère des peuples, et quand il eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne résista pas non plus au cha-

grin de la disgrâce. On croit qu'elle hâta la fin de ses jours. Ainsi le talent et la vertu troublèrent sa vie et en avancèrent les derniers momens. Tel est souvent l'effet de l'un et de l'autre, et cependant qui pourrait se résoudre à ne pas aimer le talent et la vertu?

On l'accuse de faiblesse, pour s'être montré sensible aux critiques injustes et au mécontentement de son maître. Mais, quant au premier reproche, on ne songe pas assez combien il est dur, après les sacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles, et qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les ames la récompense qu'il trouve dans la sienne. Quant au second reproche, que l'on se souvienne que Louis XIV, qui mettait tant de grâce dans ses actions et dans ses paroles, avait le précieux talent de se faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on songe qu'il est bien naturel de chérir son bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur soit un Roi, et l'on sentira que la douleur de lui avoir déplu, était d'autant plus louable dans un sujet, que c'était le monarque qui avait tort.

L'ame de Racine était douce et tendre comme ses écrits, ouverte et noble comme sa physionomie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute, qui tient à une humeur franche et à une conception

prompte, et cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il était mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avait de la flexibilité et des grâces, que Boileau n'avait pas. Bon père et bon mari, le commerce et les caresses des Grands ne le dégoûtèrent jamais des douceurs de la société domestique, toujours chères à une ame bien née. Il s'occupait de l'éducation de ses enfans en homme qui connaît ses devoirs et qui les aime; et avec quel plaisir on voit, dans ses lettres, l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle!

Incapable de jalousie (et de qui aurait-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot satirique contre le mérite reconnu, éloge que l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jeta quelquefois du ridicule sur les écrivains qu'on lui opposait; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales et les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie; Corneille ne rendait pas justice au sien. Corneille était-il jaloux?

On les a tant de fois comparés, et ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le lecteur à

portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur ; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le tems, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles, avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à

ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées. Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

Mais pourquoi des esprits si distingués, les Sévigné, les Deshoulières, les Saint-Évremond, les Nevers répétaient-ils sans cesse qu'il fallait bien se garder de rien comparer à Corneille? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas; qu'on tient à ses erreurs par amour-propre; qu'après avoir décidé qu'un auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin; que c'est bien assez d'avoir un grand homme à admirer, et qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres; c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force et de grandeur, et qu'il en est peu de la perfection; que les beautés étincellent davantage dans une multitude de défauts, sont plus vivement senties et plus aisément pardonnées; au lieu que la perfection continue, procurant un plaisir égal, paraît naturelle et simple, charme sans étonner, et a pour ennemis secrets ceux qui, pouvant l'apprécier

mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à peu-près sûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence, au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière, et auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas? Pourquoi les entend-on crier au blasphême dès qu'on relève ses défauts? Ce n'est pas que sa gloire leur soit infiniment chère, mais ses défauts leur sont précieux. Ses défauts les rapprochent de lui : par où se rapprocher de Racine? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page suivante peut consoler : comment se consoler de Racine? Comment pardonner cette désespérante perfection? Et qu'on doit avoir d'ennemis, quand il est si difficile d'avoir des rivaux!

O mes concitoyens! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et

peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace; songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis, chez les Latins, aux poètes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent; encouragez l'étude des Anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas surtout ces esprits impérieux et exaltés, qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talens et plus de mérite aux beaux-arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas ceux qui veulent être poètes sans faire des vers, et grands hommes sans savoir écrire; ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systêmes à la place des talens? Ne les croyez pas ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée : ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez sous les yeux les beautés de la création : ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespear aux vers de *Phèdre* et de *Mérope;* Shakespear est

le poète du peuple, *Phèdre* et *Mérope* sont les délices des hommes instruits. Ne les croyez pas ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie :* ceux qui justifient l'invraisemblance, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment. Malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois! O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes; opposez-leur toujours les Anciens et Racine; opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple et qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

Hélas! la colonne de ce siècle, celle sur laquelle il s'appuyait en regardant avec assurance le siècle précédent, ne peut pas toujours résister aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une si éclatante justice parce qu'il était le seul qui pût ne le pas craindre; ce grand tragique qui à ce titre sera seul mis dans la balance avec Racine, et que tant de titres de gloire, que lui seul a réunis

mettront d'ailleurs hors de toute comparaison ; cet homme à qui l'on refusa si long-tems sa place, parce qu'il mettait les autres à la leur, et qui n'a dû qu'à ses longues années cet avantage que n'eut pas Racine, de se voir enfin à son rang ; Voltaire préside encore au goût et aux beaux-arts. Qui en sera l'arbitre et la lumière après lui ? Vous avez élevé un trophée à sa gloire : faites plus, élevez à ses côtés le trophée de Racine. Réunissez dans les mêmes honneurs ces deux hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même siècle, et mettez sur leurs statues cette inscription qui les caractérise, et qui sera la leçon de tous les âges : LE BEAU ET LE VRAI.

LA THÉBAÏDE,

TRAGÉDIE.

1664.

PRÉFACE DE LA HARPE*.

LES premiers essais des grands écrivains ne sont pas toujours marqués au coin de cette supériorité naturelle qui, malgré les fautes de l'inexpérience, s'annonce par des traits de génie. Il n'en faut pas croire ceux qui ont assuré, après Louis Racine, que *la Thébaïde décelait dans son auteur un génie fait pour devenir le rival du grand Corneille, et pour effacer tous ses autres contemporains* **. On l'a dit, parce que l'on présumait que cela devait être; mais il n'en est rien. Cette pièce n'annonçait que du talent pour la versification, et fort peu de talent dramatique. On pouvait y apercevoir le premier, malgré des fautes sans nombre et de toute espèce : il suffisait pour cela que les connaisseurs y remarquassent en général de la disposition à bien tourner le vers, et deux ou trois morceaux assez

* Les préfaces de chaque pièce tiendront lieu des *examens*, et ne doivent pas être autre chose.

** Préface de l'ancien commentaire.

bien écrits pour caractériser ce bon goût de versification, qui doit devenir habituel dès que le travail l'a mûri. Ces morceaux sont : celui que j'ai indiqué au second acte, dans le rôle de Polynice; une douzaine de vers du rôle de Jocaste, dans la scène des deux frères ; à-peu-près autant dans le récit, et quelques vers épars. Le reste offre à tout moment tous les défauts de goût et de style, dont Corneille n'avait pas purgé la scène, ou que lui-même avait autorisés de son exemple et de son nom ; la froide recherche des idées subtiles, les locutions familières, la mal adroite jactance du crime et le ton de galanterie romanesque. L'affectation des rapports recherchés est surtout choquante dans le rôle de Jocaste, le seul de la pièce où il y ait quelque chose de ce pathétique dans lequel l'auteur a excellé. C'est cette mère si malheureuse qui, placée entre ses deux fils prêts à s'arracher la vie, leur débite ces vers :

Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie.
Cet ennemi sans moi ne verrait pas le jour :
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point : sa mort me doit être commune ;
Il faut en donner deux ou n'en donner pas une, etc.

N'est-ce pas là cette espèce d'argumentation que Corneille avait empruntée des Espagnols et des Italiens, et du déclamateur Sénèque, et du déclamateur Lucain, qui furent encore ses modèles, comme ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et dont il prit tous les défauts en prenant dans son génie les beautés qui les couvraient? Cette logique de l'esprit paraissait encore brillante même lorsqu'elle était si déplacée : le cœur a aussi la sienne, qui est bien différente, et c'est celle-là que Racine trouva dans le sien, et que tous les cœurs entendirent dans les rôles d'Hermione, de Roxane, de Phèdre, etc....

La puérile rhétorique des scélérats qui se glorifient de l'être, ce goût si faux et si dominant dans Corneille, n'égara qu'une seule fois le bon esprit de Racine, et depuis le rôle de Créon, il n'y revint jamais. Son exemple aurait dû faire loi, et pourtant ne corrigea pas Crébillon, qui de nos jours fit reparaître dans *Xercès* toute cette forfanterie du crime; mais pour cette fois elle fit rire, et, depuis, la multitude même n'en a plus été dupe.

Quant à la galanterie fade que Corneille croyait *héroïque*, la contagion était si universelle et si

difficile à guérir, que Racine, qui dès sa seconde pièce paraît déjà revenu de tant d'erreurs, ne manqua pas de calquer absolument son Alexandre sur le César de Corneille, et que l'un parle à Cléophile, comme l'autre à Cléopâtre. On trouve même encore quelques teintes de ces amours de comédie dans les rôles de Pyrrhus et d'Oreste, et du moins pour la dernière fois. Mais il faut avouer que jamais ce travers ne fut plus inconcevable ni plus révoltant que dans le Créon de *la Thébaïde*, qui tout-à-coup au cinquième acte, après la mort de ses deux fils, après le meurtre de ses deux neveux qui se sont entretués, après la mort de Jocaste qui s'est poignardée, s'avise de proposer sa main à une Antigone, la maîtresse de l'un de ses fils, et l'entretient de son amour et de son mariage avec un sérieux qui fait rire. Ce n'est pas tout : après que cette Antigone s'est tuée aussi pour toute réponse, ce même Créon, qui jusques-là n'avait été qu'un politique ambitieux, qui même se piquait d'être fort peu sensible à la perte de ses fils, parce qu'il gagnait un trône ; ce Créon, qui s'embarrasse peu de ce qu'exige de lui *le rang de père*, parce qu'il ob-

tient celui de roi, et que *la terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux* ; qui pendant quatre actes n'a pas dit un mot de ce bel amour, tombe subitement dans des transports de désespoir et de rage amoureuse, encore plus plaisans que tout ce qui précède; et pour tout dire enfin, le style est digne du fond, et le tout formerait une excellente parodie.

Il était bon de faire observer que Racine a commencé, non pas seulement par imiter les défauts de Corneille, mais par enchérir de beaucoup sur ce qu'il y a de plus mauvais en ce genre. Voilà d'où est parti l'auteur de cette admirable *Andromaque* qui parut trois ans après la *Thébaïde*. On voit, dans l'imitation si malheureuse, le tribut de la faiblesse humaine, et dans la création originale, l'élan d'un génie du premier ordre; dans l'une, l'empire de la mode et de l'exemple; dans l'autre, la force du talent que la réflexion et l'étude ont rendu à lui-même.

Ce qui m'étonne, c'est que Racine, qui *demande de l'indulgence* pour les fautes de son coup d'essai, dans une préface publiée plusieurs années après la représentation, ne semble pas compter

parmi ses fautes cet impitoyable amour de Créon; et semble même ménager encore cette folle habitude, qui autorisait et même exigeait de l'amour dans tous les sujets dramatiques. Il s'excuse sérieusement de ce que l'amour, *qui a tant de part dans les tragédies, en a fort peu dans la sienne*, et *il doute, si c'était à recommencer, qu'il en mît davantage.* Jusqu'où peut aller le respect pour la tyrannie du préjugé! Le respect pour le bon sens ne va encore chez lui que jusqu'à *lui persuader que les tendresses et les jalousies des amans ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire de la famille d'Œdipe.* Il n'ose pas dire qu'il ne faut pas seulement dans de pareils sujets prononcer le mot d'amour, et il ne paraît pas sentir que celui qu'il a donné à son Créon est le comble du ridicule. Mais on peut pardonner cette réserve timide à celui qui a su depuis si bien placer et si bien traiter l'amour, et qui le premier a montré dans *Athalie*, comment on pouvait avoir la hardiesse de s'en passer.

Il n'y a pas, dans toute la tragédie des *Frères ennemis*, une seule conception dramatique qui soit

heureuse. Les amours d'Hémon et d'Antigone, sans être aussi révoltantes que celles de Créon, sont de la plus mortelle froideur, et ces deux rôles sont absolument inutiles. L'épisode de Ménécée, d'un personnage qu'on ne voit pas, et qui se sacrifie sans que sa mort produise le moindre effet ni pour l'action ni pour l'intérêt, est aussi mal conçu que mal amené. La pièce est dénuée d'action et de mouvement. L'auteur ne sut pas même profiter de ce qu'il y a de plus louable dans Euripide, la différence très-marquée du caractère d'Etéocle et de celui de Polynice. On ne sait pourquoi le commentateur, dans une préface qui ne nous a paru bonne qu'à supprimer, prétend que le caractère ambitieux de Créon est un des endroits d'Euripide, que Racine *s'est efforcé de faire passer dans sa pièce :* il n'y avait nul *effort* à faire pour cela, si cette *ambition* eût été dans la pièce d'Euripide ; mais il n'y en a pas un mot, et toutes les combinaisons froidement atroces et assez mal entendues de la politique de Créon, pour obtenir le trône par la mort des deux frères, sont de *l'invention* de Racine.

L'ouvrage d'Euripide, qui fut couronné sur le

théâtre d'Athènes, sous le titre des *Phéniciennes* *, méritait cet honneur : ce n'est pas qu'il vaille à beaucoup près son *Iphigénie*, qui est son chef-d'œuvre, ni même les trois premiers actes de son *Hécube*, qui sont sans contredit ce qu'il a fait de plus pathétique; mais c'est dans les *Phéniciennes* que le sujet *des Frères ennemis* a été le mieux traité. Il faut passer sur le défaut ordinaire d'Euripide, le prologue postiche qu'on peut retrancher. Il faut excuser l'épisode de Ménécée, qui, quoique beaucoup mieux traité que dans Racine, n'en est pas moins un hors-d'œuvre fait pour remplir le vide du sujet ; la querelle entre Créon et Antigone, pour la sépulture de Polynice, étrangère à l'action, et qui a fourni au puissant génie de Sophocle une de ses plus belles tragédies ; quelques détails familiers ou sententieux, tels qu'on en rencontre d'ordinaire dans toutes les tragédies du même auteur; mais d'ailleurs il a saisi les beautés essentielles du sujet, dont il était impossible d'éviter tous les inconvéniens. On a dit qu'il était

---

* Parce que les femmes qui composent le chœur, étaient venues de Tyr.

très-tragique, ce qui est vrai si l'on appelle *tragique* par excellence tout ce qui est horrible ; mais il n'y a d'heureusement tragique que ce qui présente un grand fonds d'intérêt. Le sujet en était susceptible jusqu'à un certain point pour les Grecs, à qui ces événemens, fondés sur la fatalité, étaient familiers, chez qui même ils étaient consacrés par des traditions religieuses ; mais il était beaucoup trop simple, même pour les Grecs, puisqu'il ne peut se passer d'épisodes. L'entrevue des deux frères, le défi et le combat, c'est tout ce que donne le sujet ; et c'est déjà un grand inconvénient, et d'autant plus grand que tout ce qu'on peut y joindre d'épisodique est petit en comparaison du fait principal. Un autre inconvénient non moins grave, mais surtout pour les Modernes, c'est que même, avec tout l'art qu'a mis Euripide à répandre de l'intérêt sur le rôle de Polynice, cet intérêt sera toujours peu de chose pour nous qui ne pouvons pas mettre une grande différence entre deux princes également condamnables, puisque l'un refuse de partager la couronne, comme il l'a promis, et que l'autre, pour revendiquer ce partage, fait une guerre cruelle à sa patrie. Il n'y

a rien là qui puisse attacher les spectateurs par ces impressions qui s'emparent de leur ame, de manière à faire pour ainsi dire leur propre infortune de celle des personnages principaux. C'est là ce qui fait les sujets heureux, et il en résulte que celui de *la Thébaïde* ne l'est pas.

Celle qui est ou que l'on a crue être de Sénèque, ne mérite pas qu'on en parle. Rotrou, qui a compliqué *les Phéniciennes* d'Euripide avec *l'Antigone* de Sophocle, a fait de deux bons originaux une mauvaise copie. *Les sept chefs* d'Eschyle sont un amas étonnant de beautés épiques et lyriques, beaucoup plus que théâtrales. Euripide seul a traité le sujet à-peu-près aussi bien que le pouvait faire un poète tragique. Ses personnages sont aussi intéressans qu'ils peuvent l'être ; il a su se ménager des momens d'attendrissement, des ressources de spectacle, et suspendre son action. Le récit du cinquième acte, quoique un peu long (les Grecs aimaient les longs récits), produit un bel effet. La première scène, qu'on peut appeler l'exposition, puisque le prologue ne sert à rien, est une heureuse imitation d'Homère, et réussirait sur tous les théâtres. Antigone est supposée voir

du haut d'une tour l'armée des assiégeans, et un vieillard qui est avec elle, lui fait connaître les principaux chefs ennemis, lui montre son frère Polynice : les indications du vieillard et les sentimens qu'éprouve Antigone forment une scène très-animée, et ce n'est pas une manière vulgaire d'exposer un sujet. On reconnaît là Priam avec Hélène, Aladin avec Herminie, observant de même, des tours d'une ville assiégée, les ennemis qui la menacent : on aime à voir ces belles inventions du génie poétique passer d'un peuple à un peuple, et traverser les siècles ; et quand on songe qu'Homère en a tant fourni de semblables à tous les peuples et à tous les siècles, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la bizarrerie de quelques beaux esprits, qui ont perdu tant de paroles et de papier pour nous apprendre à faire peu de cas d'un homme à qui tous les arts ont tant d'obligation.

Dans l'*examen*, qu'on a cru devoir supprimer ainsi que la préface, comme ne contenant l'un et l'autre que des inutilités et des erreurs, le commentateur s'émerveille, avec Louis Racine, que le peintre de l'amour ait si bien réussi *à peindre la haine*. Il n'y a pas de quoi s'émerveiller : rien

n'est si aisé à peindre que la haine qui se montre sans voile et agit sans obstacle : c'est une haine couverte et contrainte dont la peinture est un coup de l'art. Ceux qui l'ont bien étudié ont même observé comme une vérité générale, que toute passion que le caractère ou la situation du personnage ne contraint point, est plus facile à traiter que toute autre. Ainsi, par exemple, l'amour d'Ariane et de Didon, les rôles d'amantes abandonnées, qui ne sont que tendres et malheureuses, sont ce qu'il y a de plus aisé à manier, et l'expérience a prouvé souvent que la médiocrité même pouvait y réussir ; mais pour les rôles mêlés de sentimens qui se combattent, il faut une main bien plus habile. Il n'y a peut-être que Racine qui fût capable de soutenir, et le sujet de *Phèdre*, et le rôle principal. Il n'y avait aussi que lui, dit Voltaire, qui pût se tirer de *Bérénice;* mais la difficulté n'était pas, surtout pour lui, de faire un rôle touchant ; c'était de faire cinq actes d'une séparation et d'un adieu. Au reste, il n'y a guères que des artistes qui connaissent à fond cette théorie : ils sont éclairés par la pratique. Il ne faut pas en avoir une grande pour savoir ce dont

tous les connaisseurs conviennent, que le sujet de *la Thébaïde* est peu fait pour notre théâtre. Le commentateur qui ne doute de rien, parce qu'il ne se doute de rien, prend sur lui de tracer le plan que Racine aurait dû suivre, et qui n'en est pas un ; et il affirme, sans hésiter, qu'*alors cet ouvrage dont le sujet est heureux par lui-même, serait mis à côté de ses chefs-d'œuvre.* Cette pleine confiance dont vous ne trouveriez pas un exemple dans un maître de l'art, ne doit point étonner ici : elle est, comme il arrive toujours, en raison inverse des connaissances et des moyens *.

On fera peu de notes sur cet ouvrage : les défauts du plan sont assez reconnus et suffisamment indiqués dans cette préface, et la diction est trop

---

* On ne peut s'empêcher de remarquer encore à ce propos un trait d'ignorance vraiment curieux. « *Voilà* » (dit le commentateur) ce que Racine a cru devoir faire, » et *voila* ce qu'il aurait fait s'il eût traité ce sujet plus » tard ». Et il passe tout de suite à ce que Racine *aurait fait*. Il est clair que le second *voilà* est à contre-sens, et veut dire *voici ; voilà* se rapporte à ce que l'on a dit : *voici*, à ce que l'on va dire. C'est ce qu'il fallait apprendre au commentateur.

vicieuse pour comporter un commentaire complet. On a cru devoir se borner généralement aux remarques qui peuvent fournir des notions grammaticales, inutiles dans tous les tems, et surtout dans celui-ci, aux personnes qui veulent étudier leur langue ; les fréquentes méprises de l'ancien commentateur ne seront relevées qu'autant qu'elles donneront lieu à l'instruction, ou qu'elles pourraient induire en erreur par le ton d'autorité, qui est aujourd'hui celui de l'ignorance.

ÉPITRE DÉDICATOIRE*

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

PAIR DE FRANCE.

Monseigneur,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais, véritablement, cet honneur est quelque chose de si grand pour moi, que quand ma pièce ne m'aurait produit que cet avantage, je pourrais dire que son

---

* Il faut s'attendre à trouver ici tout le ridicule de l'exagération et de l'emphase, qui était pour ainsi dire le protocole des dédicaces. La mode en avait décidé le ton, et le degré de mérite était celui de l'hyperbole, sans tirer à conséquence. Après Corneille qui comparait Montoron à Auguste, et Mazarin à César, on ne pouvait s'étonner de rien. Le duc de Saint-Aignan était un homme de mérite, qui aimait les lettres, et qui protégea la jeunesse de Racine. C'est assez pour qu'il *réunisse les deux qualités*

succès aurait passé mes espérances. Et que pouvais-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, *si* la Thébaïde *a reçu quelques applaudissemens, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné* * *en sa faveur; et il semble que vous lui ayiez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornemens du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore*

---

qui font séparément tant de grands hommes. On doit cette justice à Voltaire, qu'il est le premier qui ait connu les convenances raisonnables dans la mesure et le ton des dédicaces : encore ses complimens aux personnes puissantes ne sont-ils pas exempts d'adulation ; et il lui arrive, comme à d'autres, de rapprocher le héros de sa dédicace et celui de sa pièce, rapprochement qui le plus souvent doit être si près du ridicule. C'est ainsi qu'il compare le maréchal de Richelieu et Gengiskan, en donnant même la préférence au premier, comme de raison. Nous ne reviendrons plus sur ces dédicaces, si ce n'est par rapport à la diction.

* On ne dit point *donner un jugement*, mais *porter un jugement, rendre un jugement.*

*favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé * d'ébranler. On sait,* MONSEIGNEUR, *que si vous avez une parfaite connaissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élévé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes, que les vôtres m'ont été avantageuses; aussi bien je ne vous dirais que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Racine.

---

* On disait encore alors *avoir accoutumé*, pour *avoir coutume*; ce qui était incorrect, et ne se dit plus.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce, que pour les autres qui la suivent. J'étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avais faits alors, tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit ; elles m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de *la Thébaïde*. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone ;* mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux ; et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur *les Phéniciennes* d'Euripide ; car pour *la Thébaïde* qui est dans Sénèque, je suis un peu dans l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui,

que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savait ce que c'était que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est *la Thébaïde*, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui d'ordinaire a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici; et je doute que je lui en donnasse davantage, si c'était à recommencer, car il faudrait, ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupait tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait; et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

ACTEURS.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

POLYNICE, frère d'Étéocle.

JOCASTE [1], mère de ces deux princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.

CRÉON, oncle des princes et de la princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polynice.

UN PAGE [2].

GARDES.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais.

---

[1] Dans les premières éditions, au lieu de *Jocaste* on lisait *Iocaste*. Ce mot ne se trouve écrit ainsi que dans la dernière scène de cette tragédie. Racine changea cette orthographe dans les éditions qui suivirent la première. — LUNEAU BOISGERMAIN. Nous n'indiquerons dorénavant le nom de ce commentateur que par les initiales. L. B.

[2] Corneille a pareillement donné un page à Jocaste dans *Œdipe*. Les anciens ne connaissaient point les pages. Un officier du palais aurait été plus convenable. — L. B.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe [1] ! Ah ! mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos va me coûter de pleurs !
Mes yeux, depuis six mois, étaient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes [2] !

---

[1] *Ils sont sortis, Olympe!*

De qui parle Jocaste ? il ne peut être question que d'Étéocle, Polynice n'ayant eu encore aucun accès dans la ville. On souhaiterait en outre que Jocaste se fît connaître au spectateur, et qu'elle indiquât le lieu de la scène, loi que Racine dans la suite, et les autres tragiques célèbres ont eu grand soin d'observer. Au reste, ce début est plein de chaleur. L. B.

[2] *Mes yeux, depuis six mois, étaient ouverts aux larmes,*
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!

Louis Racine désapprouve *mes yeux ouverts aux larmes* : nous croyons cette expression poétique; mais nous pensons aussi qu'il

Puisse[1] plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE.

Du haut de la muraille
Je les ai vus déjà tous rangés en bataille;

---

aurait pu relever le *concetto* qu'on trouve dans ces vers, et qui, déplacé partout, l'est bien davantage dans la bouche d'une mère affligée. L. B. *

* L'idée des yeux fermés par la mort naît si naturellement de celle des yeux fermés par le sommeil; elle est d'ailleurs si conforme à la situation, que je n'y puis voir aucun *concetto*, c'est-à-dire, rien qui ressemble à un jeu de mots ni à un rapprochement forcé. Ce qu'on pouvait remarquer sur ces vers, c'est que cet hémistiche, *et m'empêcher de voir*, est bien prosaïque et bien languissant.

Les yeux ouverts aux larmes sont une fort belle expression, et Louis Racine est si loin de la *désapprouver*, qu'il la met au nombre de celles qui ont fait dire si justement de l'auteur, même par ses contemporains, qu'il s'était fait un style à lui, une langue poétique qui lui appartenait. Voici les expressions de Louis Racine, à l'article des *Frères ennemis*, tome 1er. des *Remarques sur les Tragédies de Jean Racine*, page 43 : « On ne dit pas *ordinai-* » *rement* ouvrir ses yeux aux larmes; cependant cette expression » est ici *fort heureuse*, et fait entendre que, depuis six mois, » Jocaste, au lieu de dormir, ne fait que pleurer ».

[1] *Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,*
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits.

Dans les premières éditions on lisait :

« Il devait bien plutôt les fermer pour jamais,
» Que de favoriser le plus noir des forfaits ». L. B.

J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts,
Et, pour vous avertir, j'ai quitté les remparts.
J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même;
Il marche des premiers, et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et hâter [1] la princesse;
Je l'attends. Juste ciel! soutenez ma faiblesse.
Il faut courir, Olympe [2], après ces inhumains;
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas [3]! à ce jour détestable,
Dont la seule frayeur me rendait misérable!
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le courroux du sort voulait être assouvi.

---

[1] *Que l'on coure avertir et hâter la princesse.*

Hâter quelqu'un était en usage au tems de Racine. On *se hâte* et on *presse* quelqu'un. Dans les premières éditions il y avait

« Que l'on aille au plus vîte avertir la princesse ». — L. B.

[2] *Il faut courir, Olympe.*

VARIANTE.

« Il faut, il faut courir après ces inhumains ».

[3] *Nous voici donc, hélas!*

On lisait dans les premières éditions :

« Nous voici donc, Olympe. » L. B.

O toi, Soleil[1] ! ô toi ! qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
Et peux-tu, sans horreur, voir ce que nous voyons ?
Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères :

---

[1] *O toi, Soleil! ô toi!*

Imitation très-heureuse de l'*Hippolyte* de Sénèque : *O toi! père des astres, Soleil radieux, peux-tu contempler le crime de ta race? Éteins ton flambeau, fuis dans les ténèbres.*

Dans *Euripide*, Jocaste fait l'exposition de la pièce par une longue apostrophe au Soleil ; mais ici elle est beaucoup mieux : le tour des derniers vers, qui sont fort beaux, annonçait déjà Racine.

On lisait d'abord :

« Qui que tu sois, ô toi! qui rends le jour au monde, etc. »

L. B. *.

* Cette imitation n'est rien moins qu'*heureuse.* Une apostrophe de douze vers au Soleil est beaucoup trop longue ; c'est de la rhétorique de jeune homme. Des figures de cette espèce ne peuvent convenir à la tragédie, qu'autant qu'elles sont vives, rapides, resserrées en peu de vers et comme échappées au sentiment : telles sont les apostrophes du même genre dans les rôles de Clytemnestre et de Phèdre. De plus, la versification est ici le plus souvent faible et défectueuse. Les quatre derniers vers, loin d'être *fort beaux*, sont d'une tournure lâche, et manquent de nombre. *S'ils sont... et s'ils sont. Tu sais qu'ils sont.* Le dernier vers seul est beau par la pensée; encore est-il dur : *et tu t'étonnerais.......* Et Louis Racine en convient.

La race[1] de Laïus les a rendus vulgaires :
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis :
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans, et s'ils sont parricides :
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux[2].

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères?

---

[1] *La race de Laïus les a rendus vulgaires.*

Il y a dans quelques versions :

« Le seul sang de Laïus les a rendus vulgaires ». — L. B.

[2] *Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.*

Racine a retranché ici les quatre vers suivans, qui ralentissaient la fin de cette scène.

« Ce sang, en leur donnant la lumière céleste,
» Leur donna pour le crime une pente funeste;
» Et leurs cœurs, infectés de ce fatal poison,
» S'ouvrirent à la haîne avant qu'à la raison ». — L. B. *

* Ce n'est pas seulement parce que ces vers *ralentissaient la fin de cette scène* que l'auteur les a retranchés, c'est parce qu'ils étaient très-mauvais de tout point, même dans un coup d'essai. *Un sang qui donne la lumière*, n'est pas supportable. *Avant qu'à la raison* est une de ces ellipses dures et contraires au génie de notre langue, dont Racine et Boileau l'ont purgée.

ANTIGONE.

Oui, Madame, on m'a dit[1] la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas[2]
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre[3];
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,

---

[1] *Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes frères.*

Dire se met quelquefois en vers pour *raconter* :

Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes.
(*Henriade*, ch. 1er.)

Mais on ne peut pas raconter la fureur; on n'en raconte que les effets. L. B. *

* Non-seulement *dire* pour *raconter* s'emploie en vers ; mais il s'y emploie très-élégamment. *Raconter la fureur* ne se dirait pas bien ; mais *raconter les fureurs* n'aurait rien de répréhensible.

[2] *Et courons de ce pas.*

Racine substitua cette façon de parler à une autre plus familière, qui se trouvait dans les premières éditions. On y lisait :

« Allons tout de ce pas ». — L. B.

[3] *Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre.*

Ce qu'ils ont de plus tendre, pour *ce qu'ils ont de plus cher.* L. B. **

** Il fallait ajouter que *ce qu'ils ont de plus tendre*, pour *ce qu'ils ont de plus cher*, n'a pu en aucun tems se dire en aucune manière. Ces deux idées n'ont rien de commun. Ce qui est *le plus tendre* peut trop souvent n'être pas ce qui est *le plus cher.* L'expression est ici absolument impropre.

Répandre notre sang pour attaquer le leur *.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ÉTÉOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous? et quel trouble.....

JOCASTE.

Ah! mon fils,

Quelles traces de sang vois-je sur vos habits[1]?

---

* *Répandre notre sang pour attaquer le leur.*

Attaquer un sang est un terme impropre.

[1] *Quelles traces de sang vois-je sur vos habits?*

On lit dans quelques éditions :

« Madame, qu'avez-vous? et quel mal si caché...

» Ah! mon fils, de quel sang êtes-vous là taché »?

Louis Racine condamne le mot de *traces* en cet endroit; il prétend qu'il ne convient qu'aux impressions marquées sur la terre, mais il se trompe. *Trace* dérive du verbe latin *trahere*, et convient par conséquent à toute sorte d'impression successive, en quelque lieu qu'on la remarque. L. B. **

** Cette observation est juste. On pouvait aussi louer l'auteur d'avoir supprimé d'aussi mauvais vers que ceux-ci :

Et quel mal si caché...

.... De quel sang êtes-vous *là taché?*

Est-ce du sang d'un frère [1], ou n'est-ce point du vôtre ?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.

Louis Racine, dans le monologue précédent, blâme aussi, et mal-à-propos ce me semble, le mot *vulgaires*.

Mais ces monstres, hélas! ne t'*épouvantent guères*,
La race de Laïus les a rendus vulgaires.

« *Vulgaires* pour *communs*, mauvaise expression ».

Je crois que c'est tout le contraire ; que *communs* serait plat, et que *vulgaires* est élégant, par la place où il est, et comme épithète de *monstres*. Des *monstres communs* semblent répugner à la pensée et à l'oreille ; mais des *monstres rendus vulgaires*, *devenus vulgaires*, s'entendent très-bien. En effet, *commun* exprime plus particulièrement le nombre, et *vulgaire* la qualité. Ainsi l'on dit, *c'est une opinion commune*, pour dire celle du plus grand nombre des hommes peu instruits, sans distinction : c'est une opinion vulgaire, pour dire celle des hommes peu instruits. De même *des forfaits communs, des monstres communs,* présentent l'idée des forfaits et des monstres en grand nombre. « A telle époque de l'Histoire, les *monstres* étaient *communs;* mais parmi eux » il y en eut qui n'étaient pas *vulgaires*. » Les deux membres de cette phrase marquent la différence des deux mots. L'un fait entendre que les *monstres* parurent en foule ; l'autre, que, dans la foule, il y en eut d'une espèce rare, même parmi *les monstres*.

[1] *Est-ce du sang d'un frère?*

Racine avait mis d'abord :

« Est-ce de votre frère » ? — L. B.

J'ai fait mordre[1] la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine[2] ?

ÉTÉOCLE.

Madame, il était tems que j'en usasse ainsi,
Et je perdais ma gloire à demeurer ici[3].

---

[1] *J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,*
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

Les quatre vers qui précèdent celui-ci, étaient différens dans les premières éditions. Racine y faisait dire à Étéocle :

« Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
» Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté ;
» Seulement quelques Grecs d'un insolent courage,
» M'ayant osé d'abord disputer le passage,
» J'ai fait mordre, etc. » — L. B.

[2] *Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine*
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

Jocaste disait dans les premières éditions.

« Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée ?
« Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée » ?

ce qui n'était que prosaïque. L. B.

[3] *Et je perdais ma gloire à demeurer ici.*

Racine a retranché les huit vers suivans :

« Je n'ai que trop langui derrière une muraille ;
» Je brûlais de me voir en un champ de bataille.
» Lorsque l'on peut paraître au milieu des hasards,
» Un grand cœur est honteux de garder les remparts.

Le peuple, à qui la faim se faisait déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençait à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné,
Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire, et, quoi qu'il en arrive,
Thèbes, dès aujourd'hui, ne sera plus captive;
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne[1],
L'insolent Polynice et ses fiers alliés[2]
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

» J'étais las d'endurer que le fier Polynice
» Me reprochât tout haut cet indigne exercice,
» Et criât aux Thébains, afin de les gagner,
» Que je laissais aux fers ceux qui me font régner.
» Le peuple, etc. » — L. B.

[1] *J'ai des forces assez pour tenir la campagne;*
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne.

On sent combien le premier vers est prosaïque, et combien l'inversion du second est dure et forcée. L. B.

[2] *L'insolent Polynice et ses fiers alliés*
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

VARIANTE.

« L'insolent Polynice et ses Grecs orgueilleux
» Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes yeux.

JOCASTE.

» Vous préserve le ciel d'une telle victoire!
» Thèbes ne veut point voir une action si noire.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel ! souiller vos armes ?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?
Si par un parricide il la fallait gagner,
Ah ! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner ?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et, de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter [1] votre frère, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner partager ma couronne [2],

» Laissez-là son salut, et n'y songez jamais ;
» La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix :
» Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
» Dont le flambeau fatal désole cette terre !
» Prolongez vos malheurs, augmentez-les toujours,
» Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours ;
» Vous-même d'un tel sang souillerez-vous vos armes ?
» La couronne, etc. » — L. B.

[1] *Contenter votre frère, et régner avec lui.*

La construction de la phrase exigeait *de contenter*. Cette faute ne se trouvait point dans les premières éditions. On y lisait :

« Vous pouvez vous montrer généreux tout-à-fait,
» Contenter votre frère, et régner en effet ». — L. B.

[2] *Appelez-vous régner partager ma couronne,*
Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?

VARIANTE.

« Appelez-vous régner lui céder ma couronne,
» Quand le sang et le peuple à la fois me la donne » ? — L. B.

Et céder lâchement ce que mon droit me donne.

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils; la justice et le sang[1]
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
OEdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régnerait son année;
Et, n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois[2],
Voulut que, tour-à-tour, vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire[3].
Le sort vous appela le premier à l'empire;
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux;

---

[1] *Vous le savez, mon fils; la justice et le sang.*

Racine fit d'abord dire à Jocaste :

« Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang ». — L. B.

[2] *Et, n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois,*
Voulut que, tour-à-tour, vous fussiez tous deux rois.

On lisait dans les premières éditions :

« Et, n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois,
» Il voulut que, tous deux, vous en fussiez les rois ». — L. B.

[3] *A ces conditions vous daignâtes souscrire.*

Daignâtes n'est pas le mot propre : une mère ne dit point à son fils qu'il *a daigné* souscrire aux ordres de son père. Racine avait d'abord mis :

« A ces conditions *vous voulûtes* souscrire ».

Mais il sacrifia le mot propre à la rencontre d'une consonnance désagréable. L. B.

Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous[1] ?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre :
Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre ;
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.

---

[1] *Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous ?*

Étéocle reprenait ainsi dans les premières éditions :

« Il est vrai, je promis ce que voulut mon père :
» Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire?
» On promet tout, Madame, afin d'y parvenir;
» Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
» J'étais alors sujet et dans l'obéissance,
» Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
» Ce que je fis alors ne m'est plus une loi :
» Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi.
» D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
» Un roi sort à l'instant de sa propre personne;
» L'intérêt du public doit devenir le sien,
» Il doit tout à l'État, et ne se doit plus rien.

JOCASTE.

» Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
» Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire;
» Et quand ce nouveau rang l'affranchirait des lois,
» Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

» Polynice à ce titre aurait tort de prétendre :
» Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre ;
» Et lorsque, etc. » — L. B.

Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence ?
Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain
Qui vient d'armer contr'elle et le fer et la faim ?
Prendrait-elle pour roi l'esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine ;
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis ?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre[1].
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :

---

[1] *Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre.*

De voir. le *de* est de trop ; de plus, ce vers est prosaïque et manque d'élégance. L. B. ★

★ Sans doute, un *vers prosaïque manque d'élégance*. Ce qu'il fallait dire, c'est que *voir Thèbes en cendres par lui* est une mauvaise phrase ; qu'*il espérait par lui de voir* est une inversion forcée ; mais il n'est pas vrai que le *de soit de trop*. L'usage a permis de le supprimer, mais il est régulier. Tous les écrivains du dernier siècle et des cinquante premières années de celui-ci l'ont employé. Le commentateur lui-même fut apparemment averti de son erreur ; car il n'a point repris dans *Bérenice* cette même construction :

J'espérais *de* verser mon sang après mes larmes.

Il la faut accuser si je manque de foi ;
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadème[1] il n'est rien qui vous touche.

---

[1] *Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.*

Auprès du diadême est une expression vicieuse. Racine aurait pu tres-aisément rendre cette idée par une expression plus correcte. L. B.*

* *Auprès* ne peut signifier que *proche, à côté.*

Abner, *auprès* du roi reprenez votre place.

Mais Racine aurait pu mettre :

Que *près* du diadême il n'est rien qui vous touche ;

comme il a mis dans *Athalie :*

Près de leurs passions rien ne me fut sacré;

et dans *Esther :*

Pour vous régler sur eux, que sont-ils *près* de vous ?

Près de, pour *en comparaison de*, est une manière de parler qui a dû naturellement s'introduire, parce que l'idée de comparaison dans la pensée entraîne celle du rapprochement dans les objets. On a dit ensuite, par corruption, *auprès de*, au lieu de *près*, et il y avait abus, parce que, pour éviter l'amphibologie, il convient de réserver cette expression *auprès de* pour la proximité locale. Mais Vaugelas, qui condamne absolument *près de*, pour *en comparaison de*, et d'Olivet, qui doute qu'on puisse l'employer, me paraissent pousser beaucoup trop loin le rigorisme et le scrupule. *En comparaison de* est lâche et traînant même, dans la

Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frère ; et, si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre ;
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand [1].

---

prose noble, et ne saurait entrer en vers. Pourquoi donc se priverait-on d'une manière de s'exprimer beaucoup plus vive et plus rapide, qui ne blesse en rien l'analogie, et qui ne fait que passer du physique au moral comme tant d'autres phrases qui ont cette double acception ? L'autorité de Racine, et celle de tant d'autres classiques, ne suffit-elle pas pour balancer l'opinion d'un grammairien du dernier siècle, et les doutes de d'Olivet, critique souvent vétilleux, quoique grammairien fort exact ?

Il est à remarquer que l'Académie française, quelquefois plus attentive à déposer de l'usage familier, qu'à prononcer sur le style soutenu, admet, dans l'édition de 1762, *auprès de*, pour *en comparaison de*, et ne fait nulle mention de *près de* dans le même sens.

[1] *De tous les criminels vous serez le plus grand.*

L'inversion que le poète a mise dans ce vers, donne au mot de *grand* un sens assez équivoque. *Le plus grand des criminels* veut dire le criminel le plus décidé, et *de tous les criminels le plus grand* signifie celui qui l'est avec plus de grandeur. Ce der-

ÉTÉOCLE.

Hé bien! Madame, hé bien! il faut vous satifaire,
Il faut sortir [1] du trône et couronner mon frère;
Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étais, devenir son sujet;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie;
Il faut, par mon trépas.....

JOCASTE.

Ah, ciel! quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire:
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je désire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême;
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous:
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.

---

nier sens n'est sûrement pas celui que Racine a prétendu donner ici. L. B. *

* Cette remarque méritait d'être conservée: elle est non-seulement juste, mais assez fine.

[1] *Il faut sortir du trône*, etc.

Mauvaise expression: on ne dit point qu'on *entre* au trône, on ne dit pas mieux qu'il en *faut sortir*. L. B.

Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affaiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois;
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paraît impossible,
Et si le diadème a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque [1] heure de paix.
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère [2] :
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère;
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou au moins pour jamais j'irai lui dire adieu.

---

[1] *Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.*

Il faut *quelques heures* au pluriel. De plus, ce vers est prosaïque et manque d'harmonie. L'art d'un versificateur habile consiste dans la manière de placer favorablement, pour l'oreille, les syllabes muettes. *Quelque heure de paix* rend le vers traînant. L. B. *

* Ajoutez, ce qui était plus essentiel que tout le reste, que la préposition *de* est ici à contre sens. Ce n'est pas le cas où elle peut être le synonyme de *par*. On console d'*une* chose *par* une autre, et les *heures de paix* étant ici la consolation dans la pensée de Jocaste, et non pas la chose dont on console, il fallait absolument, *consolez-moi par quelques heures de paix.*

[2] *Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.*

Racine a substitué ce vers à celui qui suit :

« Accordez quelque trève à ma douleur amère ». — L. B.

Dès ce même moment permettez que je sorte :
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
Par mes justes soupirs [1] j'espère l'émouvoir.

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir [2] ;
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce palais.
J'irai plus loin encore ; et pour faire connaître
Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
Si le peuple y consent [3], je lui cède ma place ;
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.

---

[1] *Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.*

Dans les premieres éditions il y avait :

« Dans cette occasion rien ne peut l'émouvoir ». — L. B.

[2] *Madame, sans sortir vous le pouvez revoir.*

VARIANTE.

« Madame, sans sortir vous le pouvez bien voir ». — L. B.

[3] *Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;*
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.

On lisait d'abord :

« Si le peuple le veut, je lui cède ma place ;
» Mais qu'il se rende aussi, si le peuple le chasse ». — L. B.

Je ne force personne [1] ; et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes [2] ;
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes,

---

[1] *Je ne force personne.*

Idée triviale, qui ne rend point celle du poète, qui voulait faire dire à Étéocle, qu'il ne contraindrait point le suffrage et la liberté que le peuple avait de se choisir un nouveau roi. L. B.*

* Le commentateur veut dire que l'expression de l'auteur ne rend point son idée. De plus, l'*idée* n'est point *triviale*, non plus que l'expression. Voltaire a dit dans *Alzire*, sans aucune trivialité :

J'en ai gagné plus d'un ; je n'ai forcé personne.

Ce sont les mêmes mots et la même idée que dans le vers de Racine, et jamais ce vers d'*Alzire* n'a paru *trivial*. Le commentateur, au lieu de dire qu'*Étéocle ne contraindrait point le suffrage du peuple et la liberté qu'il avait*, etc., arrange ou dérange la phrase de manière que *le peuple a le suffrage et la liberté*, etc. ; ce qui est assez confus.

[2] *Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :*
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes.

Le peuple, qui a été témoin qu'Étéocle est sorti de Thèbes

L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice, et lui parler de paix.
Créon, la reine ici commande en mon absence;
Disposez tout le monde à son obéissance;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix [1].
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés [2].

(*à Créon.*)

Commandez-lui, madame. Et vous, vous me suivrez.

---

n'a pu ignorer sa rentrée; sa frayeur est donc ici sans fondement. L'empressement de Créon à venir trouver le roi n'a pas une meilleure cause. L. B. *

* On pourrait ajouter que *tout en alarmes* et *toute en larmes* est un peu ridicule.

[1] *Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.*

Dans ce dernier hémistiche, l'article *le* est de trop; il fallait dire: *et j'en ai fait choix*. L. B.

[2] *Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.*

Les rendre assurés n'est pas français; le mot de *rendre* se met

CRÉON.

Quoi, Seigneur ?.....

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue ?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas ;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas [1].

SCÈNE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, madame ? et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite ?
Ce conseil va tout perdre.

---

ordinairement avec un adjectif, et non avec un participe. Par exemple, on dit très-bien : *mon discours vous rend triste* ; mais on ne peut pas dire, *mon discours vous rend affligé*. L. B.

[1] *Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas* ; etc.

Ne vous tourmentez pas, expression prosaïque et familière. Louis Racine a très-bien observé que Créon devrait suivre Étéocle, ou dire la raison qui l'empêche d'obéir ; mais ce n'est qu'après une longue conversation qu'il fait attention à cet ordre, en disant :

« Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse. » — L. B.

JOCASTE.

Il va tout conserver ;
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver [1].

CRÉON.

Hé quoi, madame, eh quoi ! dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le roi se laisse ôter la victoire des mains !

---

[1] *Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.*

Le son de l'*s*, trop multiplié dans ce vers, forme un sifflement désagréable à l'oreille. Au contraire, dans *Andromaque* il fait beauté :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

Alors c'est une harmonie imitative. L. B. *

* La remarque est juste ; mais remarquez aussi que cette expression, *fait beauté*, dont on s'est moqué il y a déjà long-tems, quoiqu'elle soit fort à la mode, est du mauvais néologisme de ce siècle. On ne dit pas plus *cela fait beauté*, que *cela fait défaut*. *Cela est une beauté*, *cela est un défaut*, est correct et clair. On a tant abusé de ce mot *faire*, que c'est une raison de plus pour y prendre garde. Ne dit-on pas encore *faire une maladie ?* Et cette mauvaise locution populaire n'a-t-elle pas passé, comme il est arrivé si souvent, jusques dans la conversation des hommes bien élevés ? N'ai-je pas vu le tems où il était *du bon ton* de dire, *je n'ai fait que deux habits cet hiver ?* C'est ainsi que s'exprimait celui qui les avait fait faire. Le tailleur qui les avait *faits* aurait-il dit autrement ?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne pas les séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand [1]....

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

---

[1] *Leur courroux est trop grand.*

On voit, par ce dialogue pressé, que Racine cherchait alors à imiter Corneille. L. B. *

* Ce dialogue est pressé en raisonnement, et c'est ainsi que l'est souvent Corneille, qui souvent aussi dégénère en argumentation. Mais il est sublime quand cette vivacité rapide est celle des sentimens contrastés, comme dans *Horace* et *Polyeucte*, comme dans la scène entre Néron et Britannicus, etc. Il y a un autre genre de mérite non moins admirable dans le dialogue concis, c'est celui où les interlocuteurs, dans une scène violente, font entendre d'autant plus qu'ils expriment moins, comme dans la scène entre Agamemnon et sa fille, entre Roxane et Atalide, etc.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi [1],
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différens,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire [2],

---

[1] *L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi.*

Il importe qu'un seul commande, a dit Homère. Cette tirade est un des plus beaux endroits de *la Thébaïde* : c'est dommage qu'elle soit un peu gâtée par la comparaison qui la termine. Ces sortes d'ornemens ne conviennent point dans un poëme où le cœur seul doit s'exprimer. L. B. *

* Cette tirade n'est point *un des plus beaux endroits* : elle est bien pensée, mais médiocrement écrite, et quelquefois vicieuse.

[2] *Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire*, etc.

On lisait dans les premières éditions :

» Vous les verriez toujours, l'un à l'autre contraire,
» Détruire aveuglément ce qu'aurait fait un frère.
» L'un sur l'autre toujours former quelque attentat. » L. B. *

* *Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire,*
n'est pas une phrase française. *Contraire* se rapporte nécessairement

Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère :
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'état.
Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour :
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

à *ordre*, et qu'est-ce qu'*un ordre contraire l'un à l'autre*, quand ces mots *l'un à l'autre* supposent nécessairement deux objets corrélatifs? Il est clair que l'auteur était encore loin alors de savoir plier sa versification aux tournures difficiles. Il avait mis d'abord :

Vous les verriez toujours, l'un à l'autre *contraire*,
Détruire aveuglément ce qu'aurait fait un frère.

Ce qui valait beaucoup mieux pour la construction, qui est du moins claire et correcte, si ce n'est que la rime avait ôté l'*s* de *contraire*, qui doit être au pluriel. On ne dit pas non plus *former un attentat*. *Dégâts* n'est pas du style noble. *Plus ils font de ravage* est prosaïque. La comparaison est en effet un ornement déplacé dans une tragédie, non pas parce que *le cœur seul doit s'y exprimer*, comme le dit le commentateur; car assurément le cœur ne s'exprime point dans les scènes de raisonnement; mais parce que le poète se montrant trop à découvert dans une comparaison, la vérité du dialogue dramatique en serait altérée. Au reste, le meilleur vers de cette tirade,

On ne partage point la grandeur souveraine,

a été pris tout entier par Voltaire, qui s'en est servi dans *Rome sauvée*.

JOCASTE.

On les verrait plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine [1]
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez [2].
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance [3]
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,

---

[1] *Mais avouez, Créon, que toute votre peine*
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine.

Est-il possible, a très-bien observé le P. Brumoy, qu'Étéocle seul soit la dupe de l'ambition de Créon, dont tous les autres acteurs pénètrent les desseins? Jocaste et Antigone, qui avaient tant d'intérêt de détourner Étéocle et Polynice du combat, n'auraient-elles pas dû instruire le roi du projet de Créon? L. B.

[2] *Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez*, etc.

Racine faisait dire à Jocaste:

« Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
» Elle *rend* pour jamais vos desseins *avortés*. » L. B.

[3] *Comme, après leur trépas, le droit de la naissance.*

On lisait dans les premieres éditions:

« Comme, après mes enfans, le droit de la naissance » L. B.

Vous donne pour tous deux une haine commune.
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères,
Mes respects pour le roi sont ardens et sincères;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime;
Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi [1].

JOCASTE.

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère [2],
La personne du roi ne m'en est pas moins chère.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

---

1 *Mais, à ce que je voi,*
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

Cette froide ironie ne peut regarder qu'Antigone. Créon lui reproche sa passion pour Hémon : le spectateur, qui n'en est point prévenu, ne comprend rien à ces mots. L. B.

2 *Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère.*

Jocaste disait dans les premières éditions :

« Tant que pour ennemi le roi n'aura qu'un frère,
» Sa personne, Créon, me sera toujours chère. » L. B.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, madame, et je lui fais justice;
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un;
Et je souhaiterais, dans ma juste colère [1],
Que chacun le haït comme le hait son père [2].

---

[1] *Et je souhaiterais, dans ma juste colère.*

Si le projet de Créon est d'armer les deux frères l'un contre l'autre pour se placer sur le trône, l'attachement qu'Hémon témoigne pour Polynice ne doit point porter Créon à haïr son fils, puisque cet attachement est favorable à ses vues. Mais nous croyons que ce n'est qu'un prétexte : la véritable cause de sa haine est l'inclination secrète, qu'il soupçonne entre Antigone et Hémon, dont il est le rival. Le spectateur, qui n'est point instruit de toutes ces intrigues, n'entend rien à cette dissimulation. *La Thébaïde* est un tissu de contradictions, dont les plus frappantes sont dans la conduite et dans le caractère de Créon. L. B.

[2] *Que chacun le haït comme le hait son père.*

Nous ne dirons rien du verbiage qui se trouve dans ces vers; nous ferons seulement remarquer que *haït*, qui est de deux syl-

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde, en ce point, ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, madame, et c'est ce qui m'afflige :
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige ;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer [1].
La honte suit toujours le parti des rebelles :
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

---

labes, et qui n'est pas français, et *haït*, qui n'est que d'une syllabe, se trouvent dans le même vers. L. B. *

* *Je souhaiterais que chacun le haït* est une phrase parfaitement française, comme le serait celle-ci : *Je souhaiterais que chacun l'aimât. Aimât* et *haït* sont tous deux à l'imparfait conditionnel, et sont tous deux très-*français*.

[1] *Tous ces beaux exploits..... C'est ce qui me le fait.....* n'est pas français ; c'est un solécisme, et le commentateur aurait dû remarquer au moins ces sortes de fautes en faveur des étrangers, que le nom de Racine pourrait induire en erreur, même dans un coup d'essai aussi défectueux que celui-ci. C'était le seul travail utile, qu'il y eût à faire sur cette pièce.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes [1];

---

[1] *Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.*

Des femmes qui disent à un homme, *vous abusez de l'état où nous sommes*, et ensuite, *vos libertés retomberaient sur vous :* on sent combien tous ces discours paraîtraient ridicules aujourd'hui. L. B. *

* *Vous abusez de l'état où nous sommes* n'a rien de ridicule, parce que la situation de la mère et de la fille ne peut prêter à aucune de ces plates équivoques dont une corruption raffinée a enrichi la sottise. Racine n'a pas craint de faire dire à Monime,

Tout vous semble permis, mais craignez mon courroux.
Vos libertés enfin retomberaient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme [1];
Je le sais, mais, Créon, j'en abhorre le cours *,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, madame, et je vais par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects [2] redoublent vos mépris,

---

en parlant à Xipharès, dans une situation extrêmement délicate :

Prince, n'abusez point de l'état où je suis.

Il ne l'aurait peut-être pas osé de nos jours, par respect pour les mauvaises mœurs et le mauvais goût. *Vos libertés retomberaient sur vous* est un très-mauvais vers, non-seulement aujourd'hui, mais dans tous les tems.

[1] *Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.*

On ne comprend rien à cet endroit. Pour que le discours d'Antigone fût clair, il aurait fallu que Créon eût déjà parlé de sa passion pour cette princesse, dans une scène qui n'eût pas manqué d'être sans intérêt. L. B.

* *J'en abhorre le cours. Le cours d'une flamme* est une expression vicieuse, formée de deux images incohérentes. Une *flamme* n'a point de *cours*.

[2] *Aussi bien mes respects.*

Il y avait dans les premières éditions :

« Aussi bien mes devoirs. » L. B.

Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse [1].
Adieu. [2] Faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide! A quel point son insolence monte!

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos désirs sont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère :

---

[1] *Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.*

Racine avait fait dire d'abord à Créon :

« Vous savez que le roi m'appelle à son service. » L. B.

[2] *Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.*

Cet *adieu* et le ton ironique avec lequel Créon le prononce, ne sont pas trop bien dans sa bouche. L. B. *

* Il est difficile de comprendre pourquoi cet *adieu n'est pas trop bien dans la bouche de Créon*, ni comment on peut deviner que cet *adieu* est *prononcé d'un ton ironique*.

Appelons promptement Hémon et votre frère [1];
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice;
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs [2],
Et comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE *seule.*

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel, en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle; et permets en ce jour [3],

---

[1] *Appelons promptement Hémon et votre frère.*

On lit dans les premières éditions :

« Appelons, au plus vite, Hémon et votre frère: » L. B.

[2] *Donne force à mes pleurs,*
Et comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

Louis Racine approuve qu'on dise en vers, *donne force à mes pleurs*. Nous pensons qu'il se trompe. Il trouve aussi de la vivacité dans le *comme il faut enfin*. Nous croyons qu'il se trompe encore, et que ce tour n'est que commun et prosaïque. L. B.

[3] *Et permets en ce jour*
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

Cette manière de finir un acte par un jeu de mots, par une pointe, sent un peu le charlatan, qui mendie des applaudissemens. La meilleure façon de finir un acte, est de faire désirer au spectateur de voir l'acte suivant. L. B. *

* Une antithèse si triviale sent plus le jeune homme que le

Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour !

---

charlatan. Cette antithèse n'a même aucun sens ; car on ne peut pas *retrouver l'amant* sans *retrouver l'amour* ; et si l'on ne *retrouve* pas *l'amour*, on ne *retrouve* pas non plus *l'amant*. *Faire désirer l'acte suivant* est un fort bon principe général, qui ne dépend pas seulement de la *fin de l'acte*, mais de l'acte entier ; et Voltaire a eu raison de dire qu'il faut, autant qu'on le peut, et sans affectation, finir chaque acte par des vers qui fassent impression sur l'ame et sur l'oreille.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON.

Quoi ! vous me refusez[1] votre aimable présence,
Après un an entier de supplice et d'absence !
Ne m'avez-vous, madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles ;
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux *.

---

[1] *Quoi ! vous me refusez votre aimable présence.*

Il y avait dans les premières éditions :

« Hé quoi ! vous me plaignez votre aimable présence. » L. B.

* *De l'état de son sort interroge ses dieux.*

Nous ne dirons rien de cette galanterie et de ce style : le vice

Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle?
Songiez-vous que la mort menaçait, loin de vous,
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment loin de vous me durait une année;
J'aurais fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvait mon amour,
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourrait en ma faveur parler en mon absence;
Et que, pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

---

de l'un et de l'autre est jugé depuis ong-tems. Mais il faut observer que l'on dit *interroger sur quelque chose*, et non pas *de quelque chose*. C'était là ce qu'aurait dû remarquer le commentateur, au lieu de répéter, dans une longue note que nous avons supprimée, ce que tout le monde a lu cent fois dans Voltaire, sur les caractères que l'amour doit avoir au théâtre.

ANTIGONE.

Oui, je l'avais bien cru[1] qu'une ame si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fît souffrir;
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas: mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui,
Surtout depuis le tems que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O dieux! à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis[2]!

---

[1] *Oui, je l'avais bien cru qu'une ame si fidèle.*

Racine faisait dire à Antigone, dans les premières éditions:
« Oui, je prévoyais bien qu'une ame si fidèle. » L. B.

[2] *Voyant des deux côtés ses plus tendres amis!*

On lisait dans les premières éditions les huit vers suivans, que Racine a retranchés:

« Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,
» On la craint sans réserve, on hait sans retenue.
» Dans tous ses mouvemens le cœur n'est pas contraint,
» Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint.
» Mais, voyant attaqué mon pays et mon frère,
» La main qui l'attaquait ne m'était pas moins chère;
» Mon cœur, qui ne voyait que mes frères et vous,
» Ne haïssait personne, et je vous craignais tous.
» Mille objets, etc. » L. B.

Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles;
J'en voyais et dehors et dedans nos murailles [1];
Chaque assaut à mon cœur livrait mille combats;
Et mille fois le jour je souffrais le trépas.

HÉMON.

Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême [2],
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même?
J'ai suivi Polynice, et vous l'avez voulu:
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincère;
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père.
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux,
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

---

[1] *Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles;*
J'en voyais et dehors et dedans nos murailles.

Des objets de douleur peuvent *déchirer* le cœur et affliger l'ame, mais ils ne *déchirent* point les *entrailles*.

M. de Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a fait remarquer pourquoi il fallait dire, *je voyais des objets de douleur dans ou hors nos murailles*, et non *dedans* et *dehors*. *Dedans* et *dehors* ne se mettent que seuls; comme, par exemple, on dit: *Nos murailles ont toujours subsisté, quoiqu'il y eût souvent bien des ennemis* dedans, *et que nos troupes eussent été mises* dehors. *Dedans, dehors*, sont des adverbes et non des prépositions. L. B.

[2] *Mais enfin, qu'ai-je fait en ce malheur extrême?*

Hémon semble ici se justifier, et Antigone ne lui a fait aucun reproche. L. B.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice :
C'est moi que vous serviez en servant Polynice ;
Il m'était cher alors comme il l'est aujourd'hui,
Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avais sur son cœur une entière puissance ;
Je trouvais à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur [1].
Ah ! si j'avais encor sur lui le même empire,
Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire.

---

[1] *Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur.*

Racine a fait encore ici quelques retranchemens à cette scène. Après ce vers,

« Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur,

il faisait dire à Antigone :

» Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

» Non, non, son amitié ne s'est point affaiblie ;
» Il vous chérit encor ; mais ses yeux ont appris
» Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
» Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
» Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
» Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur
» La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

» Mais enfin, si sur lui j'avais le moindre empire,
» Il aimerait la paix, etc. » L. B.

Notre commun malheur en serait adouci :
Je le verrais, Hémon ; vous me verriez aussi.

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le ciel, touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères ;
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage !
Je les connais tous deux, et je répondrais bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien ? apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE.

Hélas !

ANTIGONE.

Quoi ! qu'en a-t-on appris ?
Est-ce la guerre, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! c'est encore pis [1] !

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :
« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du sang royal
Par son trépas ensanglante vos terres. »

ANTIGONE.

O dieux ! que vous a fait ce sang infortuné ?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon père ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère [2] ?

---

1 *Ah ! c'est encore pis !*

Expression comique et triviale. L. B.

2 *Tout notre sang doit-il sentir votre colère.*

VARIANTE.

« Tout notre sang doit-il subir votre colère ? L. B. *

* L'un ne vaut pas mieux que l'autre. On ne *subit* point la *colère*, un *sang* ne peut *sentir la colère* de quelqu'un.

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les dieux savent trop bien connaître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, serait un faible appui;
Fille d'OEdipe, il faut que je meure pour lui [1].
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte;
Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte [2],
C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains,
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?

---

[1] *Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.*

Louis Racine observe ici avec raison, que l'expression d'Antigone n'est pas juste, et qu'elle ne *meurt* point pour Œdipe qui est *mort*, mais à cause du crime d'Œdipe. L. B.

[2] *Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte.*

Pourquoi Antigone applique-t-elle la réponse de l'Oracle à Hémon? Il eût mieux valu qu'il s'en fît lui-même l'application: le dialogue eût offert une dispute généreuse, et donné à la scène un peu plus de chaleur. L. B.

Un si noble trépas flatte trop mon courage ;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense *,
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ?
Et n'est-ce pas assez du père et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres ;
Punissez-nous, grands dieux ; mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui,
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
Et les crimes du père, et l'amour de la fille ;
Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'OEdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi ! mon amour, madame ? et qu'a-t-il de funeste ?
Est-ce un crime d'aimer une beauté céleste ?
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée ;

---

* *He quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense.*

On dit bien, dans un sens absolu, *faire quelque faute* sans dire envers qui ; mais on ne dit point *faire quelque offense* sans dire à qui : le régime est ici indispensable, parce que l'offense suppose l'offensé.

C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée :
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens[1].
Que le ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi-bien, que ferais-je en ce commun naufrage?
Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ?
En vain les dieux voudraient différer mon trépas,
Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine[2];
Attendons.... Mais voici Polynice et la reine.

---

[1] *Ils seront criminels ou seront innocens.*

On lisait dans les premières éditions, à la suite de ce vers, les huit vers suivans :

« Aussi quand jusqu'à vous j'osai porter ma flamme,
» Vos yeux seuls imprimaient la terreur dans mon âme ;
» Et je craignais bien plus d'offenser vos appas,
» Que le courroux des dieux que je n'offensais pas.

ANTIGONE.

» Autant que votre amour, votre erreur est extrême,
» Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
» Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
» Hélas ! ils approuvaient ce qui fâchait les dieux.
» Que le ciel, etc. » L. B.

[2] *Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine.*

VARIANTE.

« Mais peut-être, en ce point, notre frayeur est vaine. » L. B.

SCÈNE II

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLYNICE.

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter[1] :
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter*.
J'espérais que du ciel la justice infinie
Voudrait se déclarer contre la tyrannie,

---

[1] *Madame, au nom des dieux, cessez de m'arréter.*

L'entrée de Polynice, dans le poète grec, ne ressemble en rien à celle-ci; il entre sur le théâtre l'épée à la main; il craint d'être surpris par son frère, et il ne remet son épée dans le fourreau que lorsque Jocaste le rassure. Cette défiance est une suite naturelle de la haine, qui fait le caractère des deux princes. L. B.

* *Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.*

Louis Racine veut justifier cette expression par l'ellipse qu'il suppose, *le traité de paix ne peut s'exécuter.* Il se trompe doublement, d'abord dans le fait; car il s'agit de conclure un traité de paix, et non pas de l'*exécuter;* ce qui est très-différent, puisqu'on ne peut *exécuter* un traité, que quand il a été conclu. De plus, en supposant même qu'il s'agît du traité de paix à *exécuter*, *exécuter la paix* ne vaudrait pas mieux, attendu que l'ellipse n'est admissible, que quand elle présente un sens unique et nécessaire. Or, *exécuter la paix*, s'il était français, pourrait signifier bien d'autres choses qu'*exècuter un traité.* Cette phrase est totalement vicieuse, et Louis Racine a eu tort de vouloir l'excuser.

Et que, lassé de voir répandre tant de sang[1],
Il rendrait à chacun son légitime rang;
Mais puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente[2],
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,

---

[1] *Et que, lassé de voir répandre tant de sang.*

VARIANTE.

« Et que, lassé de voir tant répandre de sang. » L. B.

[2] *D'un fier usurpateur ministre violente.*

Ministre est toujours du masculin, comme *poète*, *auteur*, *peintre*. L. B. *

* C'est l'usage général, il est vrai. Cependant je serais de l'avis de Louis Racine, qui croit que *ministre*, en poésie, peut avoir un féminin, comme en latin, *ministra*. *Enfant* est aussi par lui-même du masculin pour les deux sexes, et cependant on dit *une jeune enfant*, *une belle enfant*, *une aimable enfant*. Je ne me ferais aucun scrupule d'écrire de même, en parlant d'une femme, *cette aimable auteur*. On dit populairement *peintresse*, qui ne vaut pas mieux qu'*autrice*. Ces mots répugnent au féminin, et alors il vaut mieux les reporter sur le pronom; car la désignation du genre est nécessaire, et puisqu'on dit bien *une femme auteur*, pourquoi le pronom féminin n'irait-il pas aussi bien que le mot même de femme? Il faut venir, autant qu'on le peut, avec l'aide de l'analogie, au secours de l'usage quand il est insuffisant.

Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance:
De ses inimitiés rien n'arrête le cours;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, madame, à se choisir un maître?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes:

De ce titre odieux mes droits me sont garans [1];
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Etéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous [2].

---

[1] *De ce titre odieux mes droits me sont garans.*

Cette façon de parler est très-défectueuse, et il y a une grande différence entre *garantir une chose* et *être garant de quelque chose.* En un mot, ce vers présente un sens directement opposé à la pensée de l'auteur. L. B. *

* La faute est évidente ; mais le commentateur, en remarquant le contre-sens, en fait un tout aussi grossier. Il n'y a nulle différence entre *garantir une chose* et *en être garant ;* mais ce qui est très-différent, c'est d'*être garant d'une chose* ou de *garantir de quelque chose.* Être *garant d'une chose*, c'est l'assurer ; *en garantir*, c'est *en mettre à l'abri. Je vous suis garant de sa haine* veut dire, *je vous assure de sa haine. Je vous garantis de sa haine* veut dire, *je vous mets à l'abri de sa haine.*

[2] *Il est aimé de tous.*

Dans *Rotrou*, Jocaste tâche de dissuader Polynice de prétendre au trône de Thèbes par des raisons semblables.

Mais quoi, son règne plaît ; le vôtre est redouté.

POLYNICE.

Il a gagné les cœurs ; *et moi, moins populaire,*
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.

Polynice n'y est pas plus intéressant que dans Racine, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être pour émouvoir le spectateur, tel qu'il est dans Euripide, entraîné dans le crime malgré lui, et par-là plus malheureux que coupable. L. B.

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime *,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir ;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfere un traître :
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.
Mais je croirais trahir la majesté des rois,
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous lassez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang, moi, de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère :
Le cruel pour vous seule avait de l'amitié.

---

* *C'est un tyran qu'on aime*, etc.

Ce morceau est véritablement beau : il est d'une égale force de pensée et d'expression. Pas une faute, pas un mot de trop. Ce couplet tragique est absolument dans le goût de Corneille quand il écrit bien, et en aucun tems Racine ne l'aurait mieux fait.

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrais-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang * ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang [1].
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avait tant de douceur,
Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère;
Il méconnaît sa sœur, il méprise sa mère;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connais toujours, et suis toujours le même.

---

* *A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang.*

On a un *rang* dans le cœur de quelqu'un, et on a place dans sa mémoire.

[1] *Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.*

VARIANTE.

« Et son cœur n'aime plus qu'à répandre du sang. » L. B.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLYNICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère,
Que de lui faire enfin cette injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain [1] ?....
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage.
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point [2] ;
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me serait un supplice
S'il en devait coûter le sceptre à Polynice ;
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,

---

[1] *Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?*

On lisait dans les premières éditions :

« Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de moins inhumain. » L. B.

[2] *Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point.*

Des *pleurs* ne peuvent être *perfides*. L. B. *

* Pourquoi donc ? Assurément *des pleurs* peuvent être *perfides*, *trompeurs*, *hypocrites*, etc., comme ils peuvent être *sincères*, *véritables*, etc. : il n'y a point de métonymie plus commune ni plus autorisée.

C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-tems.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie,
Et donnez-nous le tems de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grâce légère
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter?
Quoi! [1] ce jour tout entier n'est-il pas de la trève?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas [2].

---

[1] *Quoi! ce jour tout entier n'est-il pas de la trève?*

Racine avait mis d'abord :

« Ce jour-ci tout entier n'est-il pas de la trève ? » L. B.

[2] *Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.*

Il faut absolument, quoiqu'en dise Louis Racine, *et vous ne le voulez pas*. L. B. *

* Il était à propos de dire pourquoi; car il n'y a point d'étranger qui n'entende dire à tout moment dans la conversation, *il ne veut pas*, pour *il ne le veut pas*. Louis Racine avoue qu'il y a une faute, en disant que la vivacité de la poésie rend *cette faute* excusable. On doit dire à Louis Racine et aux étrangers : C'est précisément la poésie et le style soutenu qui interdisent cette ellipse, comme étant du langage familier. « Tous les jours je dis à cet enfant d'étudier,

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas, comme vous, inflexible :
Aux larmes de sa mère il a paru sensible;
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.
Vous l'appelez cruel [1], vous l'êtes plus que lui.

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse; et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la princesse et la reine :
Accordez tout ce jour à leur pressant désir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère,
De dire que sans vous la paix se pouvait faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat? Son ame est tout émue.

SCÈNE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, UN SOLDAT.

UN SOLDAT, *à Polynice.*

Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue :

---

et *il ne veut pas.* » Toutes les phrases de ce genre sont permises dans la conversation, et c'est parce qu'elles y reviennent à tout moment, que le style noble les exclut.

[1] *Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui.*

VARIANTE.

« Vous l'appelez tyran, vous l'êtes plus que lui. » L. B.

Créon et les Thébains, par ordre de leur roi [1],
Attaquent votre armée et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE.

Ah! les traîtres! Allons, Hémon, il faut sortir.
(*à la reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole :
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polynice! mon fils!... Mais il ne m'entend plus :
Aussi-bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.

---

[1] *Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue,*
Créon et les Thébains par ordre de leur roi.

On lisait dans les premières éditions :

« Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue,
» Et les Thébains conduits par Créon et leur roi. »

Polynice est pressé par Jocaste, par Antigone et par Hémon : on espère, on croit que ce prince ébranlé ne pourra résister aux larmes de sa mère; on attend sa réponse, mais il survient un acteur qui annonce que la trève est rompue, et que le signal du combat est donné; ainsi Polynice est obligé d'aller combattre, sans manquer aux égards et à la décence. Voilà de ces surprises qui font au théâtre tant de plaisir au spectateur. L. B. *

* L'incident est bien ménagé; mais la louange est ici assez exagérée.

Chère Antigone, allez, courez à ce barbare [1] :
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne [2], et je n'y puis courir ;
Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

---

1 *Allez, courez à ce barbare.*

Il est fort étonnant que Polynice, qui est la victime de l'usurpation et de l'infidélité d'Étéocle, essuie de la part de sa mère et de sa sœur des qualifications *aussi* peu méritées. L. B. *

* Le mot *barbare* est ici déplacé, quoique l'on sente bien dans quel sens Jocaste l'emploie. Au lieu de *qualifications aussi peu méritées*, lisez *si peu méritées*. *Aussi* ne s'emploie que relativement, comme en latin *æquè ac*. Cette faute est légère : on ne la remarque ici que parce qu'elle est fort commune.

2 *La force m'abandonne.*

VARIANTE.

« Le courage me manque. » L. B.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, va-t'en voir ce funeste spectacle ;
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti. [1]

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animait son courage ;
Une héroïque ardeur brillait sur son visage ;
Mais vous devez, madame, espérer jusqu'au bout. [2]

---

[1] *On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.*

Racine a voulu sans doute, par ce vers, préparer le spectateur au sacrifice que Ménécée va faire en s'immolant pour la patrie. L. B. *

* Cela serait vrai tout au plus des deux vers qui suivent ; mais dans ces mots, *Ménécée est sorti*, voir *une préparation au sacrifice qu'il va faire en s'immolant*, c'est voir loin.

[2] *Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.*

Jusqu'au bout, expression familière. L. B. **

** Cela dépend de la manière dont elle est placée. Elle est

JOCASTE.

Va tout voir, Chère Olympe, et me viens dire tout;
Éclaircis promptement ma triste inquiétude. [1]

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE.

Va : je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis. [2]

---

familière dans ce vers; l'est-elle dans celui-ci?

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse !.....

Phèdre.

C'est au goût seul à distinguer ces légères nuances, et le goût défend en même tems d'analyser de petites choses qui ne doivent être que senties.

[1] *Éclaircis promptement ma triste inquiétude.*

Cela n'est pas français : on dit *éclaircir* un doute, et calmer une *inquiétude*. L. B.

[2] *Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.*

On lisait dans les premières éditions :

« Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis. »

Ces *ennuis*, qui restent avec Jocaste, présentent une image fausse et de mauvais goût. L. B. *

* Il n'y a d'*image* d'aucune espèce dans ces *ennuis*, mais une idée froidement et puérilement recherchée. Observez encore (ce qu'il ne fallait pas omettre pour l'instruction) que dans ce vers,

Si toutefois on *peut l'être*.....

il n'y a point de césure, parce que la phrase et l'oreille ne peuvent

SCÈNE II.

JOCASTE *seule.*

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O ciel, que tes rigueurs seraient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accablait les coupables!
Et que tes châtimens paraissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme [1]

---

s'arrêter entre ces deux mots, *peut l'être*. Cette faute contre les premiers élémens de la versification, et déjà très-rare à l'époque des *Frères ennemis*, devait être remarquée, ne fût-ce que pour faire voir avec quelle négligence l'auteur écrivit ce premier ouvrage, et avec quelle négligence d'une autre espèce il le laissa réimprimer si souvent sans corriger de pareilles fautes.

[1] *Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme.*

L'expression de *jour infâme* est incorrecte. En général, le mot d'*infâme* ne peut entrer dans des vers nobles, si ce n'est de cette manière : *infâme ravisseur*. *Infâme* est pour les personnes, et non pour les choses. L. B. *

* *Jour infâme* est une expression impropre, parce qu'il n'y eut en effet que du malheur et nulle *infamie* dans le mariage de Jocaste. *Infâme* se dit de tout ce qui est déshonorant et déshonoré, des choses comme des personnes. Quoi! l'on ne dirait pas dans la

Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts,
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers :
Et toutefois, ô dieux, un crime involontaire
Devait-il attirer toute votre colère?
Le connaissais-je hélas! ce fils infortuné?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené. [1]
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas;
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas! [2]

---

poésie la plus noble, un *infâme* complot, une *infâme* perfidie, un *infâme* artifice, un supplice *infâme*, etc., etc.?

Dont l'*infâme* avarice est la suprême loi.

Alzire.

A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un *infâme* trépas l'instrument exécrable.

Esther.

[1] *Le connaissais-je, hélas! ce fils infortuné?*
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.

VARIANTE.

« Le connaissais-je, hélas! ce fils infortuné,
» Lorsque dedans mes bras vous l'avez amené? » L. B.

[2] *Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas;*
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas.

Pensée très-belle et en même tems très-juste, à ne consulter

Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire, après, d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

---

que la théologie païenne. Ce vers a depuis été imité par M. de Voltaire dans *Œdipe :*

Impitoyables dieux ! mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !

Ce monologue, comme le remarque Louis Racine, est digne de l'auteur de *Phèdre*. L. B. *

* *Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas,*
n'est point une *très-belle pensée ;* c'est un sentiment naturel et juste. On ne sait ce que veulent dire ces mots : *à ne consulter que la théologie païenne*. Il semblerait que quelqu'autre *théologie* justifiât cette absurde fatalité, qui nécessite à la fois le crime et la punition. Mais ces rêveries n'ont jamais existé que dans la *mythologie païenne*, et c'est au contraire *à ne consulter* que le bon sens, que les reproches que Jocaste adresse aux dieux sont parfaitement justes.

Impitoyables dieux ! mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !

peut être une imitation, si l'on peut appeler ainsi une idée qui se présente d'elle-même à tout moment dans le sujet d'Œdipe ; mais les vers de Voltaire sont ici bien supérieurs à ceux de l'auteur de *la Thébaïde*. L'on peut pardonner à l'amour filial ce que dit Louis Racine de ce monologue, *qu'il est digne de l'auteur de Phèdre ;* mais le commentateur qui approuve ce jugement n'a pas la même excuse ; car ce monologue n'est guères qu'une déclamation en vers médiocres et souvent mauvais. On ne dit point *sur le bord du*

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien ! en est-ce fait? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ? [1]
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah ! madame ! en effet
L'oracle est accompli, le ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi ! mes deux fils sont morts ?

---

crime. *Afin d'en faire après* est intolérable, et blesse également le goût, l'oreille et la langue. *Après* est une préposition et non pas un adverbe, si ce n'est dans quelques phrases du style familier. *Des criminels à qui le crime est doux* ne vaut pas mieux : la pensée est obscure, le vers dur et plat, etc.

1 *L'un ou l'autre perfide*
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?

Pour qui ce *parricide* est-il *noble ?* Serait-ce par ironie que Jocaste parlerait ainsi ? Cette figure ne convient point ici dans la bouche d'une mère affligée. L. B. *

* Il n'y a pas de doute sur l'*ironie*, et le doute du commentateur n'est pas moins déplacé que l'*ironie*. Mais il est bon d'observer que *l'un ou l'autre perfide* n'est pas français. *L'un ou l'autre* ne peut se joindre qu'à un substantif.

ANTIGONE.

Un autre sang, madame,
Rend la paix à l'état et le calme à votre ame;
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé. [1]
Je courais pour fléchir Hémon et Polynice;
Ils étaient déjà loin avant que je sortisse:

---

[1] *Un sang digne des rois dont il est découlé,*
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé.

Racine avait d'abord mis :

« Un sang digne des rois dont il est découlé,
« Pour l'état et pour nous s'est lui-même immolé. »

C'est peut-être la première fois que *découler* est mis pour les personnes; il ne faut jamais l'employer que pour les choses, soit au propre, soit au figuré. L. B. *

* Cette remarque n'est pas fondée. Le vers critiqué est très-vicieux; mais la critique porte à faux. Il ne s'agit point ici de l'application du mot *découler* aux choses ou aux personnes, et il est ridicule de dire que les *personnes* ne *découlent* point. Racine n'a point commis cette faute, trop grossière même pour avoir jamais été commise. Il a conservé le rapport exact de la figure dans les deux termes correspondans, *sang* et *découler*. Mais ces mots, *est découlé*, sont un solécisme, parce que le verbe *découler* n'a point de participe. On dit, soit au propre, soit au figuré, qu'une chose est *écoulée*; l'*eau est écoulée*, l'*heure est écoulée*; mais on ne peut dire *est découlée*, puisque le participe *découlé, découlée*, n'existe pas. Si l'usage l'a refusé au verbe *découler*, on en trouvera la raison dans la logique des langues, qu'il serait trop long de développer ici : il suffit que l'usage ait fait loi.

Ils ne m'entendaient plus ; et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelaient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ;
Et moi je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardait, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçait d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon, [1]
De l'amour du pays montrant son ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains :

---

[1] *Et trop indigne aussi d'être fils de Créon.*

Indigne est pris ici en bonne part, mais il ne peut être employé qu'en mauvaise part. L. B. *

* Qu'*indigne* ne soit employé ordinairement qu'en mauvaise part, rien n'est plus vrai ; mais qu'il *ne puisse pas* être employé autrement, j'oserais en douter, et je n'en vois pas la raison. *Être digne* et *mériter*, qui sont la même chose, se prennent également en bonne et mauvaise part. *Être digne de louange, digne de blâme, mériter la mort, mériter le prix, la gloire ou la honte,* etc. Pourquoi donc *indigne* n'aurait-il pas le même privilége ? Le vers de Racine est parfaitement clair, parce que l'on connaît assez Créon et son fils pour ne pas se méprendre au sens du mot *indigne*, et c'est la seule condition que je croirais nécessaire pour employer ce mot en mauvaise part. Nous le trouverons encore dans Racine avec la même acception.

« Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains! »
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :
Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours ;
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
Par qui vous allez voir vos misères bornées.
Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
Qui, par l'ordre des dieux, doit être répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre. »
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ;
Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenait leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes ;
Et l'un et l'autre camps les voyant retirés,
Ont quitté le combat, et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant et l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô dieux! qu'après ce grand miracle
Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ?

Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée;
Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée, [1]

---

[1] *Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée.*

Il n'est pas inutile d'avertir ici pourquoi cette phrase, *les dieux sont trop payés du sang*, *etc.* est vicieuse, et ne rend nullement la pensée de l'auteur. Elle signifie en bon français : *les dieux ont reçu le prix du sang de Ménécée et au-delà*; et l'auteur veut dire : « ce que nous devions aux dieux a été *trop payé* par » le sang de Ménécée. » Ce qui l'a induit en erreur, c'est qu'en effet le verbe *payer*, quand il s'agit des choses, peut être suivi de la préposition *de*, dans les deux sens, soit pour exprimer la chose que l'on *paie*, soit pour exprimer la chose avec laquelle on *paie*. *Je l'ai payé de ses bienfaits*, pour dire, *je lui ai payé la valeur de ses bienfaits. Il m'a payé d'ingratitude*, pour dire, *il m'a payé avec l'ingratitude. Il a été payé de ses services*, pour dire, *il a reçu le prix de ses services. Il a été payé de mon argent*, pour dire, *il a été payé avec mon argent.* Mais quand ce verbe est suivi de la particule *du*, alors il signifie toujours *recevoir la valeur de*, *etc*. *Être payé du tems qu'on a employé : être payé du zèle qu'on a montré.* Il n'y a d'exception que pour les mots qui expriment les valeurs en numéraire ou en nature, et alors *du* est le synonyme de *sur*, comme dans ces phrases : *j'ai été payé*

Et le sang d'un héros, auprès des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels. [1]

JOCASTE.

Connaissez mieux du ciel la vengeance fatale.
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle : [2]
Mais, hélas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils ; il veut que je le voie :

---

du trésor public : je le paierai du produit de mes terres ; de cette vente, de mes bois, etc. ; ce qui signifie *sur le trésor, sur le produit, etc.*

[1] *Vaut seul plus que celui de mille criminels.*

Racine a supprimé ici les quatre vers suivans :

« Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
» De deux camps animés d'une égale furie ;
» Et si de tant de sang ils n'étaient point lassés,
» A leur bouillante rage ils les auraient laissés ». L. B.

[2] *Toujours à ma douleur il met quelque intervalle.*

Ces plaintes ont quelque chose de semblable à ce que dit Camille dans *les Horaces* :

Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens, etc. L. B.

Mais, hélas ! [1] combien cher me vend-il cette joie !
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte, et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère ;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle. [2]
Polynice endurci n'écoute que ses droits ;

---

[1] *Mais, hélas ! combien cher me vend-il cette joie !*

On trouve dans les premières éditions :

« Mais combien chèrement me vend-il cette joie ! » L. B.*

* Cette phrase est incorrecte ; il faut dire : *Combien il me vend cher cette joie ! Cher* ne peut pas se séparer de *vendre*, parce que *vendre cher* est ce qu'on appelle une phrase faite. Ainsi le mot *combien* tombe sur le mot *vendre*, et signifie seulement qu'*il me vend cher.*

[2] *La haine de mes fils est un trop grand obstacle.*

Les quatre vers suivans ne se trouvent que dans les premières éditions :

« En vain tous les mortels s'épuiseraient le flanc,
» Ils se veulent baigner dedans leur propre sang.
» Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse :
» L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice ». L. B.

Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix ;
Oui, du lâche Créon ! Cette ame intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée:
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidèle père....

ANTIGONE.

Ah ! le voici, madame, avec le roi mon frère.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé, [1]

---

[1] *Ont insensiblement tout le corps ébranlé.*

Tout le corps ébranlé, pour *ébranlé tout le corps*, inversion dure et forcée. L. B. *

* Ces inversions n'étaient pas encore tout-à-fait passées de mode. C'est depuis que Boileau et Racine eurent écrit, qu'elles ne reparurent plus dans le style soutenu. Elles sont encore admises dans la poésie badine ; mais il y faut beaucoup de discernement et de discrétion.

Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute allait être cruelle,
Et son évènement vidait notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
De tous les combattans [1] a retenu le bras.
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des dieux la réponse fatale;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement,
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre:
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang;
Il ne faut que cesser de haïr votre frère;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O dieux! aimer un frère, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

---

[1] *De tous les combattans a retenu le bras.*

Racine a substitué ce vers au suivant:

« Des Thébains et des Grecs a retenu le bras ». L. B.

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous ;
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie :
La gloire bien souvent nous porte à la haïr ;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les dieux voulaient son sang ; et ce prince, sans crime,
Ne pouvait à l'état refuser sa victime ;
Mais ce même pays, qui demandait son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure :
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure ;
Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON.

Ah ! Ménécée est mort, le ciel n'en veut point d'autre :
Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre ; [1]
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi ! même Créon pour la paix se déclare ?

---

[1] *Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre.*

VARIANTE.

« Faites servir son sang, sans y joindre le vôtre ». L. B.

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé :
Mon fils est mort, seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON.

Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême ?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même ;
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah ! dans ses ennemis
Je trouve votre frère, et je trouve mon fils !
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un fils, pour en venger un autre ?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré ;
Serai-je sacrilége, ou bien dénaturé ?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révère ?
Serai-je parricide, afin d'être bon père ?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce serait me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerai si ce fils que je plains
Assure par sa mort le repos des Thébains.
Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ;

Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu;
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
Que Thèbes se rassure après ce grand effort:
Puisqu'il change votre ame, il changera son sort.
La paix dès ce moment n'est plus désespérée;
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis:
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils. [1]
(*à Étéocle.*)
Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une mère, et consolez Créon;
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être;
Il demande surtout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

---

[1] *Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.*

Quel est ce *vainqueur de Créon?* c'est sans doute Ménécée. Mais ce sens ne se présente point à l'esprit; rien n'est plus éloigné de la manière ordinaire de Racine, dont le principal mérite est d'exprimer ses idées avec la plus grande clarté. L. B.

SCÈNE V.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, ATTALE.

ATTALE, *à Étéocle.*

Polynice, seigneur, demande une entrevue;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,[1]
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.

---

[1] *Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,*
Ou d'attendre en son camp.

Il y avait d'abord :

« On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage aussi
» De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

» Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente ». L. B.

Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais. *
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous même,
Et lui promettez tout, hormis le diadème.

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien :
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire ;
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher. [1]

---

* *Ce jour la doit conclure ou la rompre à jamais.*

L'exactitude grammaticale demanderait que la phrase fût construite de l'une de ces deux manières : *Ce jour la doit conclure ou rompre à jamais : ce jour doit la conclure ou la rompre à jamais.*

[1] *Allons donc le chercher.*

Étéocle ne conserve point ici son caractère. Qu'il *consente à voir* Polynice, c'est déjà beaucoup ; mais qu'il se détermine *à aller le chercher*, c'est un peu trop. L. B. *

* La critique du commentateur prouve qu'il n'a point compris

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

Hé bien! madame, hé bien! qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne!
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse; et cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone,
Aussi-bien que mon cœur dédaignera le trône;

---

le sens de ces mots, *allons donc le chercher.* Ils sont d'un homme qui ne cherche que l'occasion de vider sa querelle tête à tête avec son frère. Jocaste ne s'y trompe pas; elle veut être présente à l'entrevue, et c'est pour cela qu'elle s'écrie :

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

Ces paroles auraient dû éclairer le commentateur.

Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admirerait un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare ! [1]

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins?

ATTALE.

Oui, je le crois, seigneur, quand j'y pensais le moins;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime [2]
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.

---

[1] *Eh! qui n'admirerait un changement si rare?*
Créon même, Créon pour la paix se déclare!

Racine faisait dire à Attale, dans les premières éditions :

« Et qui n'admirerait un changement si rare,
» De voir que ce grand cœur à la paix se déclare? » L. B.

[2] *J'admire à tous momens cet effort magnanime,*
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait du plus beau.

Il n'est pas naturel que Créon confie ses projets ambitieux à un homme, qui le loue de n'en pas avoir.

C'est encore une imitation des défauts de Corneille, qui tombe souvent dans cette faute, comme on le voit dans le rôle de Cléopâtre et dans beaucoup d'autres. L. B.

Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah ! sans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort. [1]
Quoi ! je négligerais le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrais la défense !
De la mort de mon fils Polynice est l'auteur,
Et moi je deviendrais son lâche protecteur !
Quand je renoncerais à cette haine extrême,
Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème ?
Non, non : tu me verras d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères ;
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux, [2]
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.

---

[1] *Ah! sans doute, qui peut, d'un généreux effort,*
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.

Les vers suivans se trouvent dans quelques éditions :

« Et j'abandonnerais avec bien moins de peine
» Le soin de mon salut, que celui de ma haine.
» J'assurerai ma gloire en courant au trépas.
» Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas.
» Quoi, je négligerais, etc. ». L. B.

[2] *Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,*
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.

Surtout depuis deux ans, ce noble soin m'inspire ;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire :
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;
Je lui fis refuser le trône à Polynice. [1]
Tu sais que je pensais dès-lors à m'y placer ;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser. [2]

ATTALE.

Mais, seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux, [3]

VARIANTE.

« Tout mon sang me conduit au rang de mes aïeux,
» Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux ». L. B.

[1] *Je lui fis refuser le trône à Polynice.*

Racine avait dit d'abord :

« Je lui fis refuser l'empire à Polynice ».

[2] *Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.*

On lisait dans les premières éditions :

« Et je le mis au trône, afin de l'en chasser. » L. B.

[3] *Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,*
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ?

On trouve dans quelques éditions :

« Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
» Pourquoi, par vos conseils s'embrassent-ils tous deux ? » L. B.

Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux?

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle :
Il s'arme contre moi de mon propre dessein ;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumait, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polynice ;
Les deux frères par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trève,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat ; et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils ; et je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis.
Il m'en coûterait trop, s'il m'en coûtait deux fils.
Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante ;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines ;
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir :
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement rallentit leur colère :

Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi, [1]
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient :
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser. [2]

ATTALE.

Vous n'avez plus, seigneur, à craindre que vous-même :
On porte ses remords avec le diadème.

---

[1] *Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi.*

VARIANTE.

« Quelque haine qu'on ait pour un fier ennemi ». L. B.

[2] *Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient ;*
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

Racine, dans *Britannicus*, s'est servi de ce tour. Néron dit :
« *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer* ».

On sent combien ce dernier vers est plus juste et plus naturel. L. B. *

* Ce dernier vers est très-beau, et l'autre est très-mauvais. *En voulant s'embrasser* est une expression absolument fausse ; car les deux frères, même en consentant à se voir, sont bien loin de *vouloir s'embrasser*. Il n'est donc pas vrai que Racine se soit servi *de ce tour* dans *Britannicus*. Il s'est servi d'une idée qu'il avait mal employée d'abord, et d'une image qu'il a mieux placée et mieux rendue.

CRÉON.

Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins ;
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une ame possédée,
De tout le tems passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche :
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre;
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrais bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connais Polynice et son humeur altière; [1]
Je sais bien que sa haine est encor toute entière;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
Et pour moi je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais:
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul seul que je hais. [2]

---

[1] *Je connais Polynice, et son humeur altière.*

VARIANTE.

« Je sais que Polynice est d'une humeur altière ». L. B.

[2] *Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.*

Étéocle peint ici à grands traits la haine qu'il ressent pour

Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée;
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle est née avec nous; et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
Que dis-je? Nous l'étions avant notre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux! [1]
Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau, [2]
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On dirait que le ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste;
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour

---

son frère. Ce développement de caractère est très-heureux. Louis Racine a raison de dire : *Une pièce où la haine est représentée avec des couleurs si fortes et si vraies, annonçait un peintre des passions.* L. B.

[1] *Triste et fatal effet d'un sang incestueux!*

Ce vers et les trois suivans ne se trouvent pas dans les premières éditions. L. B.

[2] *Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,*
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.

VARIANTE.

« Nous le sommes au trône aussi-bien qu'au berceau,
» Et le serons peut-être encor dans le tombeau ». L. B.

Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue; [1]
Plus il approche, et plus il me semble odieux;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire: [2]
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisqu'enfin mon cœur ne saurait se trahir,
Je veux qu'il me déteste, afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,

---

[1] *Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.*
Plus il approche, et plus il me semble odieux.

Il y avait d'abord:

« Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
» Plus il approche, et plus il allume ses feux. » L. B.

[2] *J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire.*

Me quittât l'empire n'est pas exact; le verbe *quitter* ne comporte point deux cas *. Racine aurait pu mettre:

« J'aurais même regret qu'il me cédât l'empire ».

A cela près, les vers suivans nous paraissent fort beaux, et peignent très-bien le caractère d'Étéocle. L. B.

* Lisez deux *régimes*; car un verbe n'a point de *cas*.

Et que toujours son cœur aspire au diadème ;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner ;
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON.

Domptez-le donc, seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible ;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes ;
Et si je demandais qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse
S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice. [2]
Qu'on ne vous vienne plus vanter un bien si doux ;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.

---

[2] *S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.*

Racine a fait ici quelques changemens. On lisait dans les premières éditions :

« La paix est trop cruelle avecque Polynice :
» Sa présence aigrirait les charmes les plus doux ;
» Et la guerre, seigneur, nous plaît avecque vous.
» La rage d'un tyran est une affreuse guerre :
» Tout ce qui lui déplaît, il le porte par terre ;
» Du plus beau de leur sang il prive les états,
» Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.
» Tout le peuple, etc. ». L. B.

Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche ;
Ne le soumettez pas à ce prince farouche :
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi ;
Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
Cependant écoutez le prince votre frère,
Et s'il se peut, seigneur, cachez votre colère ;
Feignez..... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Oui, seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine ;
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous[1]

CRÉON (*à part*).

Ah ! le voici. Fortune, achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage

---

[1] *Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !*

Ce trait caractérise merveilleusement la haine. L. B.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, CRÉON.

JOCASTE.

Me voici donc tantôt * au comble de mes vœux, [1]

---

* *Tantôt* se disait encore alors, en style soutenu, pour *bientôt*. Il ne s'emploie plus dans ce sens que familièrement, en parlant d'une chose, qui se passera dans le jour: *vous viendrez tantôt*. Il se dit aussi pour énoncer ce qui a eu lieu dans la journée: *vous m'avez dit tantôt*, et en ce dernier sens il entre quelquefois dans la poésie noble.

[1] *Me voici donc tantôt au comble de mes vœux.*

Cette scène, imitée d'Euripide, de Sénèque et de Rotrou, mais bien supérieure à tout ce qui lui a servi de modèle, est sans contredit la plus belle de cette pièce. Que la haine des deux frères contraste bien avec la tendresse de Jocaste ! Les acteurs disent naturellement et avec vérité dans cette scène tout ce qu'ils doivent dire.

L'entrevue des deux frères, qui se trouve au commencement des *Phéniciennes* d'Euripide, est ici beaucoup mieux placée, puisqu'au lieu de servir à la réconciliation des deux frères, ils ne se séparent que pour voler au combat. L. B. *

* Cette scène est en effet la plus passable de la pièce ; c'est la scène du sujet. Il y a des beautés ; mais on ne saurait dire qu'elle est *belle ;* elle est trop défectueuse dans l'ordonnance, et trop vicieuse dans la diction. C'est la seule à peu près dont le fond pût être tragique, dans le mauvais plan de l'auteur ; mais je

Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.

---

suis fort loin de penser avec le commentateur, ni avec Louis Racine qu'il copie le plus souvent, qu'elle soit *bien supérieure* à celle d'Euripide : celle-ci me paraît au contraire bien mieux traitée. A quelques vers près où l'on retrouve le ton sentencieux trop fréquent dans le poète grec, le dialogue en est d'une vivacité et d'une énergie également admirables. Elle se termine d'une manière très-pathétique, et les adieux de Polynice, qu'il plaît au commentateur de regarder comme étrangers au ton du théâtre français, y feraient un aussi bel effet que sur celui d'Athènes. Il s'en faut de beaucoup que l'auteur des *Frères ennemis* ait conçu cette scène aussi heureusement. Le commentateur, lui-même avoue, et toujours d'après Louis Racine, qui pour cette fois a raison, que la fin est *languissante ;* mais il ne dit pas à quoi tient surtout ce défaut, qui est assez grave ; c'est que Jocaste, le plus intéressant des personnages dans cette scène, commence par le pathétique et finit par le raisonnement, au lieu que, dans l'ordre naturel, ses efforts auraient dû augmenter en proportion de la résistance qu'on lui oppose, et amener à la fin les plus grands traits de sentiment. Un autre défaut de la scène, qui est aussi celui de toute la pièce, c'est de n'avoir marqué aucune nuance qui distinguât le caractère de chacun des deux frères. Racine, qui depuis a si bien profité de ses modeles et qui les a tant surpassés, aurait dû apprendre d'Euripide à différencier les deux personnages en concurrence. c'est un des mérites du poète grec le plus remarquable dans le rôle de Polynice, qui est plein de traits de sensibilité les plus heureux et les mieux placés. Quel moment, entre autres, que celui où il demande la permission d'embrasser son frère, ses sœurs, avant de se retirer ! Et combien la dureté des refus d'Etéocle justifie, autant qu'il est possible, l'indignation de Polynice, qui ne propose le combat singulier que dans ce moment où il est le plus

Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,

---

excusable, parce qu'il est poussé à bout et hors de lui-même! C'est-là vraiment de l'art dramatique, et Racine alors ne paraît avoir connu ni cet art ni ses modèles.

Enfin, cette scène est défigurée par un grand nombre de fautes de diction inexcusables, et qui vont jusqu'au ridicule. Puisque le commentateur a cru devoir en remarquer de beaucoup moins choquantes, comment n'a-t-il rien dit de vers tels que ceux que je vais citer, particulièrement pour faire voir qu'un commentaire complet sur le style d'une pièce si mal écrite eût été déplacé.

JOCASTE.

Commencez Polynice, embrassez votre frère,
Et montrez.....

ÉTÉOCLE.

Hé! madame, à quoi bon ce mystère?

Ce mystère est intolérable. Une impropriété de termes si grossière est pire que tous les solécismes. Il n'y a rien là qui ressemble le moins du monde à un *mystère.*

Tous ces embrassemens ne sont *guère à propos.*
Qu'il parle, qu'il s'explique, *et nous laisse en repos.*

Guère à propos..... Nous laisse en repos. Quelle platitude!

L'injustice me plaît, pourvu que je *t'en chasse.*

Cela signifie, dans la construction française, *pourvu que je te chasse de l'injustice*, le mot *en* se rapportant nécessairement au dernier substantif. On sent bien que dans le sens il s'agit du trône; mais la faute n'en est pas moins réelle. Et qu'est-ce que *l'injustice me plaît?* Quelle mauvaise affectation de perversité, encore plus sensible et plus révoltante dans cet étrange vers où Polynice dit, en parlant du peuple:

Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.

Dans ce même palais où vous prîtes naissance; [1]
Et moi, par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chère;

Le commentateur observe que *la permission n'est ni noble ni belle.* Je le crois; mais ambitionner cette permission est une ridicule extravagance, digne d'un mauvais rhéteur du seizième siècle. Il convient de faire sentir l'énormité de ces fautes où le jeune auteur fut entraîné par le contagieux exemple des défauts de Corneille, qui étaient encore à la mode, et qu'on a tâché d'y remettre encore de nos jours. Après l'*Alexandre*, Racine n'y retomba jamais.

Je vais te le porter au bout de ce fer *même*.

Porter un sceptre au bout d'un fer, et *au bout du fer même*: Quelle figure burlesque, et quelle cheville! Je n'irai pas plus loin: en voilà sans doute assez pour faire voir que l'auteur n'avait pas même encore assez étudié sa langue pour savoir rendre toujours sa pensée, témoin ce vers:

L'un ni l'autre ne veut *s'embrasser* le premier.

Il veut dire *aucun des deux ne veut le premier embrasser son frère*, et il dit en effet *ne veut s'embrasser lui-même.* Il y a bien d'autres contre-sens du même genre.

[1] *Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,*
Dans ce même palais où vous prîtes naissance.

Ce qui serait très-pathétique dans un autre sujet, cesse de l'être ici. Il y a de la mal-adresse à Jocaste de rappeler à ses fils le lieu de leur *naissance*, qu'ils ne doivent qu'à un crime.

« Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
» Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux. » L. B.

Et que chacun de vous reconnaisse son frère. [1]
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits;
Mais, pour mieux en juger, voyez-les de plus près.
Surtout que le sang parle et fasse son office.
Approchez, Étéocle; avancez, Polynice.... [2]
Hé quoi! loin d'approcher, vous reculez tous deux!
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux?
N'est-ce point que chacun, d'une ame irrésolue,

---

[1] *Commencez donc, mes fils, cette union si chère,*
Et que chacun de vous reconnaisse son frère.

Presque tout ce morceau est emprunté d'Euripide pour le fond, mais le poëte français a bien enchéri sur son modèle : on se plaira peut-être à les comparer :

Quittez, Étéocle, cet air farouche, retenez cette fureur toute prête à s'échapper; ce n'est point l'affreuse tête de la Gorgone, c'est un frère, c'est votre sang qui se présente à vous. Et vous, Polynice, tournez des regards plus doux sur votre frère. Hélas! que la nature se fasse entendre dans vos cœurs, et que la voix d'une mère vous excite à vous voir, à vous entendre et à vous parler avec plus de douceur. L. B.

[2] *Approchez, Étéocle; avancez, Polynice.....*

Ce vers a quelque ressemblance avec un passage de *la Thébaïde* de Sénèque. Ce poëte prodigue partout l'esprit et les images, mais la simplicité de Racine est assurément bien préférable. Voici la traduction du passage latin :

Attendez-vous, pour quitter vos armes, qu'une mère l'exige? N'aurez-vous pas un égal empressement à serrer vos mains entre les siennes? L. B.

Pour saluer son frère attend qu'il le salue;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier?
Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux; [1]
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage....
Quoi! vous n'en faites rien! C'est à vous d'avancer,
Et, venant de si loin, vous devez commencer; [2]

---

[1] *Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux.*

Sénèque fait dire de même à Jocaste dans *la Thébaïde :*

Vous pensez à vous faire une guerre où le plus grand avantage est de succomber.

Idée que Rotrou a renfermée dans ces vers :

> Quelle gloire, bon Dieu! ou plutôt quelle rage,
> A faillir le premier avec plus de courage!
> La valeur est honteuse en pareil différend,
> Et la gloire appartient à celui qui se rend. L. B.

[2] *Et, venant de si loin, vous devez commencer.*

Cette raison est frivole; d'ailleurs, Polynice ne *vient* pas *de si loin*, le camp des ennemis étant aux portes de la ville.

Sénèque fait tenir à Jocaste, dans la même situation, le même langage. Elle dit ailleurs, en parlant également à Polynice :

Puisque c'est vous, mon fils, qui êtes la première cause de la guerre, c'est à vous à vous désarmer le premier.

Commencez, Polynice, embrassez votre frère ;
Et montrez....

ÉTÉOCLE.

Hé, Madame! à quoi bon ce mystère?
Tous ces embrassemens ne sont guère à propos ;
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLINYCE.

Quoi! faut-il davantage expliquer mes pensées ?
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi :
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse. [1]

Les raisons d'Euripide sont plus naturelles :

Parlez le premier, Polynice, vous qui, comme vous le dites, ne seriez jamais venu à la tête d'une armée d'Argiens, si vous n'aviez pas à vous plaindre. L. B.

[1] *L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse.*

Étéocle, dans Euripide, dit à peu près la même chose, mais

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

Oh dieux! que je me vois cruellement déçue!
N'avais-je tant pressé cette fatale vue,
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah! mes fils, est-ce là comme on parle de paix?

---

avec des couleurs plus ménagées : *Équité tant qu'on voudra, je la respecte; mais si l'on peut jamais être injuste, il est beau de l'être pour régner.*

Étéocle, dans la pièce française, ne donne aucune raison plausible du refus qu'il fait de céder le trône à Polynice. Dans la pièce grecque, il s'efforce au moins de justifier sa conduite par des motifs spécieux, pris dans sa passion.

Quelle lâcheté serait-ce de devenir sujet, quand on s'est vu roi! Mais quelle honte de céder ce trône à un perfide, qui ose venir les armes à la main désoler sa patrie! Quel opprobre pour Thèbes et pour moi, si la crainte des lances argiennes me forçait de descendre du trône, pour y placer un vainqueur! Non, madame, ce n'était point à main armée que Polynice devait chercher à entrer en négociation avec moi; la raison, plus puissante qu'une armée, eût suffi. Qu'il habite cette terre, j'y consens; mais, qu'ayant donné la loi, je me rabaisse à la recevoir, qu'il ne l'espere pas. Employez donc, dit-il à Polynice, *le fer et la flamme; couvrez ces plaines de chars : je ne céderai point ma couronne.* Théâtre des Grecs, *tome 4. L. B.*

Quittez, au nom des dieux, ces tragiques pensées;
Ne renouvelez point vos discordes passées:
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance; *
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour;
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour:
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui, pour vous réunir, immolerais.... Hélas!
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas!
Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure;

---

* *Considérez ces lieux où vous prîtes naissance.*

C'est une répétition. Jocaste leur a déjà dit au commencement de la scène:

Dans ce même palais où vous prîtes naissance.

Je ne remarque cette faute, qui est légère, que pour avertir que le commentateur s'est trompé en jugeant « qu'il y a de la » mal-adresse à Jocaste *de* † rappeler à ses fils le lieu de leur » naissance, qu'ils ne doivent qu'à un crime. »

Ce scrupule est très-frivole. *Le crime de leur naissance* ne détruit en rien ce pouvoir si naturel qu'a sur tous les hommes le lieu où ils sont nés. Euripide n'a pas eu ce scrupule, et a bien connu ce pouvoir dont il a tiré des effets pathétiques.

† *N. B.* Il faut, pour la grammaire, *à rappeler.*

Ils ne connaissent plus la voix de la nature ! [1]

(*à Polynice.*)

Et vous, que je croyais plus doux et plus soumis...

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis....
Il ne saurait régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure. *
Le trône vous est dû, je n'en saurais douter;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner ?

---

[1] *Ils ne connaissent plus la voix de la nature.*

Racine a retranché ici les quatre vers suivans :

« La fière ambition qui règne dans leur cœur,
» N'écoute de conseils que ceux de la fureur ;
» Leur sang même infecté de sa funeste haleine,
» Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.
» Et vous, etc. » L. B.

* *Une extrême justice est souvent une injure.*

Voltaire, dans son *Œdipe*, a emprunté ce vers, mais en le perfectionnant.

Une extrême justice est une extrême injure.

C'est la traduction exacte et parfaite de cet ancien adage latin reçu dans la jurisprudence *Summum jus summa injuria.*

Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ? [1]
Thèbes avec raison craint le règne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province :
Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?
Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ? [2]

POLYNICE.

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être ;
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ;
Et c'est injustement que le peuple me craint. [3]

---

[1] *Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?*

On lisait dans les premières éditions :

« Est-ce dessus des morts que vous voulez régner ? » L. B.

[2] *Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ?*

Euripide met des raisons plus touchantes dans la bouche de Jocaste.

Si vous prenez Thèbes, dit-elle à Polynice (*et puisse le ciel écarter ce désastre !*) *quels trophées comptez-vous ériger ? A quels dieux offrirez-vous des sacrifices ? De quelle inscription vous servirez-vous ?* POLYNICE, DESTRUCTEUR DE THÈBES, CONSACRE AUX DIEUX CES BOUCLIERS ? *Ah ! mon fils, etc.*

[3] *J'ai honte des horreurs où je me vois contraint*, etc.

Sentiment pris dans Euripide : *Je prends*, dit Polynice, *les*

Mais il faut, en effet, soulager ma patrie ;
De ses gémissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours ;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse :
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien. [1]

---

dieux à témoin que c'est malgré moi que je combats contre ce qui m'est le plus cher. Racine avait mis d'abord :

« Si je suis violent, c'est que j'y suis contraint,
» Et c'est injustement que le peuple me craint ;
» Je ne me connais plus en ce malheur extrême ;
» En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même ;
» Tant que j'en suis dehors, je ne suis plus à moi ;
» Pour être vertueux, il faut que je sois roi, etc. » L. B.

[1] *Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.*

Il n'est pas dans les bienséances théâtrales, qu'Étéocle et Polynice se donnent un défi devant leur mère ; mais, dans ce sujet, tout doit être monstrueux ; tout doit sortir des règles établies par la nature. Dans Euripide, le défi se donne pareillement devant Jocaste, mais il s'annonce d'une manière plus vive.

POLYNICE.

Quel sera ton poste ?

ÉTÉOCLE.

Où tend cette question ?

POLYNICE.

Tu m'y trouveras.

ÉTÉOCLE.

Ah ! c'est tout mon désir.

JOCASTE.

Du sang de votre frère?

POLYNICE.

Oui, madame, du sien :

Polynice sort ensuite en implorant tous les dieux; ce que Racine a très-bien fait de ne pas imiter; car cette invocation, toute belle qu'elle est, ne serait pas dans nos mœurs. L. B. *

* J'ai déjà fait observer que cette invocation, conforme aux mœurs grecques, ne blesserait nullement les nôtres. Le commentateur ne se montre pas meilleur juge des *bienséances théâtrales*, quand il trouve mauvais qu'Étéocle et Polynice se donnent un défi devant leur mère. Non-seulement ce n'est point une faute, mais cela même était indispensablement nécessaire puisque sans ce défi l'objet de la scène était manqué. Euripide et Racine l'ont également senti. Il n'était nullement besoin, pour les justifier, de dire que, *dans ce sujet, tout doit être monstrueux; tout doit sortir des règles établies par la nature.* C'est là un abus des mots et un défaut de sens. Le sujet de *la Thébaïde* est atroce, et n'est point *monstrueux:* il n'y a de monstrueux, dans les arts d'imitation, que ce qui sort des vraisemblances morales. Or, il n'est nullement invraisemblable que deux frères ambitieux se disputent le trône, et se battent pour l'obtenir. Cette rage est sans doute contraire aux devoirs de la nature, mais non pas à la perversité humaine, que la tragédie doit représenter. Si l'auteur du commentaire a voulu parler de ces devoirs en disant que, dans cette pièce, *tout doit sortir des règles établies par la nature*, il a dit une vérité très-oiseuse, et de plus il s'est contredit lui-même, puisque ces paroles sont la justification du défi qu'il condamne. S'il a voulu parler des *règles de la nature théâtrale*, il a dit une fausseté; car, dans aucun cas, rien ne doit *sortir de ces règles.*

Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène;
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler :
A tout autre qu'à toi je craignais d'en parler;
Tout autre aurait voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein, [1] et l'accepte avec joie;
Créon sait là-dessus quel était mon désir :
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème;
Je te le vais porter au bout de ce fer même. [2]

---

[1] *J'accepte ton dessein.*

Il aurait fallu : *J'accepte le combat* ou *le défi*; car on *n'accepte* point un *dessein*, on *l'approuve*; d'ailleurs, le verbe *accepter* est répété trois fois en deux vers. L. B.

[2] *Je te le vais porter au bout de ce fer même.*

Après ce vers, les deux frères devraient sortir; Jocaste devrait les arrêter et s'opposer à leur fureur, en leur disant tout ce que la nature et sa situation peuvent inspirer de plus fort et de plus touchant. Mais Jocaste perd le tems à faire des jeux de mots, et loin que l'intérêt aille en croissant, cette scène finit par être un peu languissante. L. B.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein,
Et commencez par moi votre horrible dessein:
Ne considérez point que je suis votre mère,
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc:
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie;
Cet ennemi, sans moi, ne verrait pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et, sans être ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime:
Ou si le crime, enfin, vous plaît tant à chacun, [1]

---

[1] *Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun.*

Ceci paraît avoir été suggéré à Racine par un passage de *la Thébaïde* de Sénèque, où Jocaste s'écrie :

Si vous brûlez de commettre un crime, en voici un plus digne de votre audace. Frappez tous deux une mère, qui veut s'opposer à vos fureurs.

Rotrou a fait usage de la même pensée.

Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous :
Ce flanc dont vous sortez est en butte à vos coups.

Act. II, sc. 4. L. B.

Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi-bien, ce n'est point que l'amour vous retienne, [1]
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne;
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchais un moment de régner.
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère?

POLYNICE.

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère!

POLYNICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'hui
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître;
Qu'errant et vagabond je quitte mes États,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadème est-il le partage du crime?

---

[1] *Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne.*

VARIANTE.

« Aussi bien, ce n'est point que l'amitié vous tienne. » L. B.

Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?
Et cependant il règne, et je suis exilé !

JOCASTE.

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne.... [1]

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ? [2]

---

[1] *Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne.*

Dans la première édition, Hémon disait ce vers au lieu de Jocaste.

Racine corrigea ainsi ; il sentit bien que personne ne devait interrompre l'entretien de la mère et du fils, et que le moyen que ce vers contient, convenait beaucoup mieux dans la bouche de Jocaste, que dans celle d'Hémon. C'est dans Sénèque que Racine a pris cette idée : Rotrou en avait profité avant lui. L. B. *

* S'il ne convient pas qu'Hémon intervienne dans l'entretien de la mère et du fils, pourquoi est-il présent à cette entrevue, ainsi qu'Antigone et Créon ? Voilà la véritable inconvenance dramatique ; c'est que trois personnages aussi intéressés à l'action les uns que les autres, quoique différemment, soient tous trois muets dans une scène de cette importance et de cette étendue. Quoi ! une sœur, dans un pareil moment, n'a rien à dire à ses frères, ni un oncle à ses neveux, ni Hémon à ses cousins ! Euripide a fait beaucoup mieux : chez lui, personne n'est présent à l'entrevue des deux frères, que Jocaste et le chœur.

[2] *Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?*

Il faudrait nécessairement, *ce que le sang me donne ici*, ou *en ces lieux*. L. B.

En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place?
Non, non; sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère. [1]

POLYNICE.

Non, non; la différence est trop grande pour moi;
L'un me ferait esclave, et l'autre me fait roi.
Quoi! ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme!
D'un éclat si honteux je rougirais dans l'ame.
Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé?
Je ne règnerais pas si l'on ne m'eût aimé?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir;
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,

---

[1] *Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,*
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

C'était Hémon qui disait dans les premières éditions :

« Qu'on le tienne, seigneur, d'un beau-père ou d'un père,
» La main, etc. » L. B.

N'être point roi, madame, [1] ou l'être à juste titre;
Que le sang me couronne; ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage; [2]
Que votre bras tout seul fasse votre partage;
Et, dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;
Qu'un superbe laurier soit votre diadême.
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi! votre ambition serait-elle bornée
A régner tour-à-tour l'espace d'une année?

---

[1] *N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre.*

VARIANTE.

« Être roi, cher Hémon, et l'être à juste titre. » L. B.

[2] *Faites plus, tenez tout de votre grand courage.*

Racine a pris l'idée de ce morceau dans Sénèque et Rotrou :

Je sais qu'à votre front il faut une couronne,
Mais que loin de chez vous votre main vous la donne;
Faut-il qu'en un seul lieu vos desseins soient bornés,
Et ne saurais-je avoir deux enfans couronnés?
. . . .
Soumettez-vous les lieux que dore le Pactole;
Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérans;
Tenez tout de vous seul, et non de vos parens. L. B.

Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
La foudre l'environne aussi bien que le crime:
Votre père et les rois qui vous ont devancés, [1]

---

[1] *Votre père et les rois qui vous ont devancés,*
Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés.

Cette pensée est imitée de Sénèque. Jocaste dit à Polynice, que c'est un malheur de régner à Thèbes.

Croyez-en, lui dit-elle, *votre aïeul et votre père. Cadmus et toute sa race vous l'apprendront aussi. Nul d'eux n'a porté la couronne impunément, quoiqu'ils ne fussent pas des parjures.* Théâtre des Grecs, *tome* IV.

Rotrou, dans son *Antigone*, avait dit avant Racine :

Thèbes, vous le savez, est un fatal empire,
Et son trône est un lieu bien funeste à son roi;
Les exemples de *Laïe* et d'Œdipe en font foi. L. B.

Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés.

POLINICE.

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre, [1]
J'y monterais plutôt que de ramper à terre.

---

[1] *Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre.*

Ceci est imité de la belle scène d'Euripide, où se passe l'entrevue des deux frères.

Je ne déguiserai point ici mes sentimens, madame, dit Étéocle à Jocaste; *j'escaladerais le ciel, et je descendrais jusques aux entrailles de la terre, si je pouvais à ce prix conquérir la plus brillante des couronnes.* Théâtre des Grecs, *tome* IV.

Sénèque et plusieurs auteurs se sont servis de la même idée, mais l'ont rendue différemment.

Quinault, entr'autres, la tourne ainsi dans *Phaëton :*

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève,
Il est beau même d'en tomber.

Corneille, dans *Rodogune*, l'exprime d'une autre manière :

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir,
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir. L. B. *

* Les vers de Corneille et de Quinault, cités dans cette note, sont d'une grande beauté. Ce que dit Étéocle dans Euripide est fort sans être enflé; mais ces vers,

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterais, etc.....

sont une rodomontade espagnole, une métaphore de capitan; et quand on rapproche des choses si différentes, il ne faut pas les mettre sur la même ligne.

Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLYNICE.

Ah! ta chute, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux de ce haut rang te voulaient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire :
Ils ne savaient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être;
L'un des deux, tôt ou tard, se verrait renversé,
Et d'un autre soi-même on y serait pressé.
Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager ma couronne.

POLYNICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux!

Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie;
Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères:
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères;[1]
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse;
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse:
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.[2]

---

[1] *Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères.*

Racine a voulu dire : *Montrez, en commettant un fratricide, que c'est un inceste qui vous fit naître*; mais sa pensée n'est point exprimée clairement. Les deux vers suivans sont admirables. L. B.

[2] *Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.*

Jocaste se retire de même dans Sénèque et Rotrou. Elle nous semble bien pressée de se donner la mort. Cette catastrophe est bien mieux amenée dans Euripide. Jocaste apprend que ses deux fils viennent de s'égorger; elle court au champ de bataille, elle les y trouve encore vivans; elle y reçoit leurs derniers adieux, et tirant l'épée du corps d'Étéocle, elle se la plonge dans le sein. Le récit de Racine est très-beau; mais il le serait davantage,

SCÈNE IV.

ANTIGONE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, CRÉON, HÉMON.

ANTIGONE.

Madame.. O ciel ! que vois-je ! Hélas ! rien ne les touche !

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes.....

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat, choisissons quelque lieu,

POLYNICE.

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE.

Adieu, princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez ! Gardes, qu'on les retienne ;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne. [1]

---

s'il y avait ajouté ce morceau. *Mon père*, dit Louis Racine, *a profité de ce tableau dans* Andromaque ; *c'est ainsi qu'il fait mourir Hermione. L. B.*

[1] *Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.*

VARIANTE.

« Et n'obéissez pas à leur rage inhumaine. » L. B

C'est leur être cruel que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore :
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE *seule*.

A quoi te résous-tu, [1] princesse infortunée?
Ta mère vient de mourir dans tes bras;

---

[1] *A quoi te résous-tu ?*

C'est de Rotrou que Racine a pris l'idée de cette scène.

Les stances dans un monologue étaient alors à la mode : Corneille en avait fait usage dans le *Cid;* Racine suivit le torrent; *il avait même*, dit Louis Racine, *fait cette scène plus longue*, et par conséquent plus défectueuse ; mais il fut assez sage pour en retrancher plusieurs stances ; celle qui suit est la seule que nous ayons pu recouvrer. Nous avons cru devoir la rapporter à titre de morceau rare.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu caches d'égaremens!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans!
Que leurs chutes sont déplorables!
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux!

Lettre à M. Le Vasseur. *Recueil des Lettres de Racine*, p. 83.

L. B.

Ne saurais-tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc,
Et toi seule verses des larmes;
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle!
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? dois-je mourir?
Un amant me retient, une mère m'appelle;
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend:
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, Amour, mon ame fugitive;
Je reconnais la voix de mon vainqueur:
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive;
Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi,

Je ne vivrais pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle....
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, [1] c'en était déjà fait.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui courait et qui criait aux armes;
Et pour vous dire enfin d'où venait sa terreur,
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur. [2]

---

[1] *J'y suis courue en vain.*

On ne *court* point à un forfait; et d'ailleurs, quand on le dirait, il faudrait, *j'y ai couru.* L. B. *

* *As-tu vu ce forfait? — J'y ai couru*..... peut s'entendre en ce sens, *j'ai couru voir.* On ne court pas *à un forfait*; mais on dirait bien, *courir au crime. J'y suis courue* est un barbarisme.

[2] *Et pour vous dire enfin d'où venait sa terreur,*
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur.

Racine se sert ici d'un artifice *heureux*, dont Corneille, dans *les Horaces*, lui avait donné l'exemple. Olympe, qui n'avait vu que la moitié du combat, vient dire que Polynice est *vainqueur,*

On parle aussi d'Hémon : l'on dit que son courage
S'est efforcé long-tems de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime ;
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime:
Je l'avais conjuré d'empêcher ce forfait ;
Et s'il l'avait pu faire, Olympe, il l'aurait fait.
Mais, hélas ! leur fureur ne pouvait se contraindre ;
Dans des ruisseaux de sang elle voulait s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits ;
La mort seule entre vous pouvait mettre la paix.
Le trône pour vous deux avait trop peu de place ;
Il fallait entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore !

---

et dans la scène suivante on vient annoncer le contraire. Cette fausse nouvelle ne fait ici aucun effet, parce que Polynice, présenté comme un prince *redouté du peuple*, n'a pas inspiré un intérêt assez vif, pour qu'on ait lieu d'être satisfait de le voir triompher. L. B. *

* Si cet *artifice ne fait ici aucun effet*, il n'est donc pas *heureux*. Il fallait dire que c'était une mauvaise imitation d'un moyen employé très-heureusement dans *les Horaces*, et que Polynice, loin d'*inspirer un intérêt assez vif*, n'en inspire d'aucune espèce.

Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eût enlevé Polynice;
Ce prince était l'objet qui faisait tous vos soins :
Les intérêts du roi vous touchaient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimais d'une amitié sincère;
Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère :
Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux, [1]
Il était vertueux, Olympe, et malheureux.
Mais, hélas! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime;
Son frère plus que lui commence à me toucher;
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connais la cause :
Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

---

[1] *Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux.*

VARIANTE.

« Et ce qui le rendit agréable à mes yeux. »

SCÈNE III.

ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la reine....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O dieux! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah! madame, il est vrai que les dieux ennemis.....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit:
Il a cru vos conseils; sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes;

Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes :
De la chute des rois vous êtes les auteurs ;
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon ; sa disgrâce mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle :
Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous ;
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue ; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils ! Dieux ! que veut ce discours ? *
Quelqu'autre qu'Etéocle a-t-il fini ses jours ?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire ?

ANTIGONE.

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres ;
Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres.

---

* *Que veut ce discours ?*

Que veut ce discours, pour *que veut dire* ou *que signifie*, n'est pas une phrase française, quoiqu'on la trouve encore quelquefois dans les poètes contemporains de Racine.

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune, achève ton courroux !
Ah ! sans doute, voici le dernier de tes coups !

CRÉON.

Vous avez vu, madame, avec quelle furie
Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie ;
Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux, [1]
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,
Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire :
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis,
Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille, [2]

---

[1] *Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux.*

Racine avait mis d'abord :

« Que d'une égale ardeur ils y couraient tous deux. » L. B.

[2] *Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille.*

Ce récit (si l'on en excepte quelques vers, où la fureur du bel esprit se fait un peu sentir) est, sans contredit, un des plus beaux qui soient au théâtre ; nous le préférerions même à celui de *Phèdre*, quoique moins bien écrit : il semble être, en effet, plus rapide, plus plein d'action ; en un mot, plus tragique. L. B. *

* Cet éloge est exagéré. Le récit est beaucoup mieux écrit que ne l'est en général le reste de l'ouvrage ; mais il est encore très-défectueux, et ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Rien n'est moins *tragique* qu'un Hémon qui, étant la victime d'un dévoue-

Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ; *
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupirait dans l'ame,
Et qui se souvenait de vos ordres, madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous

---

ment très-courageux, *meurt pour sa belle princesse.* Le style, bien loin d'être rapide, pèche surtout par la langueur des tournures et la répétition des idées : on trouve jusqu'à six vers pour exprimer une seule pensée. *Du roi le fer trop rigoureux*, et une *ame ravie* qui *abandonne la vie*, sont des fautes intolérables.

* *D'un geste menaçant*, etc.

Voltaire a pris ces deux vers presque tout entiers, mais pourtant en corrigeant le premier hémistiche.

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage.
Henriade.

D'un bras déterminé vaut infiniment mieux que *d'un geste menaçant.* Il est trop sûr que deux hommes qui se battent, et surtout les deux *frères ennemis*, ont *le geste menaçant* pour le moins. C'est avant le combat qu'on peut parler de *geste menaçant.* Cet hémistiche est d'une faiblesse inexcusable, et c'est un morceau où l'on trouve de ces fautes d'écolier que le commentateur préfère au récit de Théramène !

Leurs ordres absolus qui nous arrêtaient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les séparer s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie!

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras;
Et me reconnaissant: « Je meurs, dit-il tout bas,
» Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
» En vain à mon secours votre amitié s'empresse;
» C'est à ces furieux que vous devez courir;
» Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polynice en paraît affligé:
« Attends, Hemon, dit-il, tu vas être vengé. »
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,

Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie ;
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime, *
Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
Dans le sang de son frère il semble se baigner :
« Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
» Regarde dans mes mains l'empire et la victoire :
» Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
» Et pour mourir encore avec plus de regret,
» Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
En achevant ces mots, d'une démarche fière
Il s'approche du roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas ;
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée

---

* *Polynice, tout fier*, etc.

Depuis ce vers jusqu'à celui-ci : *L'ardeur de se venger, etc.* le style s'anime et se soutient ; il languit plus ou moins dans tout le reste.

Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste ;
Et dans l'instant fatal, etc.

Ces trois *et* de suite rendent la diction lâche et traînante. Un talent mûr ne serait pas capable de cette faute. *Et l'on dirait qu'encore, etc.* est d'une dureté choquante, et j'omets bien d'autres fautes. Qu'il y avait loin encore de ce récit à la perfection ! Mais combien peu de gens la connaissent !

Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste :
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
Il lui perce le cœur ; et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers. [1]
Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère ;
Et l'on dirait qu'encore il menace son frère :
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais. [2]

---

[1] *Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.*

Traduction presque littérale du dernier vers de l'*Énéide.*

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras. L. B.

[2] *Demeure plus terrible et plus fier que jamais.*

Ce vers fait plus d'effet que ce que dit Eschyle :

Le génie qui les animait, ne fut ralenti qu'après les avoir terrassés.

Mais en récompense, on trouve dans ce même Eschyle des pensées vraiment sublimes, telles que celle-ci :

Le trophée de la vengeance était placé devant la porte où combattaient les deux frères.

Euripide n'a point conservé à Polynice et à Étéocle le carac-

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeste!
D'un oracle cruel suite trop manifeste!
De tout le sang royal il ne reste que nous;
Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère!

---

tère, qu'il leur a donné; il les représente oubliant leur haine au moment de la mort, et s'attendrissant mutuellement sur leur sort funeste. La fiction du poète français est infiniment préférable. L. B. *

* On ne sait de quelle *fiction* le commentateur veut parler, à moins qu'il n'appelle *fiction* cette fierté menaçante que le poète français nous représente encore empreinte sur le front de Polynice mort.

Il n'est pas vrai qu'Euripide ait démenti dans son récit le caractère d'Étéocle et de Polynice : au contraire, il a eu soin de *conserver* à chacun le sien. Il n'est pas vrai qu'ils s'attendrissent *mutuellement* sur leur sort funeste; ce qui signifie que chacun d'eux *s'attendrit sur le sort de son frère.* Voici la vérité : Étéocle, qui respire encore, tourne vers sa mère des yeux mouillés de larmes, et lui présente sa main ensanglantée; mais les regrets qu'il n'exprime que par ses larmes, ne marquent aucun sentiment qui se rapporte à son frère. Polynice, au contraire, qui dans toute la pièce a montré un caractère de douceur, de sensibilité et de piété, adresse à sa mère les adieux les plus touchans. Il gémit de l'état où il laisse une mère, une sœur, *et même* (ajoute-t-il) *mon perfide frère, car un tel ennemi est toujours cher.* Ainsi la remarque et la critique du commentateur portent également à faux.

CRÉON.

Il est vrai que des dieux le courroux embrâsé
Pour nous faire périr semble s'être épuisé;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame.
En m'arrachant mes fils....

ANTIGONE.

Ah! vous régnez, Créon;
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude:
Aussi-bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux:
Le trône vous attend, le peuple vous appelle;
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner;
Je veux pleurer, Créon; et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah, madame! régnez et montez sur le trône:
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserais de la main des dieux même;

Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême!

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connais indigne :
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CRÉON.

Que ne ferais-je point pour une telle grâce!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prêt....

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.[1]

---

[1] *Attendez.*

Est comique et familier. L'erreur dans laquelle cette réponse équivoque jette Créon, produit un effet absolument ridicule. L. B.

SCÈNE IV.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux serait-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale:
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.
Je demandais au ciel la princesse et le trône;
Il me donne le sceptre, et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour, [2]
Il arme en ma faveur et la haîne et l'amour:
Il allume pour moi deux passions contraires;
Il attendrit la sœur, il endurcit les frères;
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même tems et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.

---

[1] *Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour*

Expression défectueuse, parce qu'on ne *couronne* point une *tête* comme on *couronne* une *flamme*; l'un est au propre, et l'autre au figuré. L. B.

L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer ;
Mais, seigneur, la nature a beaucoup à pleurer :
En perdant vos deux fils...

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige :
Je sais ce que de moi le rang de père exige ;
Je l'étais. Mais surtout j'étais né pour régner ;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire ;
C'est un don que le ciel ne nous refuse guère :
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux ;
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le ciel est avare :
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare ;
Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
D'ailleurs tu sais qu'Hémon adorait la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse :
S'il vivait, son amour au mien serait fatal.
En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie :
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ;
Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moi de régner ; parle-moi d'Antigone :
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
J'étais père et sujet, je suis amant et roi.

La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux! elle est toute en larmes!

SCÈNE V.

CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, seigneur? La princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe?

OLYMPE.

Ah! regrets superflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine;
Et du même poignard dont est morte la reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein:
Elle s'en est, seigneur, mortellement frappée:
Et dans son sang, hélas! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle ame enfin, toute prête à sortir:
« Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie, »
Dit-elle: et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras;
Et j'ai cru que mon ame allait suivre ses pas.
Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

SCÈNE DERNIÈRE.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux, [1]
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux! *
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore;
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas,
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais, dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

---

[1] *Ainsi donc vous fuyez un amant odieux.*

VARIANTE.

« Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux ». L. B.

* *Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.*

Louis Racine trouve cette expression *hasardée*. C'est pousser loin la crainte de compromettre son jugement ou le respect filial.

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah! seigneur, quelle cruelle envie!

CRÉON.

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie!
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez, et terminez mes détestables jours!
De ces cruels amis trompez tous les obstacles!
Toi, justifie, ô ciel, la foi de tes oracles!
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet empire funeste;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste:
Le trône et vos présens excitent mon courroux;
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes;
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
Jocaste, Polynice, Étéocle, Antigone,
Mes fils que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office de bourreaux.
Arrêtez.... Mon trépas va venger votre perte;
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

(*Il tombe entre les mains des gardes.*)

FIN DE LA THÉBAÏDE.

ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.

1665.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
AU ROI.

Sire,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de Votre Majesté, *c'est-à-dire, que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais,* Sire, *j'espère que* Votre Majesté *ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plutôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour*

Alexandre *. *Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que* « tous les peuples du Monde se taisent, » *comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que, jusqu'ici, la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais,* SIRE, *votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrâsemens et sur les ruines; et déjà* VOTRE MAJESTÉ *est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérans; et l'on sait avec quelle ardeur* VOTRE MAJESTÉ *elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer sur les vic-*

---

* Racine lui-même, dans la suite, n'aurait pas reconnu Alexandre dans le soupirant de Cléofile.

toires de son père. Mais elle me permettra de lui dire que devant elle on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils * *l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais,* SIRE, *je ne songe pas qu'en voulant louer* VOTRE MAJESTÉ, *je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile; il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de*

---

* Cette expression est impropre. On ne peut dire de personne, qu'il doit ses succès à *ses seuls conseils;* car on ne se *conseille* pas soi-même; et si *conseils* est pris pour desseins, l'idée de l'auteur est encore mal rendue. Il fallait à *la sagesse de ses desseins, à la grandeur de ses vues*, etc.

nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ *se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle ; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que* VOTRE MAJESTÉ *ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle n'a eu personne de son tems qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages ; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant,
et très-fidèle serviteur et sujet,

Racine.

PRÉFACE DE LA HARPE.

Alexandre et César, les deux hommes les plus extraordinaires par cette supériorité de caractère et de talens si heureusement rare, puisqu'elle est si facilement dangereuse, ne sont pas à beaucoup près les personnages les plus favorables à montrer sur la scène. Ce n'est pas seulement parce que leur nom élève si haut l'imagination du spectateur, que celle du poëte a peine à y atteindre ; c'est encore parce que leur élévation naturelle ou présumée les met trop au-dessus de ces passions qui sont les ressorts ordinaires de la tragédie. Les petitesses qui se mêlaient à leur grandeur ne sont pas dignes de la scène; et ils sont d'ailleurs si fort au-dessus des autres hommes, que la haine, la jalousie, la vengeance, semblent trop au-dessous d'eux. Ce n'est qu'au théâtre français qu'on pouvait imaginer d'allier avec ces noms-là les idées d'amour et de galanterie : l'un et l'autre répugnent également, et aux personnages, et aux mœurs. S'il s'agit d'une passion violente, telle que la

tragédie l'exige, on sait qu'ils n'étaient pas susceptibles de cette espèce d'amour ; et s'il s'agit de galanterie, la nôtre était fort étrangère à leurs mœurs.

La seule pièce où César joue un rôle qui ne soit pas hors de la tragédie, est celle de Voltaire, qui a opposé les intérêts de l'ambition aux sentimens de l'amour paternel, et ce combat n'ayant rien qui puisse dégrader César, le rôle est tragique. On s'accorde depuis long-tems à condamner le César de Corneille, qui n'est, à peu de chose près, qu'un des *galans* de Cléopâtre. Il est tout simple que Racine, encore fort jeune, n'ait pas cru pouvoir faire mieux que de modeler son Alexandre sur le César de Corneille, et que tous deux jetés dans le moule romanesque, mis à la mode par l'esprit français, alors le très-humble disciple de la littérature espagnole et italienne, soient prodigieusement ridicules.

Voltaire, en cent endroits, s'est élevé contre ce travers, qui a été long-tems parmi nous une espèce de maladie endémique, dont il a contribué à nous guérir. J'en ai recherché ailleurs les causes, et les ai développées avec un détail qui convenait

à un ouvrage didactique. * Il serait d'autant plus inutile d'y revenir ici, qu'après l'*Alexandre*, Racine n'est jamais retombé dans les fadeurs de romans. Il y aura bien encore quelques reproches à lui faire dans *Bajazet* et dans *Mithridate* : mais les fautes ne sont pas du même genre.

Elles sont ici portées aussi loin qu'il est possible, et s'il y a du progrès dans la versification, et même un progrès marqué, il n'y en a aucun dans l'art du théâtre. Le sujet est par lui-même fort peu de chose ; car l'événement d'un combat n'est pas le nœud d'une tragédie, et il ne s'agit de rien, si ce n'est de savoir qui d'Alexandre ou de Porus sera vainqueur. Ces intérêts de guerre ou de nation ne peuvent être dramatiques qu'autant qu'on sait les lier à une intrigue attachante, par les dangers et les passions des personnages. Ici aucun d'eux ne peut occuper le spectateur d'un intérêt soutenu ; tous sont plus ou moins froids, et la plupart sont avilis d'une manière qui réunit le ridicule et l'indécence. Qu'Alexandre et Porus soient jaloux de se mesurer l'un contre l'autre

---

* Le *Cours de Littérature du Lycée.*

(ce qui est le fond du sujet), il n'y a pas là de quoi soutenir seulement l'attention, à beaucoup près, pendant cinq actes, et ce que l'auteur y ajoute de son invention n'est propre qu'à dégoûter tout homme raisonnable. Alexandre aime une Cléofile qui a été sa prisonnière, et c'est pour elle, à ce qu'il assure, qu'il est venu conquérir les Indes. Cléofile est fort loin de le trouver mauvais. Tous deux sont parfaitement d'accord, et le spectateur peut dire : *Je ne vois point d'obstacle à ce mariage là.* D'un autre côté, Porus aime une Axiane, qui l'aime aussi de tout son cœur, et qui le lui dit de cent façons, plus claires les unes que les autres, en sorte que personne n'est tenté de craindre pour lui les rigueurs dont il se plaint, apparemment pour la forme, ni de s'inquiéter des prétentions de son rival Taxile, que cette Axiane méprise souverainement et avec grande raison. Voilà pourtant, à une scène près, ce qui remplit cinq actes ; mais comment? On ne le concevrait pas, si cent autres pièces du siècle passé, et quelques-unes même du nôtre, n'étaient à-peu-près du même caractère.

C'est un Éphestion qui vient de la part d'A-

lexandre faire auprès de Cléofile les fonctions d'un agent d'amour, assez inutilement ce me semble, car elle est de la meilleure volonté ; c'est Alexandre lui-même qui, arrivant au cinquième acte, déjà vainqueur de Porus, est occupé de deux grandes affaires, de la sienne auprès de Cléofile, et de celle de son ami Taxile auprès d'Axiane ; et si l'une est trop aisée, l'autre, il faut l'avouer, est un peu trop difficile ; car on sent bien que, tout Alexandre qu'il est, il ne peut disposer du cœur d'Axiane que lui-même ne veut pas contraindre, et que jamais ni Axiane, ni aucune femme au monde, ne peut vouloir de ce Taxile, le plus plat et le plus misérable personnage qu'on puisse imaginer. Il est tout aussi froidement amoureux que tous les autres ; mais une singularité de cette pièce, c'est que l'auteur ait fait un *ami* d'Alexandre de l'un des plus grands poltrons et des plus lâches coquins qui soient au monde. Il vient proposer un défi à Porus, quand il le voit épuisé de la fatigue d'un long combat, et pouvant à peine se soutenir. *C'est à présent,* lui dit-il, *qu'il faut me céder Axiane.* Porus trouve encore assez de force pour se défaire d'un pareil champion, et c'est à coup sûr le moindre de ses exploits.

Une des broderies dignes de ce canevas, ce sont les picoteries réciproques des deux femmes, Cléofile et Axiane ; la première, sœur de Taxile, prétend bien par le crédit d'Alexandre son amant, forcer Axiane à préférer Taxile à Porus ; car tous ces gens là s'intriguent pour les amours d'autrui comme pour les leurs. Il serait curieux de voir l'effet que produirait sur Sophocle une pareille pièce, qu'on lui donnerait pour une tragédie.

On juge bien qu'au milieu de tous ces pourparlers *amoureux*, il n'y a pas l'ombre d'action. On ne sait, pendant deux actes entiers, ce qu'est devenu Porus, battu dans l'intervalle du second au cinquième acte, et dont le spectateur ne se met pas plus en peine qu'Alexandre, qui ne s'embarrasse uniquement que d'arranger son *ami* Taxile avec Axiane; et comme personne n'a rien à faire, personne aussi ne se met en peine de nous apprendre pourquoi l'on vient sur la scène ou pourquoi l'on en sort. Il y a plus : Axiane elle-même ne nous dit pas par quel hasard elle se trouve dans le camp de Taxile qu'elle déteste, au lieu d'être dans celui de Porus son amant : ce n'est sûrement pas par scrupule.

Au reste, on ne doit pas être surpris du ton dont je parle de cet insipide ouvrage : ce n'est pas Racine que je juge ici ; c'est le goût de son siècle. Il n'y a rien ici de Racine, si ce n'est la diction quand elle est bonne, et l'on verra combien elle est encore défectueuse, et remplie de fautes de toute espèce, qu'on ne retrouve plus dans les pièces suivantes. Plus on aime Racine, et plus on est indigné que cet excellent esprit ait été jeté, pour ainsi dire, hors de lui-même, et forcé de prendre le ton qu'on lui donnait, lui qui était fait pour le donner, et qui ne tarda pas à en faire preuve. Ce n'est qu'avec le mépris qu'on pouvait ici faire justice de cette scandaleuse folie, qui était bien la folie dominante, puisque l'ouvrage fut joué avec succès, et se soutint même au théâtre assez long-tems, quoique le commentateur n'en dise pas un mot.

Il n'y a point d'anecdote plus connue que le conseil que donna Corneille à l'auteur d'*Alexandre*, après l'avoir entendu, d'*employer le talent qu'il avait pour la versification à faire des comédies, plutôt que des tragédies, genre pour lequel il n'était point né.* Ceux qui n'ont vu dans le jeune poëte à qui ce conseil

s'adressait, que l'homme devenu bientôt après le rival de Corneille, n'ont pas manqué de voir dans cet avis un amour-propre jaloux et alarmé: ils n'ont pas songé qu'il n'était guère possible que le succès d'*Alexandre* et le mérite de l'ouvrage fissent peur à l'auteur du *Cid*. La jalousie même qui devine tout, ne pouvait pas dans l'*Alexandre* deviner l'auteur d'*Andromaque* : il y a un demi-siècle entre ces deux ouvrages, et il ne fallait rien moins qu'*Andromaque* pour inquiéter le grand Corneille. Ce n'est pas que Saint-Évremond ne vît alors plus loin que lui, par hasard peut-être plutôt que par sagacité de jugement : il écrivit que la *vieillesse de Corneille ne l'alarmait plus, et qu'il ne craignait plus de voir finir la tragédie avec lui*. Saint-Évremond, qui avait plus d'esprit que de goût, fut prophète cette fois : on verra s'il méritait de l'être, quand j'aurai occasion, dans le cours de ce commentaire, de rapporter les étranges jugemens qu'il porta dans la suite sur les pièces de Racine et de Corneille, et la manière dont il s'expliquait sur ces deux célèbres rivaux.

Quoique le tems ait pleinement confirmé la prédiction de Saint-Évremond et démenti l'avis de

Corneille, on peut dire qu'à ne considérer que l'*Alexandre*, l'un présumait beaucoup, et l'autre pas assez. Le caractère de Porus (à la galanterie près) était assez fortement conçu et colorié, pour que le jeune peintre qui l'avait tracé, ne fût pas déclaré incapable de tenir la palette tragique; et tout le reste était trop mauvais pour qu'on aperçût de si loin le successeur de Corneille. Mais s'il est aisé de conjecturer ce qui porta si haut les espérances de l'un, il ne l'est pas autant de soupçonner ce qui rendit l'autre si prompt à désespérer. Saint-Évremond était frappé surtout *du grand*, et il y en avait dans le rôle de Porus; mais en quoi tout le reste de la pièce pouvait-il déplaire si fort à Corneille, qui devait y reconnaître ce qu'il appelait l'*amour héroïque*, et en général la plus fidèle imitation du langage de ses héros amoureux, et même de ce genre de drame, fondé particulièrement sur l'admiration, et dont il était le vrai créateur? Il ne devait pas, ce me semble, repousser de son école un élève qui en valait bien un autre; et encore une fois, il ne pouvait pas alors voir en lui l'homme qui ne pouvait être que l'élève de la nature, à l'école de l'antiquité.

Cet ouvrage devait apparemment être l'occasion de bien des singularités, et confirmer le jugement de plus d'un homme célèbre. Comment pardonner même à l'amitié l'éloge à contre-sens que Boileau crut devoir consigner dans ses satires, pour une pièce que lui seul peut-être, à cette époque, était à portée de bien juger?

Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Est-ce bien Despréaux qui parle ainsi d'*Alexandre?* Certes, il est aussi *tendre* que tout ce qu'il y avait alors de *tendre* au théâtre, si l'on excepte quelques scènes du *Cid*. Il est *tendre* précisément de cette *tendresse* dont Boileau veut en effet se moquer, en la faisant vanter par l'ignorance d'un plat campagnard; et Racine est loué en cet endroit par le satirique, aussi mal-adroitement que Quinault y est censuré. Oui, sans doute, on peut dire très-*tendrement je vous hais*, comme on peut dire très-froidement *je vous aime:* les exemples de l'un et de l'autre ne sont pas rares, et si le dernier est fort ridicule, le premier est fort intéressant. Cette sorte de contre-vérité est

une ſigure de sentiment, connue de tous les bons auteurs dramatiques, et vous la trouverez dans Térence et dans Molière, comme dans Racine et Quinault. Mais Boileau était encore très-jeune quand il fit cette satire, comme Racine quand il donna son *Alexandre*; et cette excuse suffit à tous les deux.

Les notes sur le style seront ici plus multipliées que dans la pièce précédente, non pas pourtant jusqu'à relever toutes les fautes, à beaucoup près; mais comme la diction est déjà bien plus pure que celle des *Frères ennemis*, et la versification plus soignée, il était à propos de remarquer les fautes essentielles, les constructions vicieuses, les termes impropres, les figures inexactes, etc. Les faiblesses et les imperfections du style, encore trop fréquentes ici pour être relevées, ne doivent l'être que dans les chefs-d'œuvre, où ce sont presque les seules fautes parmi la foule des beautés.

PREMIÈRE PRÉFACE
DE L'AUTEUR *.

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus; il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce; et je m'engagerai moins encore

---

* On aurait bien fait de ne pas tirer cette préface de l'oubli auquel l'auteur lui-même l'avait condamnée, et si on la retrouve ici, c'est qu'il ne nous est pas permis de retrancher aucune des pièces originales contenues dans l'édition dont nous donnons un nouveau commentaire. Cet empressement à rechercher, long-tems après la mort des hommes célèbres, tout ce qui est sorti de leur plume, tient à une sorte de curiosité maligne, qui les avertit qu'ils ne sauraient faillir impunément. Cette préface respire toute la vanité d'un jeune homme content de lui, et toute l'humeur d'un poète irrité contre ses censeurs: c'est la seule où Racine ait pris ce ton, qui n'est pardonnable qu'à son âge. Il y en a d'autres où il repousse les attaques de ses détracteurs, mais avec la supériorité d'un maître qui sent également sa force et leur impuissance, et qui n'a pas besoin de se louer, parce qu'il est sûr d'avoir bien fait, et que cette assurance même lui rend la modestie nécessaire et facile. S'il entre dans quelques détails, ce sont des leçons de l'art, et non

à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait ; je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique

---

pas des épanchemens d'amour-propre. Voyez comme il s'exprime sur un de ses plus beaux ouvrages, qui pourtant n'avait pas eu d'abord le succès qu'il méritait, sur *Britannicus :* « Il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera » toujours des ouvrages qui auront quelque bonté ; les » critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée ; et » si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quel- » que louange, la plupart des connaisseurs demeurent » d'accord que c'est ce même *Britannicus.* »

C'est avec cette réserve et cette mesure qu'il convenait de parler d'un ouvrage dont le rang était déjà fixé par la voix publique et par le tems. Mais un jeune homme qui se croit sûr de son fait, parce qu'il vient d'être applaudi sur la scène, ne manque pas de vous dire avec une plénitude de satisfaction : « De quoi se plaignent ces » critiques, si *toutes mes scènes sont bien remplies......* » si avec peu d'incidens et peu de matière *j'ai été assez* » *heureux pour faire une pièce qui attache depuis le com-* » *mencement jusqu'à la fin*, etc. »

Voilà bien l'étourdissement d'un premier succès. At-

les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite; mais j'avoue

---

tendez que l'adolescent soit homme, et il sera le premier à s'apercevoir que toutes ses scènes sont vides, bien loin d'être *remplies*, et que sa pièce, bien loin d'*attacher*, est froide *depuis le commencement jusqu'à la fin.* Ses idées ne seront plus renfermées dans ce qu'il a fait : elles auront l'étendue de son art; et comme il a commencé par s'applaudir de peu de chose, ne voyant rien au-delà, il finira par être inquiet même sur ce qui est bien, lui seul pouvant imaginer le mieux. Ce même homme dont la conscience est si tranquille sur son *Alexandre*, aura besoin de toute l'autorité de Despréaux pour être rassuré sur *Athalie*.

Excusons donc cette préface qui ressemble à presque toutes celles des mauvaises pièces, et plus encore dans notre siècle que dans le dernier; et souvenons-nous qu'heureusement on n'en trouve point du même genre au-devant des chefs-d'œuvre du théâtre.

Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste, alors que l'on est grand.

VOLT.

que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier : on ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas; on se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite, à ma pièce, le visage de ces censeurs ; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait : ils ont prodigué libéralement leur tems et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissemens que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité ; je vois bien qu'ils le connaissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidens et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-

être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble : les uns disent que Taxile n'est point assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte; les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux; les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier; je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis : je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent, en si mauvaise intelligence, et avec des sentimens si opposés.

SECONDE PRÉFACE
DE L'AUTEUR (1)

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ces pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ces envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des

(1) On trouve cette seconde préface dans toutes les éditions qui ont suivi la première. L. B.

plus belles que ce prince ait faites en sa vie ; et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'*il avait trouvé enfin un péril digne de son courage*. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « *O Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous !* »

J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre ; et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusques-là que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre ; que les invectives mêmes de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur : car, comme dit Sénèque, « nous sommes » de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui » se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être » malheureux avec courage. » *Ita affecti sumus,*

ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention ; Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleofilis reginæ petit, quæ, cùm se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui posteà regnum Indorum potitus est.*

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, } rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILE, sœur de Taxile. [1]

ÉPHESTION.

SUITE D'ALEXANDRE.

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, [2] dans le camp de Taxile.

---

[1] Cette parenté est une fiction du poète. L. B.

[2] En-deçà de l'Hydaspe, à l'égard de la Perse, car au-delà se trouvaient les états de Porus. L. B.

ALEXANDRE
LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Quoi! vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense, *
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois! **

---

* *Quoi! vous allez combattre*, etc.

Il y a de l'enflure dans ce début. Une *puissance* qui *semble forcer le ciel à prendre sa défense*, est une idée à la fois recherchée et vague. Ce sont de grands mots de peu de sens. Il y a dans cette même pièce quelques autres traces de ce défaut, l'un des plus étrangers au goût de l'auteur, et qui ne reparaît plus dans la suite.

** *Et qui tient la fortune attachée à ses lois?*

Attachée à ses lois n'est pas l'expression de l'idée; le mot propre était *soumise, assujettie*.

Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre :
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés ;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus ? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois ?
En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et, le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?[1]

---

[1] *Et, le croyant déjà maître de l'univers,*
Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?

VARIANTE.

» Et, le croyant déjà maître de l'univers,
» Aille, jusqu'en son camp, lui demander des fers ? » L. B. *

* La manière dont Racine refit ces deux vers, prouve qu'il avait appris à corriger heureusement, et à substituer des beautés aux défauts. *Jusqu'en son camp* était dur ; *aille, esclave empressé*, est une opposition élégante.

Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire, [1]
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire :
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui !

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse ;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse : [2]

---

[1] *Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire.*

Racine aurait pu mettre, selon nous :

Loin de s'épouvanter au seul bruit de sa gloire.

car *la gloire*, prise sous l'acception de *célébrité*, n'a point d'*aspect*. L. B. ★

★ Cette remarque est fausse. L'idée de *gloire*, et surtout de *gloire* militaire, présente à l'imagination une foule d'objets accessoires qui justifient parfaitement le mot d'*aspect*, et c'est fort mal-à-propos que le commentateur a voulu refaire un vers de Racine, qui, dans cette pièce, était déjà un bon versificateur.

[2] *Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse.*

S'empresser pour une amitié, pour dire *qu'on la recherche avec empressement*, cette expression n'est pas française. L. B. ★★

★★ Il n'est pas vrai que cette phrase *ne soit pas française*, puisqu'on dit très-bien *s'empresser pour quelque chose*, *s'empresser pour les intérêts d'un ami*, *s'empresser pour la délivrance*, etc. Il ne s'agit donc que de savoir si cette phrase elliptique, *s'empresser pour l'amitié*, qui veut dire *s'empresser pour obtenir l'amitié*, est admissible en poësie. Elle serait hasardée en prose ; mais comme la précision ne nuit ici en rien, ni à la clarté ni à l'analogie, je ne crois pas que cette ellipse soit condamnable en vers.

Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il lui croit l'ame trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse:
Il cherche une vertu qui lui résiste moins;
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches: [1]
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis, *

---

[1] *Son choix à votre nom n'imprime point de taches;*
Son amitié n'est point le partage des lâches.

C'est une faute contre la rime, que de faire rimer *lâches* qui est long, avec *taches* qui est bref; d'ailleurs, le mot de *taches* se trouve quatre ou cinq vers plus bas. L. B.

* *Quoiqu'il brûle de voir*, etc.

L'abbé d'Olivet blâme cette phrase. Louis Racine répond qu'elle est du *bel usage*. On disait encore alors *le bel usage*, pour

On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ?
Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son ame ;
Cent messagers secrets m'assurent de sa flamme : *
Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
Se font jour à travers de deux camps opposés. [1]

---

dire l'usage du *beau monde*. *Le beau monde* étant devenu une expression provinciale, dont on ne se servait plus qu'en ridicule, on a renoncé aussi au *bel usage*, et d'autant mieux, que ce *bel usage* n'était pas toujours bon. Un grammairien, un académicien des belles-lettres devait répondre au grammairien de l'Académie française, que *brûler de voir* est une ellipse très-naturelle et très-autorisée, même dans le langage ordinaire, pour dire *brûler du désir de voir.*

* *Cent messagers secrets m'assurent de sa flamme.*

Voltaire a remarqué que Corneille fait tenir à Cléopâtre le même langage.

Chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
. . . .
Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire, il se dit mon captif.

Pompée, acte II, scène 1.

[1] *Se font jour à travers de deux camps opposés.*

Il y a ici une remarque à faire sur la grammaire. Il faut, ou

Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre;
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer:
Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée;
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée; **

à travers les deux camps opposés, ou *au travers de deux camps opposés*.

A travers les rochers la peur les précipite.
Phèdre, acte V, scène 6.

Racine a retranché ici les quatre vers suivans :

« Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère?
« Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère?
» Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
» Jamais comme ennemis les avez-vous traités?
» Au lieu, etc. » L. B. *

* Ces vers, que l'auteur supprima, sont remarquables : *des soupirs traités comme ennemis* étaient bien du style à la mode, mais bien étranges sous la plume de Racine.

** *Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée.*

Je tiens avec mon sort, etc. Cette phrase manque d'exactitude et de clarté. Il fallait *enchaînée à mon sort*, et ici *enchaî-*

Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais, comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix, *
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits :
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère;
Il faut aller....

---

née ne veut dire qu'*unie;* au lieu que la phrase de Racine signifie que Taxile *tient la fortune de l'état enchaînée avec son sort;* ce qui n'est pas vrai.

* *Mais, comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.*
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix, etc.

Comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre..... Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix, et cette Axiane, qui *met tout en armes pour cette liberté que détruisent ses charmes*, et qui *ne saurait souffrir de tyrans que ses yeux*, etc. Cette confusion de la *liberté* de l'Inde et de la *liberté* des cœurs, ce burlesque amphigouri si tranquillement débité par un roi des Indes quand il s'agit de combattre Alexandre, est sans doute le comble du mauvais goût. Mais souvenons-nous que ce n'est pas Corneille, malgré tout son génie, qui a fait tomber ce détestable goût; c'est de Corneille que Racine le prenait alors, et c'est Racine qui bientôt après nous apprit à mépriser ces puérilités, qui ont si long-tems déshonoré la tragédie.

CLÉOFILE.

Hé bien ! perdez-vous pour lui plaire ;
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,
Servez-les : ou plutôt servez votre rival ;
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne ;
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah, ma sœur ! croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE.

Mais, vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoi ! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire :
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins ;
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains ;
Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre ; [1]

---

[1] *Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre.*

Louis Racine demande si l'expression *réduits en cendre* convient à des *murs*. Oui, sans doute, puisque tous les anciens peuples faisaient entrer du bois dans la construction de leurs *murs*. D'ailleurs, en poésie, par ce mot *murs*, on entend *la ville entiere*, *les maisons*, *les tours*, *les portes*, etc. L. B. *

* La seconde raison est la seule bonne ; car, d'ailleurs, le *bois*

Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre : [1]
Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas! dans son erreur affermissez Taxile :
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux : [2]
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens :
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.

---

n'y fait rien; mais le doute de Louis Racine est un singulier scrupule dans un homme qui connaissait la langue et la versification. J'aimerais autant qu'à propos de cette expression si commune, *il est entré dans nos murs*, on demandât s'il est possible d'*entrer dans des murs*. Louis Racine est dans sa critique ce qu'il est dans sa composition : son goût est assez sain, son esprit étroit et timide.

[1] *Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre.*

Racine faisait dire ici à Cléofile, dans les premieres éditions :

« D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre ». L. B.

[2] *Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.*

VARIANTE.

« Si vous l'aimez, aidez-le a démentir ses yeux ». L. B.

Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer ;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée *
Semble oublier les noms du reste de l'armée :
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat ;
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître ;
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers ;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes ; **
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir ; il vous fera régner :

---

* *Pour ne vanter que lui*, etc.

Ces huit vers ont le mouvement, le ton et la tournure qui conviennent au style tragique. Le reste de la scène est indigne, et de la tragédie, et du sujet. Sur cette exposition qui ne nous entretient que des froids amours de Cléofile pour Alexandre et de Taxile pour Axiane, on peut juger déjà que la pièce doit être glacée ; et Taxile qui s'écrie, en voyant Porus, *je me trouble*, etc. achève le ridicule de cette déplorable exposition.

** *Ne vous tend point de chaînes.*

Ne vous tend point de chaînes. Expression impropre. *Apporter des chaînes, présenter des fers*, étaient les expressions propres à rendre l'idée de l'auteur.

Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah, ma sœur! je me trouble; et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE.

Le tems vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlant d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre; et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
Par des cris généreux éclater à ma vue : [1]
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.

---

[1] *J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,*
Par des cris généreux éclater à ma vue.

Des *cris* ne frappent point la *vue*, et d'ailleurs *j'ai vu... à ma vue* ne saurait se dire. L. B.

Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, seigneur, cherche ses avantages :
Il se sent faible encore; et, pour nous retenir,
Éphestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours....

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre;
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre :
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix! Ah! de sa main pourriez-vous l'accepter?
Hé quoi! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
Et, le fer à la main, entrer dans nos états
Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas;
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières : *
Et, quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner!

TAXILE.

Ne dites point, seigneur, que le ciel l'abandonne;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.

---

* *Faire enfler nos rivières.* Toutes les fois que ce mot *faire*, joint à un autre verbe, n'est point nécessaire au sens ou à la phrase, il la fait languir, surtout en poésie. *Enfler nos rivieres* disait tout.

Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage;
Je rends à sa valeur un légitime hommage :
Mais je veux à mon tour mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre : *
Mais, si je puis, seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces :
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'aurait-il vu son roi?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avait su se connaître, **

---

* *Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre ;*
Mais, si je puis, seigneur, je l'en ferai descendre.

Ces vers ont un air de grandeur qui, dans tous les tems, peut séduire la multitude. Je me souviens de les avoir entendu vanter dans ma jeunesse. Ils n'ont pourtant qu'un faste recherché qui sent le jeune homme, et que la maturité réprouverait. Il y a de l'affectation à dire : *Je consens qu'on l'élève au ciel, pourvu que je l'en fasse descendre.* Ces figures de rhéteur ne conviennent point à la sévérité tragique.

** *Seigneur, si Darius avait su se connaître.*

Louis Racine observe que son père écrivait et imprimait ainsi,

Il règnerait encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas : *
La valeur d'Alexandre à peine était connue;
Ce foudre était encore enfermé dans la nue, [1]

---

connaître et *paraître*, et les éditions de 1687 et 1702 en font foi. Voltaire n'était donc pas le premier auteur de cette innovation dans l'orthographe, qui a tant blessé le pédantisme grammatical, et qui est si conforme à la raison. Ou Voltaire a ignoré cette autorité dont il pouvait se prévaloir, ou il a préféré l'honneur et le danger de passer pour novateur.

* *Avait un fondement*, etc.

Cet orgueil avait un fondement est une phrase inélégante.

[1] *Ce foudre était encore enfermé dans la nue.*

Ce vers est admirable, ainsi que cet autre qui se trouve plus bas :

« Et la foudre, en tombant, lui fit ouvrir les yeux. »

La métaphore est toujours soutenue. Ces vers annonçaient déjà un poëte supérieur.

Nous ajouterons que le mot de *foudre* était autrefois masculin et féminin indistinctement; mais aujourd'hui ce mot est toujours masculin lorsqu'il est au figuré, et toujours féminin lorsqu'il est au propre. L. B. *

* Cette remarque, copiée de Louis Racine, n'en est pas meilleure. Les vers qu'il loue sont beaux, il est vrai, mais d'un genre de beauté à la portée de tout le monde, et dont on avait des exemples même dans des poètes que personne ne lit plus, dans Brébeuf, dans Lemoine, etc. Ce n'est donc point là ce qui peut *annoncer un*

Dans un calme profond Darius endormi

---

poëte supérieur. Je relève cette assertion, parce que c'est une des sottises de nos jours de placer exclusivement la beauté poëtique dans l'usage des figures, même quand elles sont faciles et communes, ou fausses et outrées. Il serait trop long de développer ici la véritable théorie du style figuré : je l'ai fait ailleurs †. Il suffira de dire ici que ce qui caractérise particulièrement le bon versificateur, c'est l'emploi judicieux des tropes de toute espèce, dont se forme une diction qui n'est jamais commune et jamais affectée; d'où il suit que ce mérite ne peut se remarquer que dans la continuité du style, et fait proprement le bon écrivain. La *supériorité* tient ensuite au nombre et au degré de beautés qui l'élèvent au-dessus de cette élégance habituelle sans laquelle on ne sait pas écrire, et tout cela n'est encore que la supériorité de *style*, telle, par exemple, qu'elle se trouve dans *Esther*. On n'est un *poëte supérieur* que quand on joint ce style à des conceptions poëtiques d'une grande beauté, comme dans *Athalie*, dans *Phèdre*, *Andromaque*, etc. Je n'ignore pas que cette précision dans le langage de la critique est aussi inconnue à la plupart de ceux qui s'érigent en juges de la poësie, que les premières notions de la peinture à la plupart de ceux qui vont juger les tableaux du Louvre. Mais aussi ces prétendus connaisseurs en littérature inspirent aux vrais connaisseurs et aux bons artistes précisément la même pitié qu'éprouvent les peintres et les sculpteurs quand ils entendent l'ignorance raisonner au salon sur ces arts, en termes qu'elle n'entend même pas.

Ce qui *annonçait déjà* dans Racine, non pas encore un grand poëte, mais un homme fait pour bien écrire en vers, c'était la scène entre Éphestion et Porus, d'un bout à l'autre bien pensée et bien écrite.

Pour donner un exemple sensible des vérités que j'établis et des

† Dans le *Cours de Littérature du Lycée.*

Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi.

---

erreurs que je réfute, j'ajouterai qu'il n'y a pas un homme de l'art, un homme de bon goût qui ne remarquât bien plus ce vers,

Toujours son amitié traîne un long esclavage,

que les vers brillans *sur la foudre*. Ces vers, comme je l'ai dit, appartiennent à quiconque commence à savoir tourner un vers. Celui-ci est d'un homme qui a déjà le sentiment de la vraie poësie de style, c'est-à-dire, qui sait s'approprier, par des formes heureuses et nouvelles, ce qui semble être à tout le monde. Tout le monde a dit ou peut dire : *Son amitié n'est qu'un esclavage, un esclavage déguisé*; il n'y a qu'un poëte qui sache dire :

Toujours son amitié traîne un long esclavage.

Ce vers est parfait : le second hémistiche est beau de trois manières : par l'image que forme le mot *traîne*, par la précision qui naît de l'ellipse hardie *traîne*, pour *entraîne avec elle*, comme il faudrait le dire en prose ; enfin, par l'harmonie imitative des sons prolongés, *traîne un long esclavage*. Voilà comme on fait de bons vers, et voilà ce que peuvent y voir ceux qui en ont bien étudié l'art. Qu'on juge, par ce seul exemple, ce que serait un commentaire où l'on analyserait ainsi les vers de Racine, à commencer par *Andromaque*. Mais quiconque le pourrait s'en gardera bien. Il ne faut pas épuiser par l'analyse ce qui est de goût et de sentiment : il suffit de choisir ce qui peut servir au lecteur d'indication pour le reste. La connaissance de tous ces secrets de l'art, qui sont sans nombre, heureusement n'est nécessaire qu'à ceux qui le cultivent, ou à ceux qui prennent sur eux de s'en rendre les juges devant le public. Ceux-ci ne doivent pas tout dire : mais pour ne pas se tromper dans ce qu'ils disent, ils doivent savoir tout ce que l'on pourrait dire.

Le commentateur dit qu'*aujourd'hui* le mot *foudre* est toujours

Il le connut bientôt; et son ame, étonnée,
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée : [1]
Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre

---

féminin au propre, et toujours masculin au figuré. Je puis assurer que l'Académie française, qui dépose ordinairement de l'usage d'après tous les bons écrivains, n'établit nullement cette distinction dans son *Dictionnaire*, où ce mot est marqué indifféremment *des deux genres*. Tout ce qu'il y a de vrai dans la remarque du commentateur, c'est que dans ce qu'on appelle *les phrases faites*, en style de grammaire, telles que celles-ci : *un foudre de guerre, un foudre d'éloquence*, ce mot est toujours masculin. Mais, d'ailleurs, rien n'empêche qu'*aujourd'hui* même, à l'exemple de tous les classiques du siècle passé et du nôtre, on ne fasse le mot *foudre* des deux genres, soit au propre, soit au figuré.

[1] *Et son ame, étonnée,*
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée.

Une *ame qui se voit abandonnée d'un grand pouvoir.* Tout cela n'est pas *absolument bien* clair. L. B. ★

★ *Son ame, étonnée,*
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée,

est très-bien écrit. Il n'y a point de figure plus permise en poësie, que de mettre l'*ame* pour la personne, à moins qu'il n'y ait disconvenance dans les idées, et il n'y en a pas l'ombre ici. Est-ce que ce n'est pas l'*ame* qui sent l'abandon ? Rien au monde n'est plus *clair* ; mais que cela soit *absolument bien clair*, c'est ce que je ne voudrais pas dire.

Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, seigneur, à cent peuples divers
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage;
Toujours son amitié traîne un long esclavage :
En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage? [1]
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, seigneur? l'osez-vous croire?

---

[1] *Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?*
D'un favorable accueil honorons son passage.

On lisait dans les premieres éditions :

« N'attirons point sur nous les effets de sa rage;
» D'un favorable accueil honorons son passage ». L. B.

Compterai-je pour rien la perte de ma gloire ?
Votre empire et le mien seraient trop achetés
S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés. [1]
Mais croyez-vous qu'un prince, enflé de tant d'audace,
De son passage ici ne laissât point de trace ?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil, [2]
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil !
Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous règnerions flotteraient sur nos têtes ;
Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il aurait parlé tomberaient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province :
Jamais de ses liens il ne dégage un prince ;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois. [3]

---

[1] *Votre empire et le mien seraient trop achetés*
S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés.

Racine s'est servi, dans *Bajazet*, de la même idée exprimée de la même manière :

« Ce reste malheureux serait trop acheté
» S'il faut le conserver par une lâcheté ». *Acte II, sc.* 2. L. B.

[2] *Combien de rois, brisés à ce funeste écueil.*

On dit *briser contre* et *briser à*. On trouve dans le prologue d'*Esther* :

« Ils viennent se briser contre le même écueil ». L. B.

Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.

Rien ne peint mieux Alexandre que ce beau vers : il fait al-

Mais ces indignes soins touchent peu mon courage :
Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

---

lusion à ce que Quinte-Curce raconte de ce prince, qui plaça sur le trône de Tyr Abdolonyme, *sorti de la tige des rois de cette ville, mais si pauvre, qu'il etait contraint, pour vivre, de cultiver lui-même un jardin qu'il possédait.* Liv. IV L. B.

TAXILE.

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux.[1]

TAXILE.

Mais croyez-vous, seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non : sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien! je l'avoûrai, que ma juste colère[2]

---

[1] *Un esclave est pour elle un objet de courroux.*

Racine a fait ici quelques retranchemens. On lisait ainsi d'abord :

TAXILE.

« Votre fierté, seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

» J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

» Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
» Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE.

» Mais croyez-vous, etc. ». L. B.

[2] *Hé bien! je l'avoûrai, que ma juste colère*, etc.

Il fallait : *Hé bien! oui, j'avoûrai*, et supprimer *le*, qui ne va

Aime la guerre autant que la paix vous est chère :
J'avoûrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée
Attend depuis long-tems cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet [1]
M'avait déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie;
Je l'attirais ici par des vœux si puissans,

---

point avec le *que* suivant; ou il fallait supprimer le *que*, et tourner ainsi la phrase :

Hé bien! je l'avoûrai, ma trop juste colère, etc. L. B. *

* Le commentateur pouvait s'épargner la peine de refaire un vers, pour corriger une faute qui n'existe pas. C'est une construction généralement reçue, par forme d'affirmation, que celle-ci : « Oui, je vous *le* soutiens, que, etc. Oui, je vous *l'*avoue, que, » etc. »; ce qui signifie : *Je soutiens cela, que*, etc. *J'avoue cela, que*, etc. Ces formes de diction, très-familières aux Grecs et aux Latins, ont passé dans notre langue, et il y en a des exemples sans nombre, non-seulement en vers, mais en prose, mais même dans la conversation. « *Le* croiriez-vous, qu'on pût ignorer des » choses si communes »?

[1] *Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet*
M'avait déjà rendu son ennemi secret.

On lisait d'abord :

« La jalouse fierté que son nom m'inspirait,
« M'avait déjà rendu son ennemi secret ». L. B.

Que je portais envie au bonheur des Persans : [1]
Et maintenant encor, s'il trompait mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchait un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante *
Vous promet dans l'histoire une place éclatante;

---

[1] *Je l'attirais ici par des vœux si puissans*
Que je portais envie au bonheur des Persans.

Cette réponse de Porus est fière et belle; elle rend Taxile bien petit.

En prose on dit les *Perses*, pour désigner les anciens peuples de la Perse, et les *Persans*, pour indiquer les nouveaux; mais en vers on se sert également de l'un et de l'autre, et Racine les emploie indifféremment. *Acte II, scène* 2 de cette même pièce.

« Serait-ce sans efforts les Persans subjugués ».

Et *Acte IV*, *scène* 2 :

« Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus ? » L. B.

* *Une ardeur si haute et si constante.*

On dit bien une haute valeur, parce qu'on s'élève (figurément) par la valeur au-dessus des autres hommes; mais je ne crois pas qu'on puisse dire en aucun sens *une haute ardeur*; et quand même *haute* serait ici pour *hautaine*, cela ne vaudrait pas mieux.

Il y a dans cette scène un vice bien marqué; c'est que Taxile s'y montre tout différent de ce qu'il était dans la précédente, et soutient contre Porus la cause que Cléofile vient de sou-

Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerais un si noble entretien;
Et vos cœurs rougiraient[1] des faiblesses du mien.

SCÈNE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi! Taxile me fuit! Quelle cause inconnue...[2]

---

tenir contre lui. Ce changement si prompt serait contraire à tous les principes, quand même il aurait quelques motifs apparens; mais l'auteur n'a pas même pris soin d'en indiquer aucun. C'est là surtout ce qui rend déjà Taxile *petit*; car, d'ailleurs, il doit être en effet fort inférieur à Porus. Mais nous verrons dans la suite par combien de raisons ce personnage est mal conçu et peu digne de la tragédie.

[1] *Et vos cœurs rougiraient.*

Expression impropre; il fallait *souffriraient* ou *s'offenseraient*; un *cœur* ne *rougit* point. L. B. *

* Ici le commentateur a raison, et la convenance est blessée; car un cœur ne peut *rougir* ni au figuré ni au propre, quoi qu'en dise Louis Racine, qui quelquefois étend trop loin les libertés poëtiques, et quelquefois les resserre trop, faute de savoir assez bien rendre raison de l'un et de l'autre.

[2] *Quoi! Taxile me fuit! Quelle cause inconnue.....*

VARIANTE.

« Quoi! Taxile me fuit! Quelle cause imprévue ». L. B.

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue :
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourrait-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, madame, et puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille, avec sa sœur, adorer Alexandre. [1]
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paraître : *
Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve...

---

[1] *Mais laissons-le, madame, et puisqu'il veut se rendre,*
Qu'il aille, avec sa sœur, adorer Alexandre.

Racine substitua ces deux vers aux suivans, qui se trouvent dans la premiere édition :

« Mais quittons-le, madame, et puisqu'il veut se rendre,
« Laissons-le, avec sa sœur, adorer Alexandre ». L. L.

* *Il en fait trop paraître.*

Expressions vagues et incorrectes. *En* ne se rapporte à rien. On dit bien, *j'en dis trop* : c'est une phrase faite; mais on ne peut dire *il en fait trop paraître*, à moins que ce qui précède n'explique ce dont il s'agit. On devine la pensée de l'auteur; mais il ne l'exprime pas.

AXIANE.

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter :
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris. [1]

Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

M. l'abbé d'Olivet a remarqué que, dans le dernier vers, il y a une faute de grammaire : il veut qu'on dise *exécuter un dessein*, et non pas *achever*; mais nous pensons avec Louis Racine et l'abbé Desfontaines, qu'*achever* est plus énergique et aussi français.

« Le dessein en est pris, je le veux achever »,

dit l'auteur dans *Andromaque*; et, dans *Mithridate* :

« De semblables projets veulent être achevés ». L. B. *

* Je suis ici entièrement de l'avis de Louis Racine et de Desfontaines. Il faut savoir gré à la poësie et aux maîtres en cette langue, de ces ellipses vives et rapides, mais parfaitement claires, qui s'élèvent au-dessus de la timidité méthodique du langage vulgaire. Qui est-ce qui ne comprend pas d'abord qu'*achever un dessein* signifie *achever l'exécution d'un dessein?* Cette ellipse si naturelle doit être consacrée, ne fût-ce que par ces vers si souvent cités :

Et pour être approuvés,
De semblables desseins veulent être achevés.

C'est le privilége des bons vers, d'accréditer les expressions qu'on y a si heureusement encadrées.

PORUS.

Hé quoi! vous en doutez; et votre ame s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui!
Hé bien! aidez-le donc à vous trahir vous-même: [1]
Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous. [2]

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence

---

[1] *Hé bien! aidez-le donc à vous trahir vous-même.*

VARIANTE.

« Hé bien! madame, aidez-le à vous trahir vous-même ».

L. B.

[2] *Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,*
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

On est fâché de voir que tout ce grand courage que Porus a fait paraître jusqu'ici, soit l'effet d'un transport amoureux. L. B. *

* Cela n'est pas tout-à-fait vrai; car Porus a fait assez connaître son caractère, pour que l'on sente bien qu'il est homme à se battre contre Alexandre, quand même il n'y aurait pas d'Axiane au monde. Mais tel est en effet le vice radical de cette froide galanterie, qu'elle rabaisse infailliblement le plus grand caractère, du moment où ce qui ne doit être qu'une noble émulation de gloire, de courage, de vertu, peut être regardé comme l'ouvrage de l'amour.

Mon amitié, seigneur, serait sa récompense !
Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi !
Pouvez-vous sans rougir m'accuser d'un tel crime?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous s'il fallait prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer?
Sais-je pas que Taxile est une ame incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne?
Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur? [1]
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère; ⋆
Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris

---

[1] *Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur*
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur?

Pour l'exactitude il faudrait *ne sais-je pas;* mais le poëte supprime souvent la négation *ne;* ce qui donne en effet plus de vivacité au discours. Vaugelas autorise cette licence. L. B. ⋆

⋆ Voltaire et tous les écrivains dramatiques l'ont adoptée. Molière en avait fait usage dans le comique : tous ont senti qu'elle était favorable au dialogue.

⋆ *Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère.*

La qualité de *sœur* est relative et n'est point absolue : ainsi l'on ne peut dire *cette sœur*, comme on dirait *cette princesse*, *cette reine*, etc. On ne relève ici cette petite inexactitude que parce qu'elle n'est pas heureuse, et que rien ne la justifie, et dès-lors ces sortes de fautes sont une faiblesse de style.

De l'arrêter au piége où son cœur était pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle!
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur [1]
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée! [2]
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée:

---

[1] *Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur.*

On trouve dans quelques éditions :

« Mon cœur, dans un rival, vous cherche un défenseur ».

L. B

[2] *Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée!*
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée.

N'est-ce pas là déclarer sa passion? Tous ces reproches, toutes ces inquiétudes sont des marques du plus vif amour. Pourquoi donc Axiane dit-elle au cinquième acte, scène dernière, en parlant à Porus?

« Vous seul vous l'ignorez. Mais ma joie est extrême,
» De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même »

L. B.

Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.[1]
Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien! seigneur, allez, contentez votre envie;
Combattez; oubliez le soin de votre vie;
Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Allait... Mais non, seigneur, courez vers votre armée;
Un si long entretien vous serait ennuyeux;
Et c'est vous retenir trop long-tems en ces lieux.

---

[1] *Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,*
Cè qui suivra sa mort le touche faiblement.

Le *cœur* est ici pris pour la personne de Porus. Nous n'aimons point *un cœur qui périt*, et encore moins *la mort d'un cœur :* cette licence nous paraît trop hardie. L. B. *

* *Ce grand cœur* est ici évidemment une espèce de dénomination, comme on dirait *ce héros*, comme on dirait *ce grand génie ;* et dès-lors il ne faut pas chercher les rapports propres au *cœur* considéré en lui-même. Si l'on disait, « ce grand génie mourut en » telle année d'une fluxion de poitrine, » serait-on bien venu à observer que le *génie n'a point de fluxion de poitrine?* Si le commentateur avait étudié la théorie des figures de diction, il ne ferait pas des remarques si frivoles.

PORUS.

Ah, madame! arrètez, et connaissez ma flamme;
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame :
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre;
Que c'était pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival :
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine;
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur qui veut bien m'obéir
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir :
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrèter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas;
Mais de vos alliés ne vous séparez pas :
Ménagez-les, seigneur, et, d'une ame tranquille,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux :
Je le vais engager à combatre pour vous.

PORUS.

Hé bien, madame, allez, j'y consens avec joie :
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie.
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.*
Fidèle confident du beau feu de mon maître,

---

* *Des secrètes raisons qui m'amènent ici.*

Il ne faut point dire comme le commentateur, dont on a supprimé ici les insuffisantes observations, que Racine *avait choisi un sujet si peu intéressant;* car quel que fût ce sujet, rien n'obligeait l'auteur à dégrader, comme à plaisir, tous ses personnages. Que dire du rôle abject et indécent que fait ici l'ami d'Alexandre, transformé en valet de comédie, et intriguant pour les amours de son maître? Ne pourrait-il pas dire, comme Sosie :

J'ai fait une belle ambassade?

Quelle pitié! Mais quelle obligation n'avons-nous pas à Boileau d'avoir le premier voué au ridicule cet avilissement du plus beau des arts, et à Racine d'avoir été le premier à l'effacer! Jusqu'ici ce n'est pas encore Racine que nous lisons : il appartient encore à la mode, et non pas à son génie.

Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ; *
Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? faut-il faire la guerre ?
Prononcez : Alexandre est tout près d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
De mes faibles attraits garde encor la mémoire ;
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne ;
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé. **

---

* *Souffrez que je l'explique....*

On n'*explique* pas *un feu ;* mais cent fautes de cette espèce seraient moins choquantes qu'un Éphestion, *fidèle confident du beau feu de son maître.*

** *Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.*

Un amour accablé sous le faix des lauriers est une image

Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère :
Mais je pense, seigneur, qu'en rompant mes liens
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que, l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres;
De ses retranchemens il découvre les vôtres :
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée;
Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux;
Si votre esprit, armé de mille défiances...?

CLÉOFILE.

Hélas! de tels soupçons sont de faibles défenses;

---

fausse, qui ne présente rien à l'imagination; mais Alexandre, qui est un *timide vainqueur*, est bien pis.

Et nos cœurs, se formant mille soins superflus, *
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme :
Je craignais que le tems n'en eût borné le cours ;
Je souhaite qu'il m'aime ; et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignait de l'obtenir :
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION.

Non, madame ; vaincu du pouvoir de vos charmes, [1]
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;

---

* *Et nos cœurs se formant mille soins superflus.....*

Expression impropre. On ne peut *se former des soins.*

[1] *Non, madame, vaincu du pouvoir de vos charmes.*

Il faudrait, suivant la règle, *vaincu par le pouvoir* ; mais cette manière de parler est tolérée dans les vers. L. B.

Il présente la paix à des rois aveuglés.
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile :
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage;
Et disposez des rois qu'épargne son courroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, seigneur, mon ame, inquiétée, [1]

---

[1] *N'en doutez point, seigneur, mon ame inquiétée.*

M. l'abbé d'Olivet aurait voulu *mon ame inquiète*, disant que l'adjectif *inquiet* et le participe *inquiété* ne présentent pas le même sens. Louis Racine et l'abbé Desfontaines approuvent l'expression : comme eux, nous ne trouvons point qu'elle soit répréhensible. Racine s'en est encore servi dans *Andromaque*.

« La Grèce en ma faveur est trop inquiétée ». L. B. *

* Sans doute, il y a généralement quelque différence entre *inquiet* et *inquiété*; car on dirait un caractère *inquiet* et non pas *inquiété*. Mais de ce que ces deux mots peuvent s'employer différemment, s'ensuit-il qu'ils ne puissent en bien des occasions être synonymes? et que l'on soit *inquiet* de l'objet de son amour, ou *inquiété* par l'amour, n'est-ce pas la même chose? Cette rigueur vétilleuse, qui peut être utile dans les questions purement grammaticales, est très-déplacée dans les matières de goût et dans l'examen du style.

D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son ame ;
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême !
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus ;
Je sais tous ses exploits : mais je connais Porus.
Nos peuples, qu'on a vus triomphans à sa suite
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés.
Et je crains...

ÉPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage ;
Par vos sages conseils dissipez cet orage :
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes, [1]
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards: [2]

---

[1] *Avant que le combat qui menace vos têtes*
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes, etc.

Ce n'est plus *le fidele confident du beau feu* d'Alexandre, c'est Éphestion qui parle, et qui parle en guerrier, en ambassadeur. Cette scène est non-seulement la plus belle de la pièce, mais elle est encore comparable aux plus belles scènes du théâtre. L. B. *

* Cet éloge, pour être juste, devait être restreint. *Cette scène est comparable aux plus belles scènes* du même genre, c'est-à-dire, à celles qui ne sont que des entretiens politiques, et dont le mérite est encore fort loin de celui des scènes véritablement tragiques, qui réunissent de grands intérêts publics ou personnels à de grandes passions, à de grands dangers, etc.

[2] *Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.*

Quand on a lu Arrien et Quinte-Curce, on ne peut s'em-

Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,[1]

---

pêcher de regretter, avec Saint-Évremond et Louis Racine, que l'auteur d'*Alexandre* n'ait fait aucune mention du fameux passage de l'Hydaspe ni des éléphans de Porus; celui surtout qui portait ce prince, et qui le défendit si courageusement, méritait une place dans le poëme, ainsi que dans l'histoire: cet *incident* aurait amené de nouvelles images, et eût d'ailleurs contribué à caractériser le lieu de la scène. C'est un art essentiel à tout auteur dramatique, de transporter le spectateur dans les lieux qui ont servi de théâtre aux événemens qu'il décrit. Homère et Virgile sont encore, en ce genre, les modèles de tous les poëtes. L. B.

[1] *Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,*
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées.

M. l'abbé d'Olivet désapprouve *des campagnes jonchées de sang*, et il a raison. Racine, selon sa manière ordinaire, a pensé que l'expression de *campagnes jonchées de sang*, qui ne se peut dire, pouvait passer avec celle de *campagnes jonchées de morts*, dont on se sert quelquefois. L. B. *

* On n'a point relevé, dans la note précédente, l'impropriété du mot *incident*, à propos du passage de l'Hydaspe et des éléphans de Porus, qui pouvaient fournir une description et nullement un *incident*: l'intelligence des termes de l'art est fort peu familière au commentateur. Mais on doit remarquer dans cette même note, et dans celle qui la suit, le peu de justice qu'il rend à Racine. Qu'Homère et Virgile *soient les modèles de tous les poëtes* dans la science des couleurs locales, c'est ce dont personne ne doute; mais d'abord l'emploi de ces couleurs doit être beaucoup plus fréquent dans l'épopée que dans la tragédie, sans quoi celle-ci tom-

Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,

---

berait dans l'inconvénient dont parle Horace : *Unus et alter assuitur pannus.* C'est donc de Sophocle et d'Euripide qu'il fallait parler, plutôt que d'Homère et de Virgile. Ensuite il eût été juste d'observer que personne, avant Racine, n'avait porté aussi loin que lui l'illusion théâtrale qui naît de l'emploi de ces couleurs, et qui dans ses pièces transporte le spectateur, tantôt chez les Grecs, auprès d'Iphigénie et de Phèdre, tantôt chez les Turcs, auprès de Roxane et d'Acomat, et plus fidèlement encore dans le temple de Jérusalem, entre Joad et Athalie. Tous ces divers tableaux n'ont point été surpassés.

Il ne suffisait pas non plus de donner raison à l'abbé d'Olivet sur l'expression des *campagnes jonchées de sang*, qui en elle-même est effectivement impropre, ni d'ajouter que Racine, *suivant sa manière ordinaire*, a *cru* qu'en joignant ensemble le sang et les morts, l'un pouvait faire passer l'autre. *Cette manière ordinaire* de Racine est en effet un artifice de style, connu de tous les grands écrivains, et fort heureusement employé par celui de tous nos poëtes à qui nous devons le plus de tournures favorables à la précision, à la rapidité, à l'énergie. Non-seulement on dit quelquefois *des campagnes jonchées de morts*, mais c'est une phrase généralement reçue même dans le style historique. C'est aussi un principe reçu en fait de diction, qu'en plaçant le plus près du verbe le régime qui lui convient le mieux, on peut faire passer à sa suite un autre régime à la faveur de l'analogie, non pas tant avec le verbe, qu'avec le régime le plus prochain. C'est donc le rapport du *sang* avec *les morts*, et le rapport des *morts* avec *les campagnes jonchées :* c'est la réunion de ces deux rapports et l'ordre des deux régimes qui fait que la phrase n'a rien de répréhensible, et qui légitime cette licence de style, dont nous verrons dans Racine des exemples bien plus frappans.

N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur :
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos états.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui. *

---

* *Choisissez aujourd'hui,*
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

Cette phrase n'est pas grammaticalement exacte. La règle demanderait que l'on dit : *Choisissez de tout perdre ou de tout tenir*, etc.; ou bien, *décidez si vous voulez tout perdre*. etc.; mais l'usage a autorisé cette construction comme tant d'autres, à la faveur de l'ellipse que tout le monde entend. *Choisissez si vous voulez rester ici ou venir avec moi.* On sous-entend l'énonciation du choix. *Choisissez, et dites si vous voulez*, etc.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare [1]
Nous fasse méconnaître une vertu si rare;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis. [2]
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples :
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples;
Des héros, qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels. [3]
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves :

---

[1] *Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare.*

Racine avait mis d'abord :

« Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare ». L. B.

[2] *Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.*

On lit dans quelques éditions :

« Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis ». L. B.

[3] *En venant parmi nous ont trouvé des autels.*

Ce vers fait allusion à Hercule et à Bacchus. Philostrate nous représente aussi Tantale et Ajax comme des demi-dieux parmi les Indiens. Ces peuples, s'il en faut croire Élien, avaient Homère traduit en leur langue; ce qui sans doute n'avait pas peu contribué à leur donner de la vénération pour les héros grecs. L. B.

Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher, [1]
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes;
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas tems, seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont pour s'affranchir les yeux toujours ouverts:
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts:
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadêmes:
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes; *

---

[1] *Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher.*

Un *éclat éblouit, frappe, séduit, surprend*, mais ne *touche* jamais, ni au propre, ni au figuré. L. B.

[2] *Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,*
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes;
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis, etc.

Dans quelques éditions on lit, au lieu de ces vers:

« Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
» Sous le joug d'Alexandre ont vu ployer les têtes.
» Après tant de sujets à ses armes soumis, etc. ». L. B.

* *Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes.*

La métaphore est neuve et juste; et la pensée est parfaitement rendue en image: c'est le vrai mérite de la poésie. Le vers qui précède est élégant; mais *les rois sans diadêmes* ne sont

Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage;
Laissez un peuple, au moins, qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre;
Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes états.

PORUS.

Je croyais, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans:
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis. [1]

---

point *une de ces expressions créées*, comme on le lisait dans l'ancien commentaire, où la mesure de l'éloge n'est pas ordinairement plus juste que celle de la censure.

Au reste, plusieurs idées de cette réponse de Taxile et de celle de Porus sont empruntées de la harangue des Scythes, trop connue pour que l'on rapporte ici les endroits imités.

[1] *C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,*
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.

Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie? [1]
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous?

VARIANTE.

« Je soutiendrai ma gloire, et répondant en roi,
« Je vais parler ici pour la reine et pour moi ». L. B.

[1] *Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?*

Octroyer n'est guère en usage, comme le remarque le *Dictionnaire de l'Académie*, qu'*en style de chancellerie et de finance*, mais il ne choque point ici. L. B. *

* Je ne puis assurer s'il choque ou non; mais ce qui est sûr, c'est que ce mot, entièrement vieilli, n'a point reparu depuis long-temps dans le style soutenu. Il n'est pas flatteur pour l'oreille, et s'est trop naturalisé dans la chicane pour n'être pas décrédité en poësie. Louis Racine prétend *qu'il a ici une grâce que n'aurait pas un autre mot*. Sans doute, il n'est pas aisé de rendre raison de *la grâce*; mais j'avoue que je ne la sens pas, et je sens au contraire que ce mot en aurait beaucoup dans le plaidoyer de l'Intimé; ce qui me fait douter qu'il en ait *ici*.

Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
Sans connaître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrâse tout sitôt qu'elle commence à luire; [1]

---

[1] *Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,*
Embrâse tout sitôt qu'elle commence à luire.

Boileau, dit Louis Racine, vantait beaucoup ce portrait d'Alexandre : *il est*, disait-il, *de la main d'un poëte héroïque, et celui que j'ai fait est de la main d'un poëte satirique.*

S'en alla follement, et, croyant être un dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu. L. B. *

* Sans doute, en louant ce morceau, Despréaux en exceptait ce vers;

Embrâse tout sitôt qu'elle commence à *luire.*

Il est très-défectueux par deux raisons : une *valeur* qui *luit* est une très-mauvaise expression. Quoiqu'on dise très-bien qu'une *valeur a brillé*, on ne saurait dire qu'elle a *lui*; comme un style *brillant* n'est pas un style *luisant. Luire* ne se dit guère que d'un éclat physique ou de ce qui peut s'y rapporter. De plus, une *valeur* qui *embrâse dès qu'elle luit*, est une petite idée, un rapprochement frivole, une espèce de jeu de mots peu digne du style tragique.

Ce mot *luire* me rappelle un vers bien autrement mauvais et d'un ridicule rare : aussi les curieux ne l'ont-ils pas oublié. Il se trouvait dans une ode, dont je ne crois pas qu'on ait retenu autre chose, et qui fut adressée à Voltaire, il y a près de quarante ans, en faveur de mademoiselle Corneille : ce fut même pour lui l'oc-

Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'états, plus de rois : ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore :
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais, que dis-je, nous seuls? il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière :
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus;
Et qu'on dise par-tout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
» Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
» Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

---

casion d'un des actes de bienfaisance qui ont le plus honoré sa vieillesse, et c'est aussi le seul bien qu'aient jamais produit les vers de l'auteur. On faisait parler Voltaire dans cette ode, et il disait de Corneille :

Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'*ai lui;*

ce qui rimait richement avec le pronom *lui*, et ce qui formait la chute de vers la plus plaisante qu'on pût trouver dans le style burlesque. Faire parler Voltaire en vers pour lui faire dire *l'éclat dont j'ai lui*, est une singularité qui méritait d'être conservée dans l'histoire des ridicules.

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage;
Mais, seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage :
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,[1]
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point; marchez contre mon maître :
Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître;
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié;
Vous verriez....

PORUS.

Que verrais-je, et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Serait-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,

---

[1] *Si le monde penchant n'a plus que cet appui.*

Cette manière ironique de parler convient-elle à la dignité d'un ambassadeur? L. B. *

* Cette ironie, dont le ton et l'expression sont nobles, ne me paraît point au-dessous de la dignité du personnage. Elle tient à un profond sentiment de supériorité; c'est un envoyé d'Alexandre, qui parle au nom de son maître, et qui doit le croire invincible.

Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres, éblouis de ses moindre exploits,[1]
Sont venus à genoux lui demander des lois;
Et, leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve par-tout les armes à la main:
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,[2]
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de tems,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames:
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,

---

[1] *Les autres, éblouis de ses moindres exploits.*

On lit dans quelques éditions:

« Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits. » L. B.

[2] *Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes;*
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes, etc.

Ceci fait allusion à la prise du rocher d'Aorne, où les troupes d'Alexandre furent arrêtées par les assiégés, qui ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance. L. B.

Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer;
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre:
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états, [1]
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire:
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher. *

---

[1] *C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états,*
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas;
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.

M. l'abbé d'Olivet observe que cette construction n'est pas exacte. Le premier participe, *l'arrachant*, se rapporte à la gloire, et le second, *ébranlant*, se rapporte à Alexandre. Le quatrième vers était ainsi dans la première édition :

« Attaquer, conquérir et rendre les couronnes ». L. B.

* *Allez donc, je l'attends, ou je le vais chercher.*

C'est particulièrement dans cette scène que l'auteur com-

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi ! vous voulez au gré de votre impatience...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :
Éphestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ;

---

mence à montrer un talent décidé pour la versification. A quelques fautes près, qui même sont fort légères, tout ce que dit Porus est excellent. Il y a de la force et de l'élévation dans les idées, et la diction est d'un homme qui connait déjà toutes les formes de la phrase poëtique, la facilité des périodes, nombreuses sans être trainantes, la vivacité des mouvemens qui forment des transitions justes, surtout ce choix d'expressions combinées d'une manière heureuse et nouvelle.

« Vos bras tant de fois *de meurtres fatigués* ; un peuple *qui » gémissait sous l'or dont il était armé..... qui, tombant en foule, » n'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre..... dans » son avide orgueil je sais qu'il nous dévore*, etc..... »

Enfin des morceaux d'un style sublime :

Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus, etc.

De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, seigneur, le juge du combat :
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

Ah ! que dit-on de vous, seigneur ? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis ; [1]
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame ; avec le tems ils me connaîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, seigneur, ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence ;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,

---

[1] *Ah ! que dit-on de vous, seigneur ? Nos ennemis*
Se vantent que Taxile est à moitié soumis ;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

Racine, dans la première édition, faisait dire à Axiane :

« Ah ! que dit-on de vous, seigneur ? Nos ennemis
» Vous comptent hautement au rang de leurs amis :
» Ils se vantent déjà qu'un roi qui les respecte.... » L. B.

Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée : *
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche ! et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis :
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays ;
Et sa haine, seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un faible appui ;
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.

---

* *Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.*

Cette phrase manque d'élégance, parce qu'elle est à côté du mot propre, *qui vous tient en alarmes*, dont l'auteur s'est privé pour la rime : c'est ce qu'il ne faut jamais laisser apercevoir quand on veut tendre à la perfection.

Mes yeux [1] sans se troubler ont vu son inconstance :
Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
Et, courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître;
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter?
Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, madame,

---

[1] *Madame, en le perdant, je perds un faible appui;*
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux, etc.

Racine a fait ici quelques changemens. Après le vers,

« Attend, pour éclater, que vous alliez combattre,

Axiane ajoutait :

» O dieux.....

Porus répondait :

» Son changement me dérobe un appui,
» Que je connaissais trop pour m'assurer sur lui.
» Mes yeux, etc. » L. B.

Le beau feu que la gloire allume dans votre ame :
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
Excitaient tous nos rois, les traînaient aux combats;
Et de qui la fierté refusant de se rendre,
Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre. [1]
Il faut vaincre; et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, madame, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort mériter votre chaîne;
Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets, dans son camp, plus braves que leur maître;

---

[1] *Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.*

Ce vers a été imité depuis par Quinault, dans l'opéra d'*Armide* :

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi. L. B.*

* Quinault peut avoir emprunté l'idée, quoiqu'elle soit du nombre de celles qui appartiennent à tout le monde; mais il n'a pas *imité le vers* : cet hémistiche sublime, *si quelqu'un le peut être*, n'est qu'à lui, et il fallait le dire puisqu'on voulait parler de Quinault.

Je vais les exciter par un dernier effort :
Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.[1]
Ne vous informez point de l'état de mon ame :
Triomphez, et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, madame?
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne;
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné[2]

---

[1] *Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.*

Après pour *ensuite* est trop du style de la conversation : alors on ne distinguait point assez le langage familier d'avec un langage plus relevé. L. B. *

* Cette assertion est beaucoup trop absolue et trop générale ; elle n'est ainsi applicable qu'aux auteurs qui ont précédé Corneille. Ce grand homme fut le premier qui connut la noblesse du style tragique, et qui en donna des modèles. Assurément il y a loin du style de *Cinna* au *langage familier.* Cependant il en laissa subsister encore des traces assez fréquentes dans ses meilleures pièces, parce qu'il avait moins de goût que de génie, et parce qu'il n'est pas donné au même homme de créer et de perfectionner. C'est à Racine qu'il était réservé d'atteindre à la perfection du style tragique, et les locutions familières sont déjà rares dans son *Alexandre,* et ne reparaissent plus chez lui depuis *Andromaque.*

[2] *Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné.*

VARIANTE.

« Voulez-vous qu'en mourant ce cœur infortuné ». L. B.

Ignore à quelle gloire il était destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirais-je?

PORUS.

Ah! divine princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se defendre?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur *

---

* *La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur*
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Après cette belle scène que nous avons admirée, le sujet, la pièce et l'auteur retombent pour ne plus se relever. Porus, qui, au moment d'aller combattre Alexandre, *y court moins pour éviter le titre de captif que pour le mériter*; qui veut qu'on soit ému de *ses tristes soupirs*, et que *sa divine princesse sente pour lui quelque heureuse faiblesse*, et qu'avec *tant d'estime* on lui promette un *peu d'amour*; et cette Axiane qui en dit cent fois plus qu'il n'en faut pour qu'on ne lui demande plus rien, tout cela n'est qu'un dialogue comique entre des rois et des reines, fait pour avilir à la fois, et le rang, et le caractere des personnages, et celui de la tragédie. Plus on y réfléchit, plus on s'aperçoit qu'il ne fallait rien moins que cet ascendant des opinions et des mœurs générales qu'on appelle la mode, pour

Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

---

qu'une nation éclairée ait pu si long-tems, je ne dis pas supporter, mais applaudir ces petitesses et ces platitudes. Cette galanterie étant alors ce qu'on appelait dans la société le langage des honnêtes gens, on voulait l'entendre sur le théâtre, sans songer que le ton de la société française ne devait pas être celui des héros de l'antiquité, qui n'en avaient pas la moindre idée. Boileau est le seul (il faut le redire à sa gloire), parmi tant de grands esprits, qui ait été frappé de cet absurde travestissement, et il en fit sentir le ridicule et l'indécence dans son *Art Poëtique* et dans ses autres ouvrages. Mais de son tems il n'y eut guères que Racine qui profita de la leçon, et de nos jours il n'y eut d'abord que Voltaire. Non-seulement Thomas Corneille, qui avait quelque talent, fut toujours fidèle à la galanterie, mais Crébillon, qui avait du génie, souilla de cette turpitude les sujets les plus tragiques. Ce n'est que depuis environ trente ans qu'un petit nombre de bonnes pièces, où l'on a su intéresser sans *intrigue amoureuse*, a décrédité enfin ce moyen banal, qui par lui-même est essentiellement de la comédie; et il faut avouer que les tragédies qui n'ont pas d'autres ressorts, auraient mis notre théâtre fort au-dessous de celui de Shakespeare et de Caldéron, si les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire ne les eussent fait, avec le tems, disparaître de la scène française; car l'insipidité et l'ennui, caractères dominans de Thomas Corneille, de Campistron, de Lagrange, etc. qui ont long-tems occupé la scène, sont pires que les extravagances et les horreurs des théâtres de Londres et de Madrid.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi! madame, en ces lieux on me tient enfermée :
Je ne puis au combat voir marcher mon armée!
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison!
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître!
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes;
Et regardez, madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,[1]

---

[1] *Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,*
D'une égale chaleur au combat animées.

On lisait d'abord :

« Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
» D'une égale fierté l'une et l'autre animées ». L. B.

De leur fureur par-tout font voler les éclats, *
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête.
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité [1]
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi! lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine;
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi;
On me parle de paix! et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!

---

* *De leur fureur partout font voler les éclats,*
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?

Ces deux vers pèchent par l'impropriété des termes. On peut *faire retentir les éclats de sa fureur*, et alors la figure est juste: on ne peut les *faire voler*, et l'image est fausse. On *dirige* ses pas, et on *conduit* les pas d'un autre. On ne peut *conduire* les siens, quoiqu'on dise bien *se conduire soi-même*: c'est que l'expression de *conduire les pas* présente trop formellement un double objet, celui qui *conduit*, et celui qui *est conduit*.

[1] *Et c'est cette tranquillité*
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.

On ne dit point *la sûreté* d'une *tranquillité*. L. B.

Sur des objets de joie on arrête mes yeux !

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde ! [1]

---

[1] *Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,*
Sa paisible valeur me sert ici de garde !

Racine a retranché ici un très-grand nombre de vers, que nous avons cru devoir remettre sous les yeux du public :

« Ah ! madame, s'il m'aime, il le témoigne mal :
» Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
» Il devait, dans un camp, plein d'une noble envie,
» Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
» Balancer mon estime, et comme lui courir,
» Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

» D'un refus si honteux il craint peu les reproches ;
» Il n'a point du combat évité les approches ;
» Il en eût partagé la gloire et le danger ;
» Mais Porus, avec lui, ne veut rien partager.
» Il aurait cru trahir son illustre colère,
» Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment :
Et, si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille [1]
Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferais plus, madame : un mouvement si beau
Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?

AXIANE.

» Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
» Se serait fait, madame, attendre plus d'un jour.
» Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance ;
» Votre amant, votre frère, étaient d'intelligence.
» Le lâche, qui dans l'ame était déjà rendu,
» Ne cherchait qu'à nous vendre après s'être vendu ;
» Et vous m'osez encor parler de votre frère !
» Ah ! de ce camp, madame, ouvrez-moi la barrière.

CLÉOFILE.

» Que Porus est heureux ! etc. »

Nous nous croyons dispensés de faire aucune observation sur ces vers. L. B.

[1] *Et, si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille*, etc. *Le soin qui vous travaille*, expression surannée. L. B.

Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.[1]
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, madame; et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur.
Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le tems ce grand orgueil éclate:
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE.

Mon frère vient; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus: et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

---

[1] *Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner?*
Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.

Cléofile disait dans les premières éditions:

« Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner,
» Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener ». L. B.

SCÈNE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi! Porus...

TAXILE.

C'en est fait; et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas, car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu;
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire; *

---

* *N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire.*

Ensanglanté la gloire est une expression heureusement hardie; mais Racine, le poëte le plus hardi dans l'expression (ce qu'on ne sait pas communément), l'est dans cette phrase de deux manières, et la seconde me paraît pour le moins très-hasardée. *Ensanglanter la gloire* à quelqu'un n'est pas plus correct que *la rendre sanglante à....*; car *ensanglanter* et *rendre sanglant* sont la même chose, et *sanglant* est un adjectif d'un sens absolu, qui par lui-même ne peut être suivi d'aucune préposition. C'est un de ces latinismes que Racine aimait à essayer

Qu'elle même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque tems :
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'était précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés ;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite ;
Et, de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE.

Qu'il avait refusé! Quoi donc? pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie! [1]
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes états!
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte!

---

dans notre langue, et le plus souvent il y a réussi. On dirait élégamment en latin : *Cruentam hostibus victoriam fecit :* mais traduirait-on bien : *il rendit à l'ennemi la victoire sanglante?* J'avoue que je ne le risquerais pas.

[1] *Qu'il avait refusé! Quoi donc? pour ta patrie,*
Ton indigne courage attend que l'on te prie!

VARIANTE.

« Qu'il avait refusé! Lâche, pour ta patrie,
« Ton infâme courage attend donc qu'on te prie! » L. B.

Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager!
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne;
Garde à tous les vaincus un traitement égal;
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival. [1]
Aussi-bien c'en est fait, sa disgrâce et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore; et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidèle,
Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connais: aime-moi si tu veux.

TAXILE.

Ah! n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame: n'attendez ni menaces ni chaînes;
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devait moins hasarder:
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

---

[1] *Garde à tous les vaincus un traitement égal;*
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.

On lit dans quelques éditions:

« Garde à tous les vaincus un traitement égal;
» Enchaîne ta maîtresse avecque ton rival ». L. B.

AXIANE.

Quoi ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi !
Et sur mon propre trône on me verrait placée
Par le même tyran qui m'en aurait chassée !

TAXILE.

Des reines et des rois, vaincus par sa valeur,
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère ;
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié. *
Penses-tu que j'imite une faible Persane ;
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ;
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers
J'aille vanter partout la douceur de ses fers ?
S'il donne les états, qu'il te donne les nôtres ;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.

---

* *Caresser un tyran, et régner par pitié.*

Régner par pitié est ici à contre-sens. Axiane veut dire qu'elle ne devra point son trône à la pitié, et *régner par pitié* signifie *consentir par pitié* à régner. Remarquez que cette expression, bien placée dans son vrai sens, serait une alliance de mots vraiment sublime si, par exemple, il s'agissait d'un grand homme qui, n'ayant aucune ambition, consentirait à régner pour faire le bonheur d'un peuple qui aurait besoin de ses vertus.

Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux ;
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.[1]
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats :

---

[1] *Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,*
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.

On ne se *lave* point d'un *crime par* un *trépas ; dans ton sang* aurait été plus juste. *

* La remarque serait juste s'il y avait *lavera son crime par ton trépas*, parce qu'alors il y aurait une métaphore, et qu'elle serait fausse, puisque le *trépas* ne peut *laver*. Mais le critique, qui ne sait pas la différence d'une métaphore à un trope, ne s'est pas aperçu que *se laver* est pris ici figurément pour *se justifier*, et qu'il n'y a point de trope plus familier dans le langage, que celui-là. Ne dit-on pas tous les jours : *Il se lavera de cette accusation par sa conduite, par ses écrits*, etc. ? Et cette phrase est très-correcte, comme le vers de Racine, quoiqu'en effet *la conduite et les écrits* ne *lavent* pas plus que *le trépas*.

Il peut être agréable et intéressant de discuter et d'éclaircir des questions de grammaire et de goût, dont les nuances, si délicates et si diverses, peuvent échapper quelquefois même aux esprits cultivés. Mais faut-il être réduit à être maître d'école en commentant Racine ? Il le faut bien dans un tems où tant d'écoliers se font maîtres. Mais si l'on savait combien cela est triste et honteux aux yeux d'un artiste ! Combien il est dur d'avoir tant à rougir pour l'honneur des lettres et de la patrie !....

Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :
Alexandre et le tems vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre. [1]
D'abord, ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits; *

---

[1] *Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.*

Votre Alexandre est trop du style familier. L. B. *

* Oui, parce qu'il est question d'Alexandre et d'un amant. Nous aurons lieu d'observer, par la suite, que le critique a grand tort de croire que cette manière de parler appartient en propre au style familier.

* *M'a semblé démentir le nombre de ses faits.*

Ses faits ne peut guère entrer dans la poésie noble, sans une

Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse :
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre ; [1] et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage, *
Et, sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font par-tout des sujets.

épithète qui le relève. *Le jeune éclat* est une de ces épithètes hardiment métonymiques, toujours si heureuses dans Racine et Despréaux, et dans les bons poëtes. Il était digne de l'ignorance orgueilleuse de notre siècle, de prôner la fréquence et l'abus de cette figure comme une nouveauté, comme une découverte, comme le cachet du génie ; c'est le cachet de Ronsard, de Dubartas, de Brébeuf, de St.-Amand, de Lemoine, de tous les rhéteurs ampoulés qui ont été mauvais poëtes, et qui ont de nos jours tant de dignes successeurs. Racine et Boileau apprirent les premiers aux bons poëtes à être sobres de ces figures hasardeuses, à en restreindre et en régler l'emploi, aussi difficile et aussi digne d'éloges, quand il est juste et modéré, que facile et digne de mépris quand il est prodigué au hasard.

[1] *Font connaître Alexandre*, etc.

Dans quelques éditions on trouve :

« Le font bientôt connaître, etc. » L. B.

* *Porte de sa grandeur l'infaillible présage.*

Présage est ici un terme déplacé : il eût été juste, en parlant d'Alexandre, avant que ses actions eussent rempli ce que *présageait* son visage.

Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire, [1]
Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté. [2]
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse :
» Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
» Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur ».
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire ; [3]
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir si le vainqueur m'écoute.

---

[1] *Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire*, etc.

VARIANTE.

« Il sortait du combat, et tout couvert de gloire ». L. B.

[2] *Il a fait à son tour éclater sa bonté.*

Louis Racine prétend qu'Alexandre n'était pas capable d'avoir tant de *bonté* pour un traître ; mais son père a du moins pour lui l'histoire d'Arrien, qui dit qu'Alexandre combla Taxile de faveurs, et qu'avant de quitter l'Hydaspe, il réconcilia ce prince avec Porus ; car dans l'histoire ce n'est point Taxile, mais le frère de Taxile, que Porus tue dans le combat. L. B.

[3] *De votre sort je vous laisse l'empire.*

L'empire de votre sort n'est pas français. L. B.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez, Ephestion. Que l'on cherche Porus ;
Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée ?
Mais ne le craignez point : son empire est à vous ;
D'une ingrate à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux états, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah ! c'en est trop, seigneur : prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
Ne tardez point, allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avais promis que l'effort de mon bras
M'approcherait bientôt de vos divins appas ;
Mais, dans ce même tems, souvenez-vous, madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi ;
La victoire elle-même a dégagé ma foi ;
Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible ;
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.

Les Indiens domtés sont vos moindres ouvrages ;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour. [1]
Mais, seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes alarmes :
Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :

---

[1] *Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,*
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.

Selon la grammaire, il faudrait en prose, *aux cœurs les plus durs ;* mais cette licence peut être tolérée en vers. Si Racine avait cru que cette faute fût considérable, il aurait pu très-aisément changer ce vers, et y substituer un autre tour. L. B. *

* Je ne pense pas qu'on puisse dire *inspirer dans*, malgré l'analogie latine, *inspirare in.* Il faut que cette construction soit contraire au génie de notre langue, puisque, malgré l'exemple de Racine, aucun bon écrivain ne l'a jamais employée, ni en prose ni en vers. Qu'il ne l'ait point changée, cela ne prouve rien : il a laissé dans ses deux premières pièces bien d'autres fautes plus graves, et l'on sait pourquoi. Mais quand on entend une reine dire d'elle-même qu'elle est *une conquête aisée*, comment concevoir qu'une nation, qui s'est long-temps piquée de tant de respect pour le sexe, l'ait tant avili sur la scène, et lui ait si souvent ôté la dignité qui lui est propre ?

La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE.

Que vous connaissez mal les violens désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupirait que pour la renommée ;
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets. [1]
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées, [2]
Aussi-bien que ses rois, ont paru surmontées :
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits ;
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
Il vient, avec plaisir, avouer sa défaite :

---

[1] *Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.*

On dit *des objets assez dignes de mes vœux*, et non *à mes vœux*. L. B.

[2] *Les beautés de la Perse a mes yeux présentées.*

VARIANTE.

« Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées ». L. B.

Heureux si, votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouaient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris,
Ne devaient arrêter que de faible esprits. [1]
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,

---

[1] *Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris,*
Ne devaient arrêter que de faibles esprits.

Où vous me tenez pris n'est point du style noble; et d'ailleurs, que veulent dire *des esprits* qui *s'arrêtent dans de beaux nœuds?* Tout ce style est une suite du vice principal du sujet. L. B. *

* Non pas *du sujet*, comme on l'a déjà remarqué, mais du mauvais plan adopté par l'auteur, et du préjugé puéril qui avait subjugué sa jeunesse, comme il avait égaré le grand esprit de Corneille et rabaissé son génie. Il y a même cette différence, que l'erreur de Racine ne fut que passagère, au lieu que Corneille ne revint jamais de la sienne, et voulut même l'ériger en principe.

Au reste, le plus grand défaut de la phrase critiquée, c'est qu'elle ne rend pas la pensée de l'auteur. Il veut dire: « Pourquoi » doutez-vous de votre empire sur moi, comme si l'amour que » vous inspirez ne pouvait avoir d'empire que sur des hommes » vulgaires? » Et l'expression de *faibles esprits* ne rend point cette idée.

Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive;
Mais je doute, seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'états, tant de mers qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre, en tremblant, se taire devant vous;
Songerez-vous, seigneur, qu'une jeune princesse
Au fond de ses états vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi! vous croyez-donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposait seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses lois,
Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus était sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint ;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point :
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Allait entre nous deux finir notre querelle,[1]
Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.[2]

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien! ramène-t-on ce prince téméraire ?

---

[1] *Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle*
Allait entre nous deux finir notre querelle.

Nous n'aimons point *une fierté qui finit une querelle.* L. B.

[2] *Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,*
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

Ensevelir est une très-belle expression ; c'est celle qui convient à Alexandre, lorsqu'il combat contre des hommes ordinaires. L. B.

ÉPHESTION.

On le cherche partout; mais, quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.
Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,[1]
A nous vendre leur mort semble se préparer.[2]

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

---

[1] *Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,*
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite, etc.

Il y avait d'abord :

« Mais un reste des siens, ralliés de leur fuite,
» A du soldat vainqueur arrêté la poursuite ». L. B.

[2] *A nous vendre leur mort semblent se préparer.*

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.

ÉPHESTION *disait dans les premières éditions :*

« Leurs bras à quelque effort semblent se préparer.

ALEXANDRE *répondait :*

» Observez leur dessein sans les désespérer ». L. B.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE, *seule*.

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire? [1]
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs? [2]
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie:
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.

---

[1] *N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire,*
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire?

Des cris de victoire qui reprochent la gloire sont d'un style obscur et entortillé. L. B.

[2] *Et ne pourrai-je au moins, dans de si grands malheurs,*
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs!

On ne s'entretient point *avecque ses douleurs*; on ne s'entretient qu'*avec* des personnes. *Avecque* est maintenant banni des vers et de la prose; le *que* rendait le vers dur et traînant. L B. *

* *On s'entretient* en poësie avec tout ce que la poësie a le droit de personnifier, d'animer, etc. Le vers est mal tourné; mais la figure n'est pas répréhensible.

Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre :
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,
On te découvrirait au bruit de tes efforts ;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur ;
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachais-je, avec tant de détours,
Un secret si fatal au repos de tes jours ? *
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence !
Combien de fois, sensible à tes ardens désirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs !
Mais je voulais encor douter de ta victoire ;
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire ;
Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand roi ;
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire ;

---

* *Et pourquoi te cachais-je, avec tant de détours,*
Un secret si fatal au repos de tes jours.

Te cachais-je est d'une dureté remarquable dans un poëte qui avait l'oreille si sensible. *Un secret si fatal* est un contre-sens. L'auteur veut et doit dire, *un secret dont dépendait* le repos de tes jours. Il dit à peu près le contraire.

Je te l'ai dit cent fois : mais je devais te dire
Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits;
Et, de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus
Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus?
Il est tems que mon ame, au tombeau descendue, *
Te jure une amitié si long-tems attendue;
Il est tems que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi-bien, penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée! **

---

* *Il est tems que mon ame, au tombeau descendue.*

Ici la figure, qui permet de prendre la partie pour le tout, est employée abusivement, parce que le *tombeau* qui convient au corps ne peut convenir à l'*ame*, et cette réunion de deux mots et de deux idées qui s'excluent nécessairement, est choquante. C'est ce que n'a pas senti Louis Racine, qui trouve cette *image poëtique et belle*. Quand elle serait juste, je ne vois pas ce qu'elle aurait de *beau*; car ici tout est fort commun.

** . *Il croit que ma haine étouffée*
A sa fausse douceur servira de trophée.

Amas d'expressions et d'idées incohérentes, d'où résulte ce

Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime:
Vous regrettez, madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi; mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,
L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer:
Je savais...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre

---

qu'il y a de plus rare chez Racine, même dans ses essais, c'est-à-dire, un vrai galimathias.

Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus : mais, quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire. [1]
J'avoûrai que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyais par mes combats divers
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la renommée entre nous suspendue;

---

[1] *Je ne le cherchais pas afin de le détruire.*

On dit bien *détruire* un palais, une ville; mais dit-on également *détruire* un homme? L. L. *

* C'est parce qu'on ne le dit pas communément, et qu'on peut le dire sans blesser aucune analogie, qu'il y a du mérite à se servir de cette expression. Mais elle est bien plus heureusement employée dans ce vers admirable :

Montrer aux nations Mithridate détruit.

C'est bien là qu'on peut voir l'effet d'un mot *mis en sa place:* ces deux mots unis, *Mithridate détruit*, font du seul nom de Mithridate une grande puissance. C'est du sublime d'expression avec des moyens simples : c'est le secret des grands écrivains.

Et, voyant de son bras voler par-tout l'effroi, [1]

---

[1] *Et voyant de son bras voler partout l'effroi.*

L'effroi d'un bras pour *l'effroi causé par un bras.* Expression hasardée et incorrecte. L. B. *

* Je ne condamnerais pas plus *l'effroi de son bras*, que *la terreur de ses armes*, qui est assurément une phrase reçue, et qui se justifie par l'usage de la même ellipse, *la terreur causée par ses armes*, *l'effroi causé par son bras;* mais j'avoue que je ne trouve pas le même rapport entre *faire voler la terreur* et *faire voler l'effroi.* C'est ici qu'il faut distinguer les nuances des synonymes. *La terreur* présente l'idée d'une espèce de contagion qui se propage rapidement : de là l'expression de *terreur panique. L'effroi* exprime particulièrement le saisissement causé par la peur. Ces distinctions sont essentielles à observer dans l'usage des mots qu'on appelle *synonymes :* c'est de là que dépendent en partie la pureté du style et la justesse de l'expression. Ces deux vers,

Et, voyant de son bras voler partout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi,

peuvent fournir une autre observation. *Voyant* est ici un de ces ablatifs absolus (*moi voyant*), qui sont si favorables à la poësie, et dont personne ne s'est mieux servi que Racine. Ils exigent quelques précautions, pour ne produire dans la phrase ni embarras ni obscurité. Entr'autres choses il faut prendre garde que l'ablatif absolu ne puisse pas se rapporter à deux substantifs : ici *voyant* peut également s'entendre de l'*Inde* et d'*Alexandre.* Il y a donc amphibologie, et c'est une faute.

Remarquez que l'ablatif absolu est naturel aux langues qui marquent les cas par la terminaison, parce qu'alors il ne peut guères produire d'équivoque. Il n'en est pas de même des langues modernes, qui marquent leurs cas par des articles: ici l'ablatif

L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance :
Un ennemi si noble a su m'encourager ;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, madame, a passé mon attente :
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers :
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire ;
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque, de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, seigneur, dignement combattu ?
Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu,
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite ?

---

absolu est souvent près de l'équivoque. Il sert beaucoup en vers pour la rapidité et la précision ; il peut nuire à la clarté, et celle-ci est avant tout.

Triomphez : mais sachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ;
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice ; [1]
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les domter.
Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre : [2]

---

[1] *Que le traître se flatte, avec quelque justice,*
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.

Il est certain que le refus que Taxile a fait de combattre avec Porus, affaiblit un peu l'honneur de la victoire d'Alexandre. L. B. *

* Cela serait plus vrai si Taxile n'était pas un personnage si méprisable. Mais comment croire que celui qui a vaincu Porus, eût été embarrassé de vaincre Taxile ?

[2] *Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,*
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre.

Ce semble n'est pas même tolérable dans la conversation familière. L. B. *

* *Ce semble* se disait autrefois pour *à ce qu'il paraît*, et était

Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces :
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes;
Mais, s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés ou combattus tous deux.
Oui, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible;
Mais, seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
Et que vous avaient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux *
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?

---

plus précis. Il est tombé en désuétude, on ne sait trop pourquoi, puisqu'on dit encore *ce me semble :* c'est une bizarrerie de l'usage. Mais *ce semble* est ici répréhensible absolument, parce qu'il ne saurait se construire avec la phrase, qui veut dire, *quoique partout accablé sous le nombre, à ce qu'il paraissait, je n'ai pu*, etc.

* *Qu'ai-je, fait pour venir*, etc.

Pour venir, se rapporte par la construction, à Axiane, et par le sens, à Alexandre. La grammaire demandait *pour que vous veniez* ou *vinssiez*, qui est prosaïque, et par conséquent il fallait une autre tournure.

A-t-il de votre Grèce inondé les frontières? *
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contens de nos états, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre:
Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
Ah! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime; **

---

* *A-t-il de votre Grèce inondé les frontières?*

On a blâmé fort mal-à-propos, dans *Athalie*,

Le *peuple* saint *en foule* inondait les portiques,

et *le peuple en foule inondait* est une figure juste et claire, comme on le prouvera en son lieu. *A-t-il inondé vos frontières* est sans excuse, parce que rien ne détermine le sens métaphorique. Si l'auteur eût mis,

A-t-il de ses soldats inondé vos frontières?

il n'y avait rien à dire.

** *Ah! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime.*

On dit bien un *sang généreux*.

De son généreux sang la trace nous conduit.

Phèdre.

Peut-on dire de même un *sang magnanime*? J'en doute, parce que ce mot offre une idée beaucoup plus morale. Je l'admettrais avec le mot *sang* pris figurément pour *race*, *famille*: *sorti d'un sang si magnanime*; mais non pas avec *sang* au propre.

Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds?
Non, de quelque douceur que se flatte votre ame,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, madame;
Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous : *
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée. **
Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,

---

* *En reproches honteux j'éclate contre vous.*

Voltaire s'est approprié ce vers tout entier :

Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux *éclater contre vous.*

Zaïre.

Cette expression élégante, *éclater en reproches*, n'était rien moins que commune quand l'auteur d'*Alexandre* s'en servit. Il y avait donc quelque mérite à la trouver : c'est ce qui fait que cet emprunt de Voltaire méritait d'être remarqué.

** *Que ma douceur lassée*
Donnera quelqu'atteinte à sa gloire passée.

Portera serait beaucoup plus élégant que *donnera*, et *à ma gloire* vaudrait mieux qu'*à sa gloire. La gloire de ma douceur* n'est pas une bonne expression, comme le serait *la gloire de ma clémence.*

Vous attaquez, madame, un vainqueur désarmé.
Mon ame, malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux :
Sans lui, vous avoûriez que le sang et les larmes *
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes;
Vous verriez...

AXIANE.

Ah, seigneur! puis-je ne les point voir
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir?
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste? [1]
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,

---

* *Sans lui vous avoûriez*, etc.

Sans lui se rapporte *à trouble*, et *lui* ne peut, en bon français, s'employer que pour les personnes ou pour ce qui peut être personnifié. C'est une faute très-commune dans les mauvais écrivains, très-rare dans les bons. On ne la retrouvera plus dans Racine.

[1] *N'ai-je pas vu partout la victoire modeste,*
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?

Cette pensée est-elle exprimée bien clairement? Elle sent un peu le langage précieux. L. B. *

* On peut assurer qu'il n'y a dans ces vers rien d'*obscur* ni de *précieux*, et cette singulière critique devait au moins être motivée.

Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie?
Mais que sert à ce cœur, que vous persécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser par-tout la main qui me tourmente?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus?
Non, seigneur: je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même; [1]
Que l'univers entier m'en impose la loi,

---

[1] *Non, seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,*
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même.

Pompée, dans Corneille, tient à Sertorius un langage à peu près semblable :

Eh! votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux;
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire;
Qu'on croit n'être, en vos fers, qu'esclave volontaire;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Acte III, scène 2. L. B. *

* On pouvait ajouter que les vers de Corneille sont très-beaux, très-bien placés, très-convenables à la scène, aux personnages, et que ceux qui sont ici dans la bouche d'Axiane, n'expriment qu'un dépit très-froid et très-indifférent au spectateur : c'est l'imitation d'un apprenti; mais tout-à-l'heure cet apprenti sera un maître.

Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre.
Mais, madame, après tout, ils doivent me surprendre :
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé ;
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence; *
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire :
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire;
Et, redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos états par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoi! le traître!...

ALEXANDRE.

Hé! de grâce, prenez des sentimens plus doux ;
Aucune trahison ne le souille envers vous.

---

* *Tant qu'ont duré ses jours...* Phrase inélégante.

Maître de ses états, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre :
Ni serment ni devoir ne l'avaient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime :
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs;
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs :
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amans cherche la solitude :
Je ne vous trouble point. *

---

* *L'entretien des amans cherche la solitude :*
Je ne vous trouble point.

L'extrême ridicule de ces vers dans une tragédie, et dans la bouche d'Alexandre, ne peut échapper à personne. Le commentateur les a remarqués, mais il a eu tort d'en trouver l'*expression précieuse :* elle n'est que comique. Il n'y a de *précieux* dans le style, que ce qui porte un caractère d'affectation et de fausse délicatesse. Il n'y en a pas de trace ici.

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roi, [1]

---

[1] *Approche, puissant roi,*
Grand monarque de l'Inde ; on parle ici de toi.
On veut, etc.

Racine ne s'est servi que deux fois de l'ironie, ici et dans *Andromaque ;* mais elle est supérieurement employée dans cette dernière pièce.

Cette scène, par la situation, par la manière dont elle est traitée, ressemble beaucoup à une scène de Corneille, où Viriate dit à Perpenna, dans *Sertorius :*

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit.
. . . .
Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire? Et par quel charme, un jour,
Obliger sa couronne à payer son amour?

Acte II, scène 4. L. B. *

* La ressemblance est remarquée à propos ; mais il n'est pas vrai que Racine n'ait *employé l'ironie que deux fois.* Je ne sais s'il y a une seule de ses pièces où l'on n'en trouve des exemples. Nous aurons occasion de les observer. L'auteur connaissait trop bien le parti qu'on pouvait tirer de cette figure, et l'art de l'ennoblir, pour craindre d'en faire usage. Ici elle n'est que comique, parce que le fond de toutes ces scènes, depuis la fin du second acte, n'a pas cessé de l'être.

Grand monarque de l'Inde; on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colère;
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour:
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame?
Es-tu prêt?...

TAXILE.

Ah, madame! éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi;
Et juge qui des deux était digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roi faisait la différence. [1]

---

[1] *D'un esclave et d'un roi faisait la différence*

On lit dans la première édition:

« D'un lâche et d'un héros faisait la différence ». L B. *

* *Mon cœur, douteux en apparence.*

Je l'aimai ; je l'adore : et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire ;
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui, *
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée! **

D'un esclave et d'un roi faisait la différence.

Douteux signifie ce dont on doute, et non pas celui qui doute. On est *incertain* d'une chose, et une chose est *douteuse*. *Faire la différence* n'est pas de la poësie noble. Voltaire s'en est servi dans *Mahomet ;* mais il a relevé le familier de la phrase faite, en la particularisant.

Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait *leur* différence.

Leur au lieu de *la* n'est rien moins qu'indifférent : les connaisseurs en style ne s'y tromperont pas.

* *Au fort de mon ennui.....*

Mauvaise expression. *Au fort*, en style noble, ne peut guère s'appliquer qu'aux choses physiques : *au fort de la tempête, au fort de la mêlée, etc.*

** *Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée.*

Il est plaisant (il faut l'avouer) d'appeler *glacée une ame* qui vient d'exprimer l'amour assez vivement ; et ce qu'il y a de pis, c'est que Taxile ne sait pas mieux ce qu'il veut dire que ce qu'il dit ; car Axiane n'est point *glacée*, même pour lui : elle le hait

L'image de Porus n'en peut être effacée.
Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrais, madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime;
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus, dans le tombeau,
Rassemble ses soldats autour de son drapeau;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts, justement courroucés,
Le repentir du crime où tu les a forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore;
Venge nos libertés qui respirent encore;
De mon trône et du tien deviens le défenseur;
Cours, et donne à Porus un digne successeur...
Tu ne me réponds rien? Je vois, sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros;
Tu veux servir. Va, sers; et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être [1]

---

et le méprise autant qu'elle aime et qu'elle estime son rival. Combien il est rare (quoiqu'on en dise) que ce qui est mal conçu ne soit pas mal écrit!

[1] *Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être*

Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains;
Que vous et vos états, tout est entre mes mains;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai..

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière;
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien! dépouille enfin cette douceur contrainte;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte; *
Parle en tyran tout prêt à me persécuter;
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Sur-tout, ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses:

Que si vous m'y forcez, etc.]

Racine a supprimé ici les vers suivans. Taxile reprenait ainsi dans la premiere édition :

« Hé bien! n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes,
» Contre tant de mépris, sont d'impuissantes armes.
» Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur,
» Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
» Tout amant que je suis, vous oubliez peut-être
» Que si vous m'y forcez, etc. » L. B.

* *Appelle à ton secours la terreur et la crainte.*

La crainte après *la terreur* est un pléonasme d'autant plus vicieux, que le second est moins fort que le premier.

Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt...

SCÈNE IV.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Ah ! quittez cette ingrate princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse;
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime : et quand les vœux que je pousse pour elle *
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne;
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.

---

* *Et quand les vœux que je pousse pour elle.*

On dit *former des vœux*. *Pousser des vœux* est une de ces expressions ridicules que l'on tolérait encore, et que sans doute Racine, dont le goût a tant contribué à former le goût général, n'aurait pas laissées dans ses premières pièces, s'il les avait revues plus tard.

Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étais aimé, je serais moins haï; *
Je la verrais, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue :
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux. **

---

* *Si je n'étais aimé, je serais moins haï.*

L'auteur ne dit rien moins que ce qu'il veut dire. *Si je ne pouvais être aimé, du moins je ne serais pas haï* : voilà sa pensée. Celle qu'il exprime conviendrait parfaitement à un homme qui, poursuivi par une maîtresse furieuse de jalousie, dirait :

Si je n'étais aimé, je serais moins haï.

Et c'est à peu près ce que dit Hermione :

Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

** *Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.*

Cette froide colere d'un si froid amour ne manquerait pas de faire rire, et ce serait le cas de répondre par ce mot connu : *Je n'en vois pas la nécessité.*

CLÉOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille ;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
Courez : on est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi ! Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître ! [1]

CLÉOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnaître.
Il l'avait bien prévu : le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie ;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

---

[1] *Quoi ! Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître !*

VARIANTE.

« Quoi ! ma sœur, on se bat ! Porus vient de paraître ! » L. B.

SCÈNE V.

TAXILE, *seul.*

Quoi! la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire!
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il était, me l'avaient préféré!
Ah! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un si grand différend se termine sans nous. *

---

* *Qu'un si grand différend se termine sans nous.*

Ce vers, plus risible encore, s'il se peut, que tout le reste, termine dignement ce quatrième acte d'une piece intitulée *tragedie;* et n'oubliez pas qu'elle eut beaucoup de succes.

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.

C'est ce que Boileau fait dire, dans une de ses premières satires, a un campagnard ridicule, qui d'ailleurs débite beaucoup de sottises, mais qui en cela du moins jugeait mieux que le public, et même que Boileau.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi ! vous craignez Porus même après sa défaite !
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ? [1]
Non, non ; c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres par-tout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur. *

---

[1] *Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite*, etc. ?

Ce vers et les deux suivans étaient ainsi dans la première édition :

« Ma victoire à vos yeux semble-t-elle imparfaite ?
» Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter :
» Lui-même, à son vainqueur, il se vient présenter.
» Loin de le craindre, etc. L. B.

* *M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.*

Que ne fait, prosaïsme languissant, banni non-seulement de la poësie, mais du style soutenu.

Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée :
Mais, seigneur, c'est un roi malheureux et soumis ;
Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre ;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre ;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir, [1]
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

---

[1] *Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,*
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.

Le punir de m'avoir forcé à le punir. La répétition du mot *punir* fait ici un tres-mauvais effet. L. B. *

* Un défaut plus considérable, c'est de rendre le caractère d'Alexandre très-gratuitement odieux. C'est un excès d'orgueil et de tyrannie, de prétendre *punir* un roi pour s'être défendu contre un injuste agresseur. C'est de plus une contradiction, puisque Alexandre lui-même n'a vu d'abord dans Porus qu'un rival de gloire ; et quant au dernier grief, *haï de ma belle princesse*, nous ne pouvons rien ajouter à ce qui a déjà été dit, si ce n'est qu'heureusement nous allons être bientôt quittes de cette intolérable démence.

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, seigneur, je le confesse;
Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos princes;
Que son bras fut long-tems l'appui de nos provinces;
Qu'il a voulu peut-être, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât par-tout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, et voudra m'en punir.
Et maintenant encor que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, seigneur, son injuste courroux?
Mon ame, loin de vous, languira solitaire.
Hélas! s'il condamnait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainquéur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE.

Ah! c'en est trop, madame; et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'états qu'on m'a vu conquérir.

Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre ame,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan, que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant?
Alors...

CLÉOFILE.

Mais quoi, seigneur, toujours guerre sur guerre?
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
Des pays inconnus même à leurs habitans? [1]
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer. [2]

---

[1] *Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans*
Des pays inconnus même à leurs habitans?

C'est la pensée de Quinte-Curce, *liv.* IX.

Nous voici, dit Cœnus à Alexandre, *au bout du Monde, et vous vous préparez à chercher une nouvelle Inde, inconnue même aux Indiens.* L. B.

[2] *Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?*
Ils vous opposeront de vastes solitudes,

Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée,
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consommée? *
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;

Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.

Autre imitation de Quinte-Curce.

Vous pensez à faire sortir de leurs retraites des hommes qui vivent parmi les serpens et les bêtes féroces, comme si vous prétendiez étendre l'éclat de vos victoires dans plus de lieux que le soleil n'en éclaire. Ibid. *liv.* IX. L. B.

* *Vingt fois renouvelée, et vingt fois consommée?*

L'impropriété de termes est si choquante, qu'on pourrait soupçonner une faute d'impression. Une *armée* peut être *consumée* par la fatigue, les besoins, les maladies, les combats, etc. : elle ne peut jamais être *consommée*, et Racine ne pouvait pas, même alors, confondre ces deux expressions : c'est une méprise qui n'appartient qu'à l'ignorance populaire. Il est même étonnant que le commentateur ne l'ait pas aperçue, tant elle est palpable. *Consommer*, qui par lui-même ne signifie qu'*achever, accomplir*, ne se prend pour *user, détruire par l'usage*, qu'en parlant des denrées, des provisions, des comestibles, etc.

Et leurs gémissemens vous font assez connaître... [1]

ALEXANDRE.

Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paraître. [2]
Ces cœurs qui, dans un camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses désirs :
Je vous l'ai dit, madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la reine.

---

[1] *Vos soldats, dont la vue excite la pitié,*
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connaître.....

VARIANTE.

« Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
» Qui d'eux-même, en cent lieux, ont laissé la moitié,
» Par leurs gémissemens vous font assez connaître...... »

[2] *Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paraître.*

Nous reconnaissons Alexandre à ce discours; mais nous ne le reconnaissons plus lorsqu'il dit plus bas :

« Cependant de Taxile appuyons les soupirs ».

De plus, on *n'appuie* pas des *soupirs*. L. B.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Porus respire.
Le ciel semble, madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas! il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort était douteuse, elle devient certaine:
Il y court; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée;
En vain quelques guerriers, qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur:
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage. [1]

---

[1] *Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage*
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

Louis Racine prétend qu'il y a ici une faute d'impression, et qu'il faudrait substituer à ces deux vers ceux-ci:

« Il faut bien qu'il succombe, et, malgré son courage,
» Tombe sur tant de morts qui ferment son passage ». L. B.*

* Le changement proposé par Louis Racine, prouve qu'il sen-

Encor, si je pouvais, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, madame, mes soins ont assuré sa vie:
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui!
Le bras qui l'accablait deviendrait son appui!
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre!
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre?
Je m'en souviens, seigneur: vous me l'avez promis, *
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre:
La gloire également vous arma l'un et l'autre;

---

tait combien le vers était vicieux, puisqu'il soupçonne une faute d'impression. *Son courage tombe sur les morts* est une des plus mauvaises phrases qu'on puisse faire; car elle réunit l'impropriété d'expression et la fausseté d'idée.

* *Vous me l'avez promis,*
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.

Promettre pour *assurer* est une acception abusive, qui n'est tolérée que dans la conversation familière.

Contre un si grand courage il voulut s'éprouver ;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colère,
Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère ;
Son orgueil, en tombant, semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi ;
J'en dépouille, madame, et la haine et le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre :
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas !
Ah, seigneur ! votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire. [1]
Qu'une ame généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admirait des vertus qui ne sont point en vous. [2]

---

[1] *Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.*

Alexandre a dit au quatrième acte :

« Je ne le cherchais pas afin de le détruire ». L. B.

[2] *Admirait des vertus qui ne sont point en vous.*

Racine a retranché ici les vers suivans :

Armez-vous donc, seigneur, d'une valeur cruelle;
Ensanglantez la fin d'une course si belle;
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

« Je croyais que, touché de mes justes alarmes,
» Vous sauveriez Porus.

ALEXANDRE.

» Que j'écoute vos larmes,
» Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
» Désespere Taxile, et brave mon pouvoir?
» Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime?
» C'est moi, dont la faveur le noircit et l'opprime;
» Vous le verriez, sans moi, d'un œil moins irrité;
» Mais on n'en croira pas votre injuste fierté:
» Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,
» Consultez votre amour, consultez votre haine.
» Vous le pouvez, d'un mot, ou sauver, ou punir.
» Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

» Hélas! que voulez-vous que ma douleur prononce?
» Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce?
» Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
» Que je livre à Taxile, ou Porus, ou mon cœur?
» Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile?
» Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
» J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour?
» Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
» Punissez les mépris d'une fière princesse
» Qui, d'un cœur endurci, le haïra sans cesse.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte ;
Refusez la faveur qui vous était offerte ;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux :
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même : [1]
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

CLÉOFILE.

» Et pourquoi ces mépris, qu'il n'a pas mérités,
» Lui, qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
» Pourquoi garder toujours cette haine enflammée ?

AXIANE.

» C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée.
» Je connais vos desseins. Votre esprit alarmé
» Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
» Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère ;
» Il saura quelle main l'expose à ma colère.
» Heureuse si je puis lui donner aujourd'hui
» Plus de haine pour vous, que je n'en ai pour lui !
» Armez-vous donc, seigneur, etc. » L. B.

[1] *Je veux bien le consulter lui-même ;*
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

On lisait dans la première édition :

« Le voici. Consultons-le en ce péril extrême ;
» Je veux à son secours n'appeler que lui-même ». L. B.

SCÈNE III.

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLÉOFILE, ÉPHESTION; GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit!
Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée. [1]
Je dois une victime à ma gloire offensée:
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule, à mes bontés rebelle, [2]
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile:
Vivez; mais consentez au bonheur de Taxile.

---

[1] *Cette fierté si haute est enfin abaissée.*
Je dois une victime, etc.

Alexandre n'était pas homme à humilier son ennemi après l'avoir vaincu, ni à abuser de sa victoire pour forcer Porus à consentir au bonheur de Taxile. L. B.

[2] *Cette reine, elle seule, à mes bontés rebelle.*

VARIANTE.

« Axiane, elle seule, à mes bontés rebelle ». L. B.

PORUS.

Taxile !

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien ; et j'approuve tes soins :
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;
Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;
Il t'a livré Porus : que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi ! Taxile !

CLÉOFILE.

Qu'entends-je !

ÉPHESTION.

Oui, seigneur, il est mort ;
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus était vaincu : mais, au lieu de se rendre,
Il semblait attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettaient à l'abri de leurs corps expirans. *

---

* *Le mettaient à l'abri de leurs corps expirans.*

Abri signifie proprement ce qui met *à couvert*. Être *à l'abri*, c'est être *à couvert*. C'est par une extension abusive qu'on a dit

Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenait encor contre toute une armée;
Et, d'un bras qui portait la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.
Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie
Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie;
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu:
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
» C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine.
» Porus; il faut périr ou me céder la reine. »
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et, cherchant son rival d'un œil fier et tranquille:
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
» Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
» Viens, lâche, poursuit-il; Axiane est à toi:
» Je veux bien te céder cette illustre conquête;
» Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
» Approche. » A ce discours, ces rivaux irrités

également *être à l'abri du soleil*, c'est-à-dire, *à couvert de ses rayons*, et *à l'abri d'un arbre*, c'est-à-dire, *couvert par un arbre contre les rayons du soleil.* L'usage a autorisé cette double acception, qui est sujette à l'équivoque, surtout lorsque ces mots, *à l'abri*, sont au figuré. Le moyen d'ôter toute équivoque, c'est de dire *sous l'abri de*, pour *sous la protection de*, et *à l'abri de*, pour *à couvert de* : c'est une attention que doivent avoir ceux qui font cas de la clarté.

L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage :
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe, et, lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur. *

---

* *Content de sa victoire. il se rend au vainqueur.*

A l'amour près, qui est le vice général de cette pièce, le rôle de Porus est ce qu'il doit être : c'est le seul qui mérite cet éloge. Pour Alexandre, excepté le pardon qui était donné par l'histoire, il n'y a pas ici un trait qui lui ressemble, et là-dessus Saint-Évremond a toute raison. Nous avons de lui une Dissertation sur cette pièce : elle contient quelques vérités, et beaucoup d'erreurs, d'autant plus remarquables, qu'en partant d'un principe vrai, il en tire toujours des conséquences fausses. Saint-Évremond avait l'esprit plus délicat que juste ; son goût paraît incertain et capricieux : il n'a guère que de premiers aperçus, et il est aussi inconsidéré dans ses jugemens, qu'inégal dans son style. Il est à propos de dire un mot de ce morceau, qui fit du bruit dans le tems, et qui a été souvent cité depuis. L'opinion de cet auteur, compté de son vivant parmi les plus beaux esprits, était alors une autorité, et n'est pas même aujourd'hui indigne d'être examinée.

« Il paraît que Racine a voulu donner une plus grande idée » de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'était pas possible de » réussir. »

Ce qui n'*était pas possible*, c'est que Racine ait eu un projet si déraisonnable : il y a une inconséquence trop évidente *à vouloir* rabaisser celui qu'on a choisi pour le héros de sa pièce, et dont elle porte le titre. Saint-Évremond n'a pas senti qu'un des inconvéniens de ce sujet, qui n'a jamais pu convenir à la

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes ;

---

tragédie, c'est que la grandeur d'Alexandre ne peut y être qu'en souvenir, et celle de Porus en action, et le spectateur n'est vivement frappé que de ce qu'il voit. Peu importe qu'Alexandre soit vainqueur : d'abord il ne peut l'être qu'à la fin de la pièce, et de plus, ce n'est pas la victoire qui fait la grandeur au théâtre, non plus que dans l'histoire ; c'est le caractere et la situation. Gusman aussi est vainqueur dans *Alzire*, et Zamore, qui est vaincu, est beaucoup plus grand que lui. Rien n'est plus sévèrement moral que le jugement des hommes rassemblés au théâtre. Ils sont là pour faire justice, et c'est la raison (pour le dire en passant) qui fait que le théâtre est pour les tyrans, un objet d'horreur et d'effroi, en proportion de leur perversité et de leur bassesse. Tous les cœurs sont nécessairement du parti de Porus contre Alexandre : l'un défend ses états, ses sujets, son indépendance et celle de l'Inde : jamais cause ne fut plus juste ; l'autre est un agresseur inique, qui vient du bout du Monde, avec toutes les forces de la Grèce et de l'Asie, attaquer des peuples qui n'ont rien à démêler avec lui : jamais cause ne fut plus odieuse. Tous deux ont de l'orgueil ; mais celui d'Alexandre est insensé et tyrannique ; celui de Porus légitime et noble. L'énorme puissance du conquérant ne l'intimide point, et le sentiment de ses droits l'emporte sur celui de ses dangers : c'est là l'héroïsme. Il est donc naturellement le héros de la piece, fût-elle aussi bien traitée qu'elle peut l'être, et dès-lors il ne fallait pas la faire ; car Alexandre est un de ces hommes qu'il ne faut pas montrer au second rang. Voilà ce que Saint-Évremond n'a pas vu, non plus que Racine : l'un n'avait pas assez réfléchi sur l'art ; l'autre ne savait pas encore son métier.

C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.

« Porus, que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs » et aux Perses, est ici purement Français, etc. »

Oui, quand il parle d'amour : dans tout le reste, il est précisément tel que le dépeint Quinte-Curce, et s'exprime dans la tragédie comme dans l'histoire. Mais ce qui manque absolument à la pièce, c'est la magie des couleurs locales ; et Saint-Évremond en fait un juste reproche à l'auteur, à qui cette partie essentielle de l'art dramatique était encore étrangère.

« Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener » tout à elle... De là vient qu'on nous reproche justement de ne » savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec » nous. »

Cela était vrai du tems de Louis XIV, qui donna le ton à l'Europe comme à la France, et qui, à beaucoup d'égards, méritait de le donner. Il était tout simple que le Français, se voyant imiter partout, se crût alors un modèle en tout, et que la vanité française, en tout tems excessive, allât bientôt jusqu'au ridicule. Mais, dans la suite, ce travers fit place à un autre, et le Français, devenu frondeur, par une autre espèce de vanité, affecta de blâmer tout chez lui, et de louer tout chez l'étranger ; et nous en sommes venus au point que l'homme le plus médiocre était singulièrement accueilli dans la société, seulement à titre d'étranger, non pas par esprit d'hospitalité, mais par un engouement général. C'est à l'histoire à considérer jusqu'où nous a conduits ce dégoût de ce qui était français, et cette manie d'imitation. Suivons Saint-Évremond, qui n'a fait cette observation que pour amener l'apologie de Corneille et de sa *Sophonisbe*.

« Corneille, *qui presque seul a le bon goût de l'antiquité*, a eu » le malheur de ne plaire pas à notre siècle, pour être entré

Mon frère a vainement recherché votre appui;

» dans le génie de ces nations, et avoir conservé à la fille d'As-
» drubal son véritable caractere. »

Cette excursion sur *Sophonisbe*, qui tient une grande place dans cette dissertation, n'est ici que pour montrer la partialité de Saint-Évremond pour Corneille. Elle l'aveuglait au point de lui faire croire que le public avait eu tort en rejetant la *Sophonisbe*, et que cette pièce n'était tombée que parce que l'auteur *avait déplu à son siecle, pour être entré dans le génie des nations*. Il ne songe pas que Corneille n'avait point *déplu à son siecle* dans *Cinna* et dans *les Horaces*, quoique jamais il ne fût mieux *entré dans le génie des Romains*; et il ne s'aperçoit pas, ou ne veut pas convenir que si Corneille *a eu le malheur de ne pas plaire* dans sa *Sophonisbe*, c'est que la pièce avait *le malheur* d'être mortellement froide, et que si celle de Mairet resta long-tems encore en possession du théâtre, c'est que, malgré tous ses défauts, elle n'était pas sans intérêt. Il prétend faire la leçon au siècle *sur le bon goût de l'antiquité*, qu'il attribue exclusivement à Corneille parmi les écrivains dramatiques, comme apparemment il se l'attribue aussi parmi leurs juges, et jamais prétention ne fut plus vaine, comme jamais il n'y eut de louange plus mal-adroite. C'est précisément *le bon goût de l'antiquité* qui manquait à Corneille. Si ce goût avait été joint à son rare génie, qui travailla sans modele, il n'eût pas tant laissé à faire à Racine, et ne fût pas tombé si souvent de sa hauteur naturelle.

« La défense d'un pays, la conservation d'un royaume, n'ex-
» citent point Porus au combat; il y est animé seulement par
» les beaux yeux d'Axiane. On dépeint ainsi les chevaliers er-
» rans quand ils entreprennent une aventure. »

Premierement, cela n'est pas exactement vrai de Porus: car

Et votre gloire, hélas! n'est funeste qu'à lui.

---

dans la scène du premier acte, entre Taxile et lui, avant qu'il ait dit un mot d'Axiane et de son amour, il développe, avec autant de noblesse que de force, son caractère et ses sentimens. Tout y est héroïque, et l'on sent que tout est vrai. C'est dans la suite de la pièce qu'il devient doucereux et fade comme Alexandre, en sorte qu'il est clair que Racine a d'abord représenté Porus tel qu'il le voyait, et a satisfait ainsi à l'histoire et au bon sens, et qu'ensuite il l'a montré *galant*, comme on le voulait, pour satisfaire à la mode.

Ensuite, comment est-il possible qu'un homme qui sent si bien le ridicule de cette galanterie, et qui en reconnaît si bien le modele dans les chevaliers errans des romans espagnols, loin de retrouver, et le même ridicule, et le même modèle dans les héros de Corneille, semble fermer les yeux pour ne pas voir ce que tout le monde voit, et oppose sans cesse l'exemple de Corneille à l'auteur d'*Alexandre*, qui l'a jusqu'ici fidelement suivi? On ne peut pas pousser plus loin l'aveuglement de la prévention, et l'attachement obstiné à ce qu'il appelait, avec madame de Sévigné et quelques autres; *ses vieilles admirations.*

Ce n'est pas qu'il ne se rappelât fort bien les scènes de Cléopâtre et de César dans *la Mort de Pompée*; mais rien n'est plus inepte que les efforts qu'il fait pour les justifier, comme rien n'est plus faux que les principes qu'il établit sur la place que doit tenir l'amour dans la tragédie et dans les grands personnages qu'elle met en scene.

« Corneille fait parler ses héros *avec tant de bienséance*, que » jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec » Cléopâtre, *si César eût cru avoir les affaires qu'il eut dans* » *Alexandrie*, quelque belle qu'elle puisse être, *jusqu'à rendre*

Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?

» *l'entretien d'un amoureux, agréable aux personnes indifféren-*
» *tes qui l'écoutent :* il s'en fût passé assurément, à moins que
» de voir la bataille de Pharsale *pleinement gagnée*, Pompée
» mort, et le reste de ses partisans en fuite. Comme César se
» croyait alors maître de tout, on a pu *lui faire offrir* une gloire
» acquise et une puissance apparemment assurée. »

Il n'y a pas là un mot qui ait le sens commun, et tout cela est aussi mal écrit que mal pensé. L'auteur pousse l'inconséquence si loin, que ce qu'il allègue comme l'excuse d'une faute, est encore une faute de plus ; et pourtant, quand celle-ci même n'aurait pas lieu, l'autre n'en serait pas moins choquante. Ainsi donc, suivant Saint-Évremond, qui trouve mauvais que Porus soit *animé* à la défense de l'Inde, *par les beaux yeux d'Axiane*, et qu'Alexandre ne vienne conquérir l'Inde *que pour les beaux yeux de Cléofile ;* suivant ce même Saint-Évremond, qui a pleinement raison contre Racine, Corneille *fait parler ses héros avec bienséance*, et César et Cléopâtre n'ont chez lui qu'*un entretien d'amoureux, agréable même aux personnes indifférentes*, lorsque le vainqueur de Pompée dit à la reine d'Égypte, que c'est *pour elle qu'il a combattu à Pharsale*, quoique tout le monde sache qu'avant de venir en Égypte à la poursuite de Pompée, il n'avait jamais songé s'il y avait au Monde une Cléopâtre. Et pourquoi César n'est-il pas ridicule comme Alexandre et Porus? C'est qu'*il ne croit pas avoir les affaires qu'il a dans Alexandrie*, et qu'*il voit la bataille de Pharsale pleinement gagnée*, etc. *Oh! pour la bataille de Pharsale pleinement gagnée* en Thessalie, il est sûr que César n'en devait pas douter *dans Alexandrie* un mois après ; mais il pouvait penser aussi que, pendant qu'il s'occupait de *ses entretiens agréables* avec Cléopâtre, Achillas et Photin, qui avaient une bonne ar-

Sans le venger, seigneur, l'y verrez-vous descendre?

---

mée aux portes de la ville, se préparaient à le traiter comme Pompée : et s'il *a cru être maître de tout* avec deux mille soldats qu'il avait près de lui, c'était une haute imprudence, et je ne vois pas comment une faute de conduite * dans un général peut rendre la fadeur *bienséante* dans un héros, et dans un héros romain. Voilà bien la plus singulière apologie dont on se soit jamais avisé.

Mais ce n'est pas tout. Quand même *il n'aurait eu aucune affaire dans Alexandrie*, y aurait-il *tant de bienséance* à lui faire dire ?

Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvait porter plus haut *la gloire de vos fers* ;
S'il était quelque trône où vous puissiez paraître
Plus hautement assise en captivant *son maître*,
J'irais, j'irais à lui, moins pour *le lui* ravir,
Que pour lui disputer *le droit de vous servir*,
Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir *mis bas* un si digne adversaire.
C'était *pour acquérir un droit si précieux*,
Que combattait pour vous mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver, que pour vaincre Pompée.

* *N. B.* C'est la seule de cette espèce qu'ait commise cet homme extraordinaire, à qui d'ailleurs l'amour du plaisir, quoiqu'extrême en lui, ne fit jamais rien perdre de son activité. Il perdit cette fois un tems précieux, non pas tout-à-fait en *entretiens agréables*, mais en festins et en débauches dans le palais de Cléopâtre, où il s'était renfermé. Il y fut attaqué à l'improviste, et courut le plus grand danger pendant un siége qu'il soutint plusieurs jours contre vingt mille hommes. Son incroyable bravoure et les ressources de son génie le sauvèrent.

Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,

Je l'ai vaincu, princesse, et le dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas.
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage :
Cette pleine victoire *est leur dernier ouvrage.*
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire *y réponde*,
M'ont rendu le premier, et de Rome, et du monde.
C'est ce glorieux titre, à présent *effectif*,
Que je viens d'ennoblir par celui de captif, etc.

Est-ce là ce que Saint-Évremond appelle *tirer de ces grandes ames leurs plus secrets mouvemens, et entrer dans le génie des nations ?* S'il était possible qu'un ancien Romain entendît César parler cet étrange jargon, à coup sûr il croirait que César est devenu fou, ou qu'il s'amuse à jouer le rôle d'un bouffon. Jamais ces expressions et ces idées, *la gloire de vos fers*, et *le titre de captif* qui *ennoblit le titre de maître de Rome et du monde*, ne sont tombées dans l'imagination d'un ancien. Elles nous viennent originairement des romans arabes et espagnols : ce sont eux qui les premiers ont ennobli cette espèce de servitude auprès *des dames*, qui a servi, dans des siècles grossiers, à tempérer la férocité des mœurs barbares, mais qui, chez les Grecs et les Romains, n'aurait paru qu'un délire puéril. Antoine même, qui fit tant de folies pour Cléopâtre, ne lui a sûrement jamais dit de pareilles sottises : elle aurait cru qu'il se moquait d'elle. Les passions sont partout les mêmes, mais leur langage est partout modifié par les mœurs.

Et que dirons-nous de *la bienséance* de Cléopâtre, qui, à la première entrevue, dit naïvement à César, *oui, seigneur, je vous aime*, et à qui César promet de l'épouser ? César épouser Cléopâtre, une reine ! César qui assure que Rome même, tout *in-*

On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous ?

---

grate qu'elle est, *demandera des Césars au chaste amour de Cléopâtre!* A-t-on jamais choqué plus ouvertement et plus indécemment les mœurs de Rome et le *génie des nations*, et celui des héros de l'antiquité? Racine du moins n'a pas contredit les traditions historiques dans l'amour d'Alexandre pour une reine. On sait qu'il épousa trois ou quatre princesses persanes, et les coutumes de l'Orient permettaient cette pluralité. Il fait aussi parler Alexandre en vers un peu meilleurs, sans platitudes et sans solécismes, et le ridicule de la diction ne se joint pas, comme ici, au ridicule de la scène.

« Rejeter l'amour de nos tragédies comme indigne des héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport, et je ne sais quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames et les nôtres. »

Quoi! nous ne pouvons pas trouver ce rapport entr'eux et nous dans toutes les autres passions qui tiennent à l'humanité! Et il faudra choisir de préférence celle qui naturellement les rabaisse le plus! Quelle doctrine!

« Mais, pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux. »

Aux yeux de la raison, cela est impossible. Mais il y a une ressource dans l'illusion théâtrale, et c'est de sauver ce qu'il y a toujours de petit et d'indigne de l'homme dans l'asservissement à cette passion, en faisant plaindre ses égaremens et ses douleurs comme on plaint une maladie, et en faisant frémir des malheurs et des crimes qu'elle peut causer. C'est dans l'examen d'*Andromaque* que j'aurai l'occasion de développer cette théorie.

« *Avec cette retenue*, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale que la nature a mêlée en tout, *ne puisse entrer sans peine et sans violence.* »

Voilà précisément la grande erreur, l'erreur capitale, qui a

AXIANE.

Oui, seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.

égaré Corneille, et ceux qui l'ont approuvé, et ceux qui l'ont suivi. Non-seulement il y a beaucoup de sujets où l'amour ne peut entrer *sans* faire *violence* au bon sens, et sans détruire la vraisemblance et l'effet dramatique, mais dans ceux mêmes où il peut entrer, c'est précisément *cette retenue*, mise en système par Corneille et Saint-Évremond, qui fait que l'amour n'est nullement théâtral, parce qu'il est mortellement froid. L'amour ne peut pas être de commande et de *bienséance* sur la scène comme dans la société; car cet amour est proprement la galanterie moderne, qui est de nos mœurs, et rien n'est plus incompatible avec les mœurs anciennes que la tragédie représente. Elle appartient donc en propre à la comédie, qui est la peinture de la société. Voilà une première disconvenance. La seconde, c'est qu'il est de l'essence de la tragédie de produire des émotions fortes, celles de la crainte et de la pitié, et un pareil amour, *avec sa retenue*, ne fait pas la plus légère impression. C'est ce qui fit tomber la plupart des pièces de Corneille, parce que l'ennui se faisait sentir, malgré la mode, sans que l'on eût encore reconnu que c'était la mode même qui avait consacré ce qui était ennuyeux, et c'est encore ce qui refroidit aujourd'hui ses meilleures pièces.

Saint-Évremond va plus loin : il est si entêté de *son amour héroïque avec sa retenue*, qu'il le regarde exclusivement comme mobile d'intérêt, et qu'il rejette l'amour paternel, maternel, conjugal, filial, etc. comme n'étant d'aucun effet au théâtre. On ne le croirait pas si on ne l'entendait lui-même. Voici ses propres paroles :

« Introduisez une mère qui se réjouit du bonheur de *son cher* » *fils*, ou s'afflige de l'infortune de *sa pauvre fille*, sa satisfaction

Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :

» ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des spectateurs. » Voyons une amante qui pleure la mort de son amant, et non » pas une femme qui se désole à la perte d'un mari, etc. »

Vous reconnaissez ici les vues étroites d'un bel esprit très-superficiel, qui, ne connaissant de l'art dramatique que ce qu'avait fait Corneille, prononce étourdiment que l'art est renfermé tout entier dans le génie d'un seul homme. Remarquez, en effet, que Corneille a tiré très-peu de parti, dans ses pièces, des sentimens de la nature. On me dispensera de répondre à cette déraison tranchante de Saint-Évremond. Racine, dès l'année suivante, lui fit une réponse péremptoire dans *Andromaque*, et lui prouva qu'une mère pouvait intéresser en parlant de *son cher fils*, et une veuve en pleurant son époux. Il lui prouva, dans *Iphigénie*, qu'on pouvait intéresser pour *sa chère fille*, et depuis, sans parler des autres, Mérope et Idamé ont rendu la preuve assez complète, et ont fait voir que la nature était la même chez les Anciens et chez les Modernes. Mais une anecdote qui n'est pas très-connue, et qui montre le pouvoir et la durée des vieux préjugés, c'est que le maréchal de Richelieu, nourri dans les idées de la vieille cour, se moqua pendant cinq ou six ans de son ami Voltaire, qui s'imaginait que Mérope pourrait intéresser *avec son grand enfant*. Il s'épuisait en plaisanteries sur ce sujet, au point que Voltaire, craignant de s'être trompé, garda sa pièce dans son portefeuille depuis 1736 jusqu'en 1743. Quand elle parut, la mère et le *grand enfant* firent pleurer pendant cinq actes. Je ne répondrais pas que le maréchal eût cessé de rire; mais ce qu'il y eut d'heureux, c'est que l'auteur, donnant à la correction à peu près les neuf ans que demande Horace, eut le tems de faire de sa *Mérope* le plus parfait de ses ouvrages, et c'est ainsi que le talent tire quelquefois parti du mauvais goût.

Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venait-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
Il venait accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectait la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, seigneur, cette grande victime ;
Vengez-vous ; mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi :
Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous même. [1]

PORUS.

Alexandre, il est tems que tu sois satisfait.

---

[1] *Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême,*
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

Racine a retranché ici quatre vers.

« Ah ! madame, sur moi laissez tomber leurs coups ;
» Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.
» Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire
» Pouvait à mes soupirs accorder la victoire ?
» Alexandre, il est tems, etc. » L. B.

Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis;
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien.[1]
Parle: et, sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser:
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée;
Je m'en dois garantir. Parlez-donc, dites-moi,

---

[1] *Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien,*
Reconnaisse un vainqueur et te demande rien.
Parle, etc.

Cornélie dit à César, dans *la Mort de Pompée*, de Corneille:

Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, etc.

Acte III, *scène* v. L. B.

Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En roi.[1]

ALEXANDRE.

Hé bien! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite ;
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite ;
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus; je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane :
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux, et, seuls de tant de rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(*à Cléofile.*)

Ce traitement, madame, a droit de vous surprendre:
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime ; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompherait ; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.

---

[1] *En roi.*

Cette réponse est fière ; elle est d'autant plus belle, qu'elle est conforme à la vérité historique. L. B.

Laissez régner Porus couronné par mes mains ;
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire ; [1]
Faites, dans sa naissance, admirer votre empire,
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux. [2]

AXIANE.

Oui, madame, régnez : et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en alarmes
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes :
Mais rien ne me forçait, en ce commun effroi,
De reconnaître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends ; je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.

---

[1] *Prenez les sentimens que ce rang vous inspire.*

Il y avait d'abord :

« Prenez les sentimens que ce roi vous inspire. L. B.

[2] *De la sœur de Taxile oubliez le courroux.*

Ce vers rappelle le mot sublime de Louis XII :

Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans. L. B.

Allez, seigneur, rangez l'univers sous vos lois;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.[1]
Je vous suis; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne;
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne.
Mais ne me pressez point : en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, madame, pleurons un ami si fidèle;
Faisons, en soupirant, éclater notre zèle;
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

---

[1] *Il me verra moi-même appuyer vos exploits*

Porus, depuis ce tems, accompagna Alexandre dans ses conquêtes, et remplit l'Inde des monumens de son zèle, ou plutôt de son admiration pour ce vainqueur généreux. *Philostrate, Vie d'Apollonius.* L. B.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

